N° 844 44e Année Tome CCXLVI 15 Août 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche gravé sur bois par Julien Tinayre. Volume in-16....... 12 »

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE, *ou Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland Vol. in-16........................ 12 »

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A M Desrousseaux. 2 vol. in-16 à 12 frs.. 24 »

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE .*Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop Humain* (2e partie). Traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16 à 12 frs. 24 »

LE GAI SAVOIR (*La Gaya Scienza*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16. 18 »

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16.. 15 »

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Vol. in-18.. 18 »

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL. *Prélude d'une Philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Vol. in-16........................ 15 »

LA GENÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Volume in-18.. 12 »

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES, LE CAS WAGNER, NIETZSCHE CONTRE WAGNER, L'ANTECHRIST, traduits par Henri Albert. Vol. in-16.. 15 »

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, *Essai d'une Transmutation de toutes les valeurs*, traduit par Henri Albert. 2 vol. in-16 à 12 frs.................. 24 »

ECCE HOMO, SUIVI DES POÉSIES, traduit par Henri Albert. Vol in-16.. 15 »

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss. De l'utilité et et des inconvénients des études historiques*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16. 12 »

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES, 2e série (*Schopenhauer éducateur. Richard Wagner à Bayreuth*), traduit par Henri Albert. Vol. in-16... 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JULES DE GAULTIER : *De Kant à Nietzsche.* Vol. in-18............ 15 »

CLAIRE RICHTER : *Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines.* Vol. in-18.. 12 »

EXTRAIT DV CATALOGVE DES PVBLICATIONS DV MERCVRE DE FRANCE

CHARLES BAUDELAIRE

Œuvres en Collaboration........ 1 vol.
Vers latins.................... 1 vol.

AD. VAN BEVER ET P. LÉAUTAUD

Poètes d'Aujourd'hui............ 3 vol.

LÉON BLOY

L'Ame de Napoléon............... 1 vol.
Au Seuil de l'Apocalypse........ 1 vol.
Celle qui pleure................ 1 vol.
La Chevalière de la Mort........ 1 vol.
Dans les Ténèbres............... 1 vol.
Les Dernières Colonnes de l'Église. 1 vol.
Le Désespéré.................... 1 vol.
Exégèse des Lieux Communs....... 1 vol.
Exégèse des Lieux Communs, nouvelle série.................. 1 vol.
La Femme Pauvre................. 1 vol.
Le Fils de Louis XVI............ 1 vol.
L'Invendable.................... 1 vol.
Méditations d'un Solitaire en 1916 1 vol.
Le Mendiant ingrat.............. 2 vol.
Mon Journal..................... 2 vol.
Pages choisies.................. 1 vol.
Le Pèlerin de l'Absolu.......... 1 vol.
La Porte des Humbles............ 1 vol.
Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.................... 2
Le Vieux de la Montagne......... 1 vol

E.-A. CAZALS ET GUSTAVE LE ROUGE

Les Derniers Jours de Paul Verlaine........................ 1 vol.

PAUL CLAUDEL

Art poétique.................... 1 vol.
Connaissance de l'Est........... 1 vol.
Théâtre......................... 4 vol.

COLETTE

La Retraite sentimentale........ 1 vol.
Sept Dialogues de Bêtes......... 1 vol.

HENRY-D.-DAVRAY

Oscar Wilde. La tragédie finale... 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

Civilisation, 1914-1917......... 1 vol.
Le Club des Lyonnais............ 1 vol.
Le Combat....................... 1 vol.
Confession de Minuit............ 1 vol.
Deux Hommes..................... 1 vol.
Elégies......................... 1 vol.
Entretiens dans le tumulte...... 1 vol.
Géographie cordiale de l'Europe.. 1 vol.
Les Hommes abandonnés........... 1 v
Journal de Salavin.............. 1 v
La Journée des Aveux............ 1 v
Lettres au Patagon.............. 1 v
La Lumière...................... 1 v
Le Notaire du Havre............. 1 v
La Nuit d'orage................. 1 v
Paul Claudel.................... 1 v
La Pierre d'Horeb............... 1 v
Les Plaisirs et les Jeux........ 1 v
Les Poètes et la Poésie......... 1 v
La Possession du Monde.......... 1 v
Le Prince Jaffar................ 1 v
Querelles de Famille............ 1 v
Scènes de la Vie future......... 1 v
Les Sept Dernières Plaies....... 1 v
Tel qu'en lui-même.............. 1 v
Vie des Martyrs, 1914-1916...... 1 v
Le Voyage de Moscou............. 1 v

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française aux XIX[e] et XX[e] siècles (1801-1920)...................... 1 v
La Vie d'Edgar A. Poe........... 1 v

ÉDOUARD GANCHE

Dans le Souvenir de Frédéric Chopin....................... 1 v
Frédéric Chopin................. 1 v

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme.................... 1 v
Comment naissent les dogmes..... 1 v
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs......... 1 v
De Kant à Nietzsche............. 1 v
Les raisons de l'Idéalisme....... 1 v

ANDRÉ GIDE

L'Immoraliste................... 1 v
Nouveaux Prétextes.............. 1 v
Oscar Wilde..................... 1 v
La Porte étroite................ 1 v
Prétextes....................... 1 v

MAXIME GORKI

L'Angoisse...................... 1 v
L'Annonciateur de la Tempête.... 1 v
Les Déchus...................... 1 v
Les Vagabonds................... 1 v
Varenka Olessova................ 1 v

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours............ 1 v
Les Chevaux de Diomède.......... 1 v
Un Cœur virginal................ 1 v

(1) Envoi sur demande du Catalogue complet, indiquant formats et prix.

Couleurs........................ 1 vol.
La Culture des Idées............ 1 vol.
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps.................. 1 vol.
Divertissements................. 1 vol.
Epilogues....................... 4 vol.
Esthétique de la Langue française. 1 vol.
Histoires magiques.............. 1 vol.
Le Latin mystique............... 1 vol.
Lettres à l'Amazone............. 1 vol.
Lettres intimes à l'Amazone..... 1 vol.
Lettres d'un Satyre............. 1 vol.
Lettres à Sixtine............... 1 vol.
Lilith suivi de *Théodat*....... 1 vol.
Le Livre des Masques............ 1 vol.
Le IIe Livre des Masques........ 1 vol.
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps......... 1 vol.
Une Nuit au Luxembourg.......... 1 vol.
Pages choisies.................. 1 vol.
D'un Pays lointain.............. 1 vol.
Le Pèlerin du Silence........... 1 vol.
Pendant la Guerre............... 1 vol.
Pendant l'Orage................. 1 vol.
Physique de l'Amour............. 1 vol.
Le Problème du Style............ 1 vol.
Promenades littéraires.......... 7 vol.
Promenades philosophiques....... 3 vol.
Sixtine......................... 1 vol.
Le Songe d'une Femme............ 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire............... 1 vol.
L'Homme intérieur............... 1 vol.
Premiers et Derniers Vers....... 1 vol.
Le Semeur de Cendres............ 1 vol.

HAVELOCK ELLIS

Etudes de Psychologie sexuelle.... 14 vol.
Etudes de Psychologie sociale..... 1 vol.
Le Monde des Rêves................ 1 vol.

FRANCK HARRIS

Montès le Matador............... 1 vol.
La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde.......................... 2 vol.

LAFCADIO HEARN

Chita........................... 1 vol.
Contes des Tropiques............ 1 vol.
En glanant dans les champs de Bouddha........................... 1 vol.
Esquisses martiniquaises........ 1 vol.
Etudes Bouddhistes et Rêveries exotiques.......................... 1 vol.
Fantômes de Chine............... 1 vol.
Feuilles éparses de Littératures étranges....................... 1 vol.
Le Japon........................ 1 vol.
Kotto........................... 1 vol.
Kwaïdan......................... 1 vol.
Lettres Japonaises.............. 1 vol.
La Lumière vient de l'Orient.... 1 vol.
Pèlerinages japonais............ 1 vol.
Le Roman de la Voie lactée...... 1 vol.
Voyage au Pays des Dieux........ 1 vol.
Youma........................... 1 vol.

JEAN JACOBY

Le Secret de Jeanne d'Arc....... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

L'Antigyde...................... 1 vol.
Choix de Poèmes................. 1 vol.
Clairières dans le ciel......... 1 vol.
Cloches pour deux Mariages...... 1 vol.
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir........................ 1 vol.
Le Deuil des Primevères......... 1 vol.
L'École buissonnière............ 1 vol.
Feuilles dans le vent........... 1 vol.
Les Géorgiques chrétiennes...... 1 vol.
Ma Fille Bernadette............. 1 vol.
Ma France poétique.............. 1 vol.
Janot-poète..................... 1 vol.
Leçons poétiques................ 1 vol.
Monsieur le Curé d'Ozeron....... 1 vol.
Le Poète Rustique............... 1 vol.
Le Livre des Quatrains.......... 4 vol.
Pipe, chien..................... 1 vol.
Les Robinsons basques........... 1 vol.
Le Roman du Lièvre.............. 1 vol.
Le Rosaire au Soleil............ 1 vol.
Le Tombeau de Jean de La Fontaine......................... 1 vol.
Trente-six Femmes............... 1 vol.
Le Triomphe de la Vie........... 1 vol.
La Vierge et les Sonnets........ 1 vol.

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions............ 1 vol.
Les Bâtisseurs de Ponts......... 1 vol.
« Capitaines Courageux »........ 1 vol.
Le Chat Maltais................. 1 vol.
Contes Choisis.................. 1 vol.
Du Cran!........................ 1 vol.
L'Histoire des Gadsby........... 1 vol.
L'Homme qui voulut être roi..... 1 vol.
Kim............................. 2 vol.
Lettres du Japon................ 1 vol.
Le Livre de la Jungle........... 1 vol.
Le Second Livre de la Jungle.... 1 vol.
Mais ceci est une autre Histoire. 1 vol.
La plus belle Histoire du monde. 1 vol.
Le retour d'Imray............... 1 vol.
Sa Majesté le Roi............... 1 vol.
Simples Contes de la montagne... 1 vol.
Stalky et Cie................... 1 vol.
Sur le Mur de la Ville.......... 1 vol.

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes.............. 1 vol.
Moralités légendaires........... 1 vol.
Poésies complètes............... 2 vol.

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de Don Ramire........ 1 vol.
Zogoïbi........................ 1 vol.

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra.................. 1 vol.
De l'une à l'autre Aurore...... 1 vol.
Poèmes......................... 1 vol.

CHARLES LÉGER

Louis Pergaud, sa vie, son œuvre. 1 vol.

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre... 1 vol.
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre. 1 vol.

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Ève............... 1 vol.
Les Flaireurs.................. 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles.......... 1 vol.

ALBERT MOCKEL

Émile Verhaeren, poète de l'énergie. 1 vol.

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes................ 1 vol.
Contes de la Vieille France.... 1 vol.
Esquisses et Souvenirs......... 1 vol.
Iphigénie...................... 1 vol.
Poèmes et Sylves............... 1 vol.
Premières Poésies.............. 1 vol.
Réflexions sur quelques Poètes. 1 vol.
Les Stances.................... 1 vol.
Variations sur la Vie et les Livres. 1 vol.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra..... 2 vol.
Aurore......................... 1 vol.
Considérations inactuelles..... 2 vol.
Le Crépuscule des Idoles....... 1 vol.
Ecce Homo suivi de *Poésies*... 1 vol.
Le Gai Savoir.................. 1 vol.
La Généalogie de la Morale..... 1 vol.
Humain, trop Humain (1re partie). 2 vol.
L'Origine de la Tragédie....... 1 vol.
Pages choisies................. 1 vol.
Par delà le Bien et le Mal..... 1 vol.
La Volonté de Puissance........ 2 vol.
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain* (IIe partie)......... 1 vol.

LOUIS PERGAUD

De Goupil à Margot............. 1 vol.
La Guerre des Boutons.......... 1 vol.
La Revanche du Corbeau......... 1 vol.
Le Roman de Miraut............. 1 vol.
Les Rustiques.................. 1 vol.
La Vie des Bêtes............... 1 vol.

RACHILDE

L'Animale...................... 1 vol.
Contes et Nouvelles suivis du *Théâtre*.......................... 1 vol.
Dans le Puits.................. 1 vol.
Le Dessous..................... 1 vol
L'Heure Sexuelle............... 1 vol.
Les Hors Nature................ 1 vol.
L'Imitation de la Mort......... 1 vol.
La Jongleuse................... 1 vol.
Le Meneur de Louves............ 1 vol.
Portraits d'Hommes............. 1 vol.
La Sanglante Ironie............ 1 vol.
Son Printemps.................. 1 vol.
La Tour d'Amour................ 1 vol.

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

L'Altana, ou la Vie vénitienne.... 2 vol.
Les Amants Singuliers.......... 1 vol.
L'Amphisbène................... 1 vol.
Les Bonheurs perdus............ 1 vol.
Le Bon Plaisir................. 1 vol.
La Canne de Jaspe.............. 1 vol.
Choix de Poèmes................ 1 vol.
La Cité des Eaux............... 1 vol.
Couleur du Temps............... 1 vol.
La Double Maîtresse............ 1 vol.
L'Escapade..................... 1 vol.
Esquisses Vénitiennes.......... 1 vol.
Figures et Caractères.......... 1 vol.
La Flambée..................... 1 vol.
Flamma tenax................... 1 vol.
Histoires incertaines.......... 1 vol.
L'Illusion héroïque de Tito Bassi.. 1 vol.
Les Jeux Rustiques et Divins... 1 vol.
Lettres diverses et curieuses.. 1 vol.
Lui ou les Femmes et l'Amour... 1 vol.
Nos Rencontres................. 1 vol.
Le Mariage de Minuit........... 1 vol.
Les Médailles d'Argile......... 1 vol.
1914-1916...................... 1 vol.
Le Miroir des Heures........... 1 vol.
Le Passé vivant................ 1 vol.
La Pécheresse.................. 1 vol.
La Peur de l'amour............. 1 vol.
Le Plateau de Laque............ 1 vol.
Poèmes, 1887-1892.............. 1 vol.
Portraits et Souvenirs......... 1 vol.
Premiers Poèmes................ 1 vol.
Proses datées.................. 1 vol.
Les Rencontres de M. de Bréot.... 1 vol.
Romaine Mirmault............... 1 vol.
La Sandale ailée............... 1 vol.
Les Scrupules de Sganarelle.... 1 vol.
Sujets et Paysages............. 1 vol.
Les Vacances d'un jeune homme sage............................ 1 vol.
Vestigia Flammæ................ 1 vol.
Le Voyage d'Amour ou l'Initiation Vénitienne.................... 1 vol.

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne...... 1 vol.

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations.............. 1 vol.
Poésies........................ 1 vol.
Une Saison en Enfer............ 1 vol.
Vers de Collège................ 1 vol.

GEORGES RODENBACH

Poésies complètes .... 2 vol.

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or .... 1 vol.
Contes .... 1 vol.
Des Lettres .... 1 vol.
Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème* .... 1 vol.
Au Jardin de l'Infante .... 1 vol.
Œuvres choisies .... 1 vol.
Polyphème .... 1 vol.

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché .... 1 vol.
Spicilège .... 1 vol.

E. SÉMÉNOFF

La Vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff .... 1 vol.

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens Français d'aujourd'hui. 1 vol.

GEORGE SOULIE DE MORANT.

Anthologie de l'amour chinois .... 1 vol.
Essai sur la Littérature chinoise. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade intime .... 1 vol
Poèmes aristophanesques .... 1 vol.
Poèmes élégiaques .... 1 vol.

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête .... 1 vol.
Contes choisis .... 1 vol.
Exploits de Tom Sawyer détective .. 1 vol.
Le Legs de 30.000 dollars .... 1 vol.
Un Pari de Milliardaires .... 1 vol.
Les Peterkins .... 1 vol.
Plus fort que Sherlock Holmès .... 1 vol.
Le Prétendant américain .... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre ..... 1 vol.
De la vie qui s'éloigne .... 1 vol.
Les Blés mouvants .... 1 vol.
Choix de Poèmes .... 1 vol.
Deux Drames .... 1 vol.
Les Flammes Hautes .... 1 vol.
Les Forces tumultueuses .... 1 vol.
Hélène de Sparte, Les Aubes .... 1 vol.
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après-Midi* .... 1 vol.
Impressions, I, II, III .... 3 vol.
La Multiple Splendeur .... 1 vol.
Poèmes .... 1 vol.
Poèmes, nouvelle série .... 1 vol.
Poèmes, troisième série .... 1 vol.
Les Rythmes souverains .... 1 vol.
Toute la Flandre, I, II, III .... 3 vol.
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées* ...... 1 vol.
Les Visages de la Vie .... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes .... 1 vol.
Le Domaine Royal .... 1 vol.
Plus loin .... 1 vol.
La Sagesse d'Ulysse .... 1 vol.
Voix d'Ionie .... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes .... 1 vol.
Œuvres complètes .... 11 vol.

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham .... 1 vol.
Anne Véronique .... 1 vol.
Anticipations .... 1 vol.
La Burlesque Equipée du Cycliste. 1 vol.
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat .... 1 vol.
Douze Histoires et un Rêve .... 1 vol.
Effrois et Fantasmagories .... 1 vol.
La Guerre dans les airs .... 1 vol.
La Guerre des Mondes .... 1 vol.
L'Histoire de M. Polly .... 1 vol.
Une Histoire des Temps à venir .. 1 vol.
L'Ile du Docteur Moreau .... 1 vol.
La Machine à explorer le Temps .. 1 vol.
La Merveilleuse Visite .... 1 vol.
Miss Waters .... 1 vol.
Le Pays des Aveugles .... 1 vol.
Les Pirates de la mer .... 1 vol.
Place aux Géants .... 1 vol.
Les Premiers Hommes dans la Lune. 1 vol.
Quand le Dormeur s'éveillera ...... 1 vol.
Au Temps de la Comète .... 1 vol.
Une Utopie moderne .... 1 vol.

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe .... 2 vol.
Pages de Journal .... 1 vol.

OSCAR WILDE

Ballade de la Geôle de Reading ... 1 vol.
De Profundis .... 1 vol.

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage .... 1 vol.

XXX

L'Église catholique en France .... 1 vol.

DE FRANCE EN ALGÉRIE PAR MARSEILLE

Transbordement direct du train au paquebot au port de la Joliette

Certes, c'est par Marseille que s'effectuent les beaux voyages vers l'Afrique du Nord. De nombreux trains rapides et confortables, avec voitures directes de toutes classes, mettent le grand port méditerranéen en relations avec les principaux centres de la France et de l'étranger; des paquebots du type le plus vite et le plus luxueux le relient aux ports d'Alger, d'Oran, de Bône, Philippeville, Tunis, Bizerte, Tanger, Casablanca.

Mais, savez-vous qu'un train spécial part de Paris les lundi, mercredi, vendredi et samedi à 19 h. 40 et vient se ranger le lendemain matin, à son arrivée à 8 h. 30, au port de la Joliette, sur le quai même, à côté du paquebot de la Cie Générale Transatlantique. Les voyageurs passent ainsi directement du train au bateau. Ce dernier quitte Marseille, à 10 heures du matin, pour arriver à Alger le lendemain à la même heure.

Dans le sens de l'Algérie vers la France, le paquebot part d'Alger les lundi, mardi, jeudi et samedi à 10 heures; il arrive le lendemain à 11 heures à Marseille, où il trouve, à quai, le train spécial qui quitte le port de la Joliette à 11 h. 49 et permet d'atteindre, dans l'après-midi ou dans la soirée, Lyon, Dijon, Paris, Vichy, Châtel-Guyon, Clermont-Ferrand, Grenoble, Aix-les-Bains, Annecy, Evian, Genève, etc...

Ainsi, c'est également par Marseille que s'effectue la liaison la plus fréquente, la plus commode, la plus rapide, de l'Algérie avec la métropole. Vous allez d'Alger à Paris en 37 heures, en ne passant qu'une seule nuit en voyage et sans être astreint à aucune obligation en cours de route, puisque, dès le départ, vous pouvez vous munir de billets directs, faire visiter vos bagages par la douane et les faire enregistrer pour votre destination définitive.

ENTRE L'ALLEMAGNE ET NOUS: LA MÉTAPHYSIQUE

Le drame de la Conscience est le drame de l'Histoire. Le peuple allemand — ses derniers écrivains le disent — est un peuple insatisfait. Mais, si la Sagesse n'est pas un vain mot, elle doit être le composant actif du Bonheur, et l'on est en droit de se demander quel cas la culture allemande a fait de la Sagesse.

L'homme, prisonnier d'un Univers défini comme *macrocosme,* n'a-t-il pas pour première vertu l'acceptation des lois cosmiques auxquelles il ne saurait, en définitive, se dérober? Or, l'attitude du peuple allemand est, invariablement, celle de la révolte. Il a repoussé la civilisation latine, il a repoussé, plus tard, avec Luther, le catholicisme, et, avec Nietzsche, le christianisme lui-même. (« Aime ton prochain... », dit le Christ. « Sois dur », répond Nietzsche.) Enfin, il repousse, à l'heure actuelle, toutes les normes, et Friedrich Sieburg a éloquemment traduit le mépris de ses compatriotes pour notre maturité, notre pondération. N'a-t-il pas forgé, à notre adresse, cette expression vraiment cocasse: notre pays, dit-il, est « une foire de la raison » !

Avec quel soin, et quel orgueil, Ernst-Robert Curtius observe:

Les Germains sont entrés neufs dans l'histoire... Les Gaulois romanisés ont repris à leur compte une culture toute

formée, et déjà nettement définie. C'est pourquoi leur civilisation conserve un caractère *secondaire*, un aspect dérivé. Mais il ne faut pas oublier que la civilisation romaine est elle-même une culture de type secondaire, et qu'elle est née de l'adoption du monde intellectuel de la Grèce, et de son adaptation au peuple italique. La civilisation française est donc secondaire *à la deuxième puissance*. Ce caractère se manifeste, non seulement dans sa littérature, mais encore dans ses mœurs, dans son sentiment national, et dans ses croyances religieuses (1).

Et il montre l'empreinte de la tradition romaine dans notre monarchie, dans notre respect des contrats, dans notre amour de la justice. « La conscience française est saturée d'esprit juridique », écrit-il. N'est-ce pas le lieu de demander à ce critique quel état d'esprit et de mœurs peuvent engendrer des principes exactement opposés?

D'ailleurs, M. E.-R. Curtius en convient aisément:

La liberté du citoyen, l'inviolabilité de la propriété privée, l'institution sacrée de la famille, toutes ces notions possèdent, dans la conscience nationale de la France, une signification beaucoup plus vivante que chez nous (2).

L'explication, notre auteur la formule trois pages plus loin, tout au moins de façon implicite.

Nous voyons dans le passé l'histoire d'un *devenir;* le Français y contemple *la présence d'une tradition...*

Oui, le peuple allemand est un peuple insatisfait. Mais l'origine de ce mécontentement n'est ni dans sa défaite, ni dans ses dissensions, ni dans la crise. Elle est dans sa nature même. Elle résulte du double sentiment d'orgueil et de volonté de puissance qui l'ont toujours animé et que traduisirent, avec combien de fidélité, ses philosophes.

Bien avant Fichte, le peuple allemand a été celui qui

(1) *Essai sur la France*, p. 301.
(2) Idem., p. 307.

voulut *se poser, en s'opposant.* De cette perpétuelle aspiration à la négation, au refus, se constituèrent le criticisme de Kant et cet *idéalisme kantien* qui fut le formidable bélier lancé contre le spiritualisme chrétien. Hégel acheva de corrompre le sens nettement transcendantal des antinomies, en édifiant cette métaphysique aux valeurs *inversées,* où toute notion *préantinomique,* c'est-à-dire créatrice et rectrice, ayant disparu dans l'équivalence faussement attribuée à l'*être* et au *non-être,* carrière était ouverte à toutes les créations de l'homme, nulle limite ne s'imposait aux appétits démesurés et confus. Nietzsche, à son tour, emplit ce vaste, cet éternel et énigmatique *Devenir* de la « volonté de puissance », autre inquiétante énigme. De la sorte, l'homme remplaça Dieu.

L'infini de l'esprit, écrit E.-R. Curtius, « ne peut s'accommoder des cadres à l'intérieur desquels se meut la philosophie française » ! Evidemment, notre rationalisme ne saurait accepter ce qui enchante l'imagination germanique, soit, d'après notre auteur, « le panthéisme où s'épanouit une extase ivre de s'identifier à la vie » ; soit encore : « l'idéalisme transcendantal de l'esprit créateur », car nous estimons que l'esprit humain — à supposer qu'il soit créateur — ne peut s'exercer dans ce sens qu'envers les choses qui sont sous sa dépendance, et non envers les lois transcendantales qui, par définition, dominent ses initiatives et restent hors de sa portée. Comprendrions-nous davantage le « pessimisme absolu qui voit le souverain bien dans une dissolution de toutes les valeurs et la critique des systèmes de morale, entreprise au nom d'une volonté de puissance héroïque » ? Divagations qui ne nous paraissent relever que de la folie.

A-t-on suffisamment remarqué combien cette métaphysique allemande, dont on fait encore grand état dans certains milieux universitaires, constituait une véritable bombe à retardement, destinée à faciliter le succès des

ambitions hégémoniques de la race à laquelle elle était si parfaitement adaptée?

Dans la Nature, l'Allemand cherche « avant tout à satisfaire sa passion pour les forces élémentaires (3) » (page 68). Sa philosophie qui « court toujours le risque de violenter la réalité en faveur de la métaphysique » (page 189) — et de quelle métaphysique, ajouterai-je, sinon celle de la force? — « ...admire celui qui accueille le torrent dionysiaque de la vie, celui qui s'est révolté contre les lourdes chaînes de la raison (page 165) ».

« Tout au sommet de notre hiérarchie des valeurs humaines [déclare encore E.-R. Curtius], se place notre conception du génie. Nous exigeons du génie qu'il renouvelle de fond en comble notre image de l'Univers » (page 189).

Et, éventualité plus grave, les mêmes exigences politiques hantent le cerveau de la nation.

Nous autres, Allemands, nous sommes remontés de la guerre, emplis d'une sorte d'ivresse extatique : il s'agissait de balayer le passé pour recréer l'univers (page 313).

Franchement, à moins que les mots ne conservent plus leur sens, n'y a-t-il pas lieu de s'émouvoir de si violents propos? Car, subsidiairement, il convient de rappeler que tous ces emprunts furent faits à un livre affecté d'un coefficient de sympathie et de compréhension à notre égard quasi exceptionnel, parmi la faible minorité des ouvrages qui ne nous sont pas résolument hostiles. Il fut écrit pour servir de manuel aux enseignements secondaire et supérieur en Allemagne, et l'auteur a pensé, en toute bonne foi, contribuer ainsi à « déblayer le terrain où se poursuit le dialogue franco-allemand ». Généreuse intention, mais suffit-il d'opposer des divergences pour parvenir à des solutions efficaces?

Il est patent que la psychologie allemande est une

(3) *Essai sur la France.*

énigme pour l'âme française, de même que, réciproquement, la psychologie française reste généralement inaccessible à la mentalité allemande. Or, s'il est des circonstances où l'on parvient à s'entendre sans trop se connaître, toutefois, quand il s'agit de régler des différends d'ordre vital, la solution est plus compliquée. Il ne suffit plus, en effet, qu'une pente commune s'offre pour canaliser des aspirations prêtes à s'épouser. Il s'agit, au contraire, de résistances à vaincre et de répulsions à dominer. Un compromis suppose un réarrangement, et un réarrangement n'est possible que suivant un plan où se subordonnent des valeurs et où s'orientent des préférences suivant de prédominantes directives. En fait de directives, à l'heure actuelle, les Allemands ne conçoivent que les leurs, étrangement apparentées à l'esprit de conquête. Aussi leurs écrivains ne peuvent-ils nous fournir aucun plan.

Ainsi, MM. Sieburg et Curtius, francophiles notoires, se bornent-ils à constater des différences: ils ne les expliquent pas. Ils ne pénètrent pas davantage le vrai fond où se recompose l'unité des valeurs françaises. Les liens de nos volitions les plus importantes leur échappent... Rêver devant les particularités d'un visage est plutôt vain. Que peut-il sortir des confrontations les plus ingénieuses, tant que la nature des motifs, la définition des mobiles ne seront ni élucidées, ni rapportées à une norme?

Des exemples feront mieux saisir.

Observation piquante, M. Friedrich Sieburg formule: « La France est un paradis négligé et démodé. »

De son côté, M. Ernst-Robert Curtius note:

Nous autres, Allemands, nous possédons le goût du travail pour lui-même... Les Français nous adressent souvent le reproche de travailler trop.

Le Français

trouve indigne de porter atteinte à un certain équilibre entre

le travail et l'oisiveté. Il veut jouir de la vie, fût-ce de la façon la plus modeste... « Le but de la société est le bonheur commun », lit-on dans la Déclaration de 1793.

Le lien entre ces deux appréciations est évident. Il accuse l'humeur insatisfaite qui, nous le répétons, est le signe sous lequel s'élaborent toutes les choses d'Allemagne.

Pourquoi la France est-elle un « paradis négligé » ? Parce que, pour nous, le travail n'est pas une fin en soi. Voici deux éléments en présence: l'élément *travail* et l'élément *jouissance*. Ils sont tout aussi exclusifs l'un que l'autre. Mais, si l'on examine, la subordination du premier au second est naturelle, car « on n'a rien sans peine », selon la sagesse populaire. Le travail n'est pas *but*, mais *moyen*. Normalement, pour pouvoir jouir, il faut d'abord produire, c'est-à-dire travailler.

Par contre, la subordination de la jouissance au travail est infiniment plus étroite, plus précaire. Tout travail a besoin de direction. Travailler pour travailler est absurde. Dire, comme M. Curtius, que l'existence « trouve dans le travail sa raison d'être » n'est pas une formule beaucoup plus relevée. Car, s'il est indéniable que tout travail comporte sa part de jouissance, ladite jouissance est d'une importance bien secondaire. La valeur du travail se résume dans ce qu'il produit, et l'activité génératrice du travail se distingue du travail lui-même: c'est elle qui importe le plus. Il convient aussi de faire remarquer, après avoir admis que la *qualification* du travail provient de son *orientation*, plus que du travail compris dans son sens très strict d'activité aveugle, que certains buts, poursuivis au moyen du travail, sont moins ennoblissants que la vie contemplative qui exalte les puissances spirituelles de l'être et limite les besoins matériels.

Comparera-t-on le travail que s'imposera par nécessité un glouton à la nonchalante oisiveté que manifestera,

extérieurement, un ascète? Est-ce à notre époque de crise consécutive à une ère de production désordonnée qu'il est besoin d'établir que le travail ne constitue pas, à lui seul, un critère, bien moins encore une panacée?

Incontestablement donc, l'idée d'existence déborde largement l'idée de travail. L'idée de plaisir, qui se trouve en bien des cas associée à cette dernière, montre ainsi qu'elle est dans la nature des choses, qu'on ne saurait l'éliminer. « Vivre pour jouir » n'exprime pas une conception très raisonnable de l'existence, encore qu'il existe une très haute gamme artistique de jouissances, se confondant presque avec la spiritualité. Néanmoins, on peut soutenir que cette formule incomplète reste moins arbitraire que celle que nous propose M. Curtius, laquelle semble pouvoir être traduite en ces termes: « Vivre pour travailler. » En France, nous voulons, au contraire, « travailler pour vivre », et la jouissance des vrais biens de la vie rentre dans notre conception élargie de l'existence que nous nous voyons reprocher. C'est en vertu de cette « conception » que le Français trouve indigne de porter atteinte à un certain équilibre entre le travail et l'oisiveté.

De fait, nos visiteurs restent confondus d'admiration devant les agréments de la vie en notre pays. E.-R. Curtius fait sien ce jugement d'un journaliste anglais:

Paris restera la métropole de la civilisation moderne aussi longtemps que la culture saura apprécier l'élégance, que l'énergie rejoindra les raffinements de la pensée et que la gloire trouvera son complément dans le plaisir.

Il y ajoute:

Celui qui remonte les Champs-Elysées, par une soirée lumineuse d'été, peut s'imaginer qu'un océan de félicité va s'ouvrir derrière la voûte monumentale de l'Arc de Triomphe.

Et que dire de la province?

Cette province, si calme, et qui ne se transforme qu'à peine, écrit E. R. Curtius, conserve des trésors vivants, vers lesquels l'habitant des grandes villes se retournera toujours

avec nostalgie : elle est la gardienne des traditions historiques... Même dans les plus grandes villes de province, on se sent entouré d'une atmosphère de paix contemplative et de profond bien-être, qui donne l'illusion d'être transporté dans une autre époque... La France apparaît alors ce qu'elle est en réalité : une terre antique, mystérieuse et pleine d'une auguste maturité; une terre à laquelle les destinées et les forces millénaires ont conféré un visage éternel...

On sent ici l'influence des motifs pour lesquels notre pays, « paradis négligé », apparaît aussitôt « démodé » aux regards germaniques.

Cependant, que de supériorités, pour les mêmes regards, restent encore notre partage!

La France a enrichi l'Eglise universelle d'un trésor incomparable de piété, de charité, de sainteté et de foi. Combien dépassent toutes les frontières nationales; ils sont le fruit d'un esprit véritablement œcuménique.

D'ailleurs, tandis qu'en Allemagne « les mots *national* et *Allemand* sont encore loin de faire vibrer la même corde au fond des cœurs » (4), la France est dans son ensemble « parvenue à l'unité d'une personne ». Elle comprend la culture comme « une chose universelle », dont la « vertu primordiale réside dans son contenu humain ». La France « ne parle jamais de civilisation française, mais de civilisation tout court ». Quant à la sagesse française, elle est « un art de vivre, basé sur l'expérience et sur une connaissance approfondie du monde ». L'esprit français est « avant tout de caractère architectural, il est réfléchi, prudent, pondéré et suprêmement conscient des proportions, de l'équilibre et de la signification de l'objet qu'il traite; il répugne à toute improvisation » (5).

Pour un Français, l'homme est avant tout un être raisonnable... Lorsque nous lisons chez un historien comme Gabriel

(4) Op. cit., p. 52.
(5) Op. cit., p. 298.

Hanotaux que la véritable culture est celle *qui s'abreuve aux pures sources de la raison,* nous voyons bien que cette affirmation recouvre, pour un Français, une vérité évidente, capable de cimenter tous les hommes entre eux, ALORS QU'ELLE NOUS APPARAIT COMME SINGULIÈREMENT ÉTRANGÈRE A NOTRE NATURE (6).

...Aujourd'hui encore, la France vit en grande partie sur l'héritage que lui a légué *la philosophie des lumières,* et si ces idées n'eurent jamais chez nous un retentissement profond, elles n'en conservent pas moins, dans le pays de la raison, tout leur pouvoir sur les esprits.

Et que dire de l'étonnement de notre auteur lorsqu'il envisage le jugement porté sur Napoléon par nos compatriotes!

La France, écrit-il, considère son œuvre et sa personnalité sous un tout autre angle que nous. La sensibilité française — du moins dans sa forme actuelle — ne connaît pas le culte héroïque voué de tout temps, et par un grand nombre d'Allemands, au César français... Il faut reconnaître, d'une façon générale, que Napoléon s'identifie, pour la conscience républicaine de la France actuelle, à l'image d'un désastre national. Le jugement formulé en 1903 par le maréchal Foch, alors lieutenant-colonel... est profondément significatif... : « Laon est bien la défaite du génie par le Droit révolté... ». Même pour un militaire, même pour un Foch, c'est donc à l'ordre moral du monde que Napoléon a dû son échec. L'effondrement de l'Empereur rétablit le Droit offensé. Cette conception ne laisse aucune place au culte du héros; elle ne permet guère de ressentir la tragédie bouleversante du génie. Il y a eu orgueil démesuré, donc expiation. On s'en tient là.

§

Reprenant le fil de notre argumentation, après ces citations que le lecteur trouvera peut-être longues, mais qui ne nous ont point paru superflues, il semblerait qu'à la suite de ces diverses constatations, qui établissent de

(6) Op. cit., p. 55.

façon concordante la largesse des dons que nous avons reçus de la nature, et l'avantageux parti que nous permirent d'en tirer les circonstances, et surtout notre caractère, il semblerait que le sentiment obligé d'un peuple besogneux et divisé fût, à notre égard, quelque forme de l'envie? Telle n'est pas la pensée de l'Allemagne. Mais il n'y a nullement lieu de nous en féliciter.

La réalité, beaucoup plus affligeante, est qu'aucun de ces biens dont les Allemands cultivés se plaisent à jouir en France ne retient leur désir, sitôt passé la frontière. Ainsi que le déclarait ouvertement, l'an dernier, un étudiant de là-bas: « Ce n'est pas fait pour eux! »

Le peuple allemand est un peuple insatisfait, mais qui ne veut tenir sa satisfaction que de lui-même, par l'épanouissement des penchants et des goûts qui sont dans sa nature, et en érigeant les exigences de ses instincts à la hauteur de principes. E.-R. Curtius le reconnaît:

L'histoire de l'Allemagne commence par la révolte contre Rome; l'histoire de France, par la soumission à Rome.

Il ajoute:

La civilisation et la politique romaines étaient *des forces universelles, d'une valeur plus haute et d'une portée plus grande.*

L'état d'esprit allemand n'a donc pas sensiblement changé: devant des supériorités reconnues, il ne s'incline pas, il se dresse. Le caractère irréductible qu'il conserve à travers les âges, c'est l'opposition à tout ce qui le limite, c'est le refus de se soumettre ou même de se laisser convaincre, c'est la volonté d'être *en dehors* et, par conséquent, *contre* tout ce qui existe!

Ayant fort bien défini l'idée antique de culture, dont nous avons fait l'idée de civilisation, citant Guillaume de Humboldt qui écrivait: « La civilisation a pour effet de rendre les peuples plus humains dans leurs institutions

et dans leur mentalité... » E. R. Curtius déclare ensuite:

Mais au-dessus d'elle s'élève, autonome et indépendant, le royaume de l'esprit! A lui seul appartient le nom de *culture*... Pour lui (Nietzsche), la civilisation est l'idéal de l'homme du troupeau. Les grandes époques de culture sont marquées au contraire par la domination des natures les plus libres et les plus hardies. Culture et civilisation poursuivent des buts différents, elles tendent à des fins diamétralement opposées.

Le caractère d'insurrection permanente, systématique, contre l'idée de Norme, peut-il se manifester de façon plus complète qu'en cette déclaration de principes? Réfractaire à l'harmonie, l'Allemand, nous dit encore E. R. Curtius, ne peut que difficilement « apprécier Racine à sa juste valeur ». Ses conceptions diffèrent sensiblement des nôtres, du fait que le Français « croit à l'existence de normes universelles, et la civilisation est l'une d'elles... » Il s'étonne que cette conception française de civilisation soit « inséparable du sentiment de la continuité ».

Toutes les créations de l'esprit classique, écrit Curtius, qu'il s'agisse de l'architecture, de l'art des jardins, de la poésie ou de l'éloquence, portent l'empreinte d'une même loi esthétique: elles témoignent d'une harmonie et d'une mesure parfaites, du triomphe des proportions sur les débordements de la fantaisie, *et de la soumission de l'individu à des normes idéales.*

Il est remarquable que les Allemands les plus distingués, tout en maintenant, sans hésitation possible, le point de vue d'opposition et de goût romantique inhérent à leur race, ne cessent pas pour cela de reconnaître, chacun à sa manière, les bienfaits des idées de soumission et de classicisme dont notre civilisation leur offre les fruits.

Ainsi, parmi leurs écrivains, nul n'est plus foncièrement *amoraliste* que Nietzsche. Eh bien! Nietzsche, qui repousse toute norme morale, ne peut s'empêcher de ba-

tailler en faveur des normes *esthétiques.* Dans son *David Strauss* (7), notamment, ne s'élève-t-il pas contre les grossières prétentions de ses compatriotes s'imaginant que leur victoire militaire de 1871 se doublait, ou plutôt, bien mieux, n'était que la conséquence de la supériorité de leur culture sur la nôtre? Il cite, et reprend à son compte la parole de Gœthe à Eckermann:

Nous autres, Allemands, nous sommes d'hier; il est vrai que, depuis un siècle, nous avons cultivé solidement notre esprit, mais il se peut bien qu'il se passe encore quelques siècles avant que nos compatriotes se pénètrent assez d'esprit et de culture supérieure pour que l'on puisse dire d'eux qu'il y a très longtemps *qu'ils ont été des barbares.*

Il constate que c'est toujours de Paris que les Allemands dépendent, qu'*il faut qu'ils dépendent,* insiste-t-il.

Car, jusqu'à présent, il n'existe pas de culture allemande originale.

Partant de l'idée que la vraie culture suppose l'unité de style, il explique l'illusion du « philistin cultivé ». Il écrit:

Rencontrant partout des répliques de lui-même, frappées au même coin que lui, celui-ci conclut de cette uniformité de tous les « gens cultivés », à une unité de style de l'éducation allemande, en un mot, à une culture... Partout où il va, il se trouve établi un régime de conventions tacites sur une foule de sujets, en particulier sur la religion et l'art: cette imposante similitude, ce *tutti unisono* qui, sans qu'il soit besoin d'un ordre, éclate aussitôt de lui-même, le conduit à croire que cet accord est l'effet d'une *culture...* il est, au contraire, l'opposé d'une *culture,* je veux dire *une barbarie solidement établie.* Car cette unité de type... n'est unité que *par la négation,* consciente ou inconsciente, de toutes les formes et de

(7) *Considérations inactuelles,* pages 15 et suivantes (Mercure de France, 1907).

toutes les lois fécondes, au point de vue artistique, et qui sont la condition de tout style véritable.

Mais Nietzsche lui-même ne saurait échapper longtemps à l'emprise fatidique entraînant loin des routes frayées tous ceux de sa race. Après ce bref éclair de lucidité, il oppose les « chercheurs » aux « philistins », et il écrit:

Existe-t-il un terrain, telle semblait être leur question, un terrain assez pur, assez intact, d'une sainteté assez virginale, pour que l'esprit allemand choisisse celui-là et point un autre, afin d'y construire sa maison? Tout en posant cette question, ils parcouraient le désert et les broussailles des temps misérables et des conditions étroites; et dans leurs investigations, ils échappaient à nos yeux, de sorte que l'un d'eux a pu dire, au nom de tous, à un âge très avancé : « Pendant un demi-siècle j'ai pris beaucoup de peine, et ne me suis accordé aucun délassement, mais sans cesse j'ai cherché et agi autant et aussi bien que je le pouvais. »

Et nous voici revenus devant l'inquiétude perpétuelle et les exigences soutenues de ce peuple opposé à toute éducation reçue, et qui se montre infatigable dans la poursuite d'une sorte de perfection, à proprement dire *monstrueuse*, qui échapperait à toutes les règles constitutives des perfections connues!...

Cette attitude est celle de l'*empirisme radical*, dont le travail persévérant, mais aveugle, est l'unique vertu. Il nous est permis d'en sourire, mais il devient malaisé de le réfuter, la France ayant, par malheur, abandonné à l'Allemagne, depuis des siècles, l'initiative de la discussion métaphysique.

§

L'importance de la pensée métaphysique nous échappe encore, en France, et nous sous-estimons l'argument par lequel E.-R. Curtius oppose à notre cartésianisme triomphant la passion des Allemands éprouvant « le besoin

de recomposer et de réédifier tout le domaine de l'Etre, à l'aide du seul *logos* ». Qu'il nous soit permis, ici, d'exprimer combien il est fâcheux qu'en France de telles paroles tombent dans l'indifférence et l'inattention générales! L'étranger a le droit d'y voir une grave lacune. La question de la Paix, elle-même, tient dans ce prodigieux raccourci.

La métaphysique, au sens où nous l'entendons, qui est en même temps le sens le plus élevé, sur lequel s'accordèrent, en leur épanouissement, toutes les grandes civilisations antiques, dépasse incommensurablement le domaine de nos pâles et haletantes philosophies. Elle demeure sereine, à travers toutes les fluctuations, comme doit le rester, en effet, l'enseignement profond du corps de doctrines où se résument les idées, non point générales — car tel est le caractère relatif de la science, ou plutôt des sciences — mais universelles et immuables, c'est-à-dire absolues, qui dominent le problème de l'existence, et décident du sort de toutes les autres discussions, lesquelles, sur leurs plans respectifs, soit philosophique, soit social, restent en elles-mêmes insolubles.

A ce point de vue, il devient urgent d'accorder audience à cette remarque judicieuse de E.-R. Curtius, exprimant que Descartes a été « l'obstacle le plus nuisible au développement de la philosophie pure » (8). Oui, c'est avec raison que le critique allemand affirme que la philosophie « n'a jamais pu devenir, en France, ni le carrefour central, ni la cime la plus haute de la vie intellectuelle ». Non, comme il le prétend, qu'il faille voir là le résultat de notre répugnance « à la construction de vastes systèmes », tout système n'embrassant qu'imparfaitement le seul contingent, alors que ce que nous recherchons ici, pour mettre fin aux éternelles disputes, pour fixer définitivement la philosophie et la science sur une assise indestructible, c'est *l'attache du contingent à*

(8) *Essai sur la France*, p. 163 et suivantes.

l'absolu, puisque tout est incertain, éphémère et fuyant en dehors de l'absolu. Mais il est pertinemment vrai qu'à notre *raison* (9) — que Curtius n'admet pas — d'accepter « la réalité telle quelle », nous joignons le *tort* de méconnaître — sauf dans nos *Credo* religieux — que cette réalité sensible est entièrement conditionnée et dirigée par une réalité d'ordre purement métaphysique.

Notre conception allemande, écrit-il, est tout autre. Nous pensons que le fragment et le tout sont logiquement et métaphysiquement coordonnés, et ne peuvent être considérés séparément, que la prétendue *réalité* ne saurait se suffire à elle-même, comme une substance douée d'une existence propre; qu'on ne peut la concevoir qu'en partant d'une réalité métaphysique qui la transcende.

Voilà qui constitue congrument une leçon. Hélas! quelle infime proportion de lecteurs français auront seulement dressé l'oreille? L'avertissement ne sera pas recueilli. Combien d'années passeront avant que les préoccupations auxquelles il se réfère deviennent perceptibles à notre état d'esprit?

E.-R. Curtius ajoute:

Ainsi la philosophie française se prive de la possibilité de féconder l'esprit jusque dans ses ultimes profondeurs...

Exact, mais incomplet. Notre critique, ici, s'arrête un peu court. Il néglige la plus belle « possibilité » dont ainsi nous nous privons. Mais, de la part d'un Allemand, cet oubli est parfaitement compréhensible. Supposons, en effet, un réveil de l'esprit métaphysique français. Au regard clairvoyant, son résultat ne saurait être douteux. Du premier geste il dévoilerait, pour l'écarter, la grossièreté de l'immense erreur germanique!

§

Avant de considérer la nature de cette erreur, exami-

(9) Dans le sens de *valabilité des motifs.*

nons si le réveil métaphysique, capable de la reconnaître, peut être escompté.

Nous prendrons d'abord un polémiste au cerveau de feu, si violemment installé au cœur de la tradition nationale, qu'il ne puisse nous être reproché de choisir nos exemples en tels cénacles ouverts au cosmopolitisme, ou parmi de chimériques découpeurs de quintessence. Page 106 du *Discours de la Synthèse,* de Léon Daudet, on lit ceci :

Descartes était un esprit entièrement adonné au quantitatif, partant aux mathématiques et à l'analyse, et son *Discours de la Méthode* (1636) est, depuis presque trois siècles, le *bréviaire de l'analyse,* avec sa « division des difficultés » en autant de parcelles qu'il se pourra pour les mieux résoudre.

Léon Daudet marque donc « *l'obscurcissement* » qui en résulta dans l'ordre de nos recherches, cet indéfini morcellement des parties permettant de prévoir que les « énumérations et dénombrements se perdront dans le sable d'une sorte de machinisme en série ». Il ajoute :

Tous les mécanistes actuels, tous ceux qui prétendent — comme Loeb — expliquer la vie par un jeu de forces chimiques et physiques, se réclament du cartésianisme.

Mais J.-H. Rosny aîné lui-même, l'écrivain et le penseur le moins suspect de vouloir s'arracher à l'emprise cartésienne, n'a-t-il pas été conduit, néanmoins, au même ordre de réflexions? Jugez-en par ces textes :

Nous avons perçu la nécessité de faire appel à des causes inédites, et la causalité essentielle semble plus lointaine que jamais.

Sans cesse nous détruisons de la vie supérieure; la vie inférieure aura notre peau!

Remontons. Se souvient-on encore de la dernière page du *Traité de l'Intelligence* de H. Taine? Philosophe prudent s'il en fut, et, comme Gœthe mourant, tendu vers

la lumière, Taine y salue de loin les perspectives d'une science métaphysique dont il n'avait point daigné s'occuper. « Je connais les limites de mon intelligence », confesse-t-il. Mais il ne veut pas que l'intelligence de l'humanité se resserre en ces limites, et il proclame: « Une telle science est possible. »

Toutefois, c'est avec Ernest Renan que, le plus naturellement du monde, nous atteignons l'authentique fond de tout ceci. Dans *l'Avenir de la Science*, ne reproche-t-il pas à la France de ne voir jamais « de milieu entre le catholicisme et l'incrédulité » ? Nous sommes, écrit-il, « le pays du monde le plus orthodoxe, le moins religieux et le plus positif ». Nous considérons la religion comme « une sorte de roue à part, n'ayant aucun rapport avec tout le reste ». De sorte que, « badauds pour les choses métaphysiques, *nous y admettons des énormités* à faire bondir le sens critique ». Et il conclut:

La France représente éminemment la période analytique, révolutionnaire, profane, irreligieuse de l'humanité... Il se peut qu'un jour, la France ayant accompli son rôle, devienne un obstacle au progrès et disparaisse... Celui qui fait l'analyse ne fait pas la synthèse. A chacun son œuvre.

Vers la même époque, un autre auteur, scrutateur pénétrant et averti du mécanisme des idées, et de leur jeu au cours des civilisations successives, Strada, écrivait:

...La France est peu métaphysicienne, en tout temps, encore moins à l'heure présente. C'est sa manie de croire qu'on peut aborder de plain-pied ces vérités, bases de l'existence humaine. On y monte... Nous sommes forcés, par la nature de notre esprit, de nous plonger dans cet inabordable... Faut-il donc parler aux Français comme à des enfants? Mettre les choses divines à leur portée? Ces petits ne savent-ils pas méditer? Ne savent-ils être hommes que sur les champs de bataille? Cela se dit. Laisserons-nous donc les autres peuples penser pour nous?

En outre, Strada faisait observer l'opportunité de l'heure (il y a près de soixante-dix ans!):

Nous sommes, vis-à-vis de la question, à peu près comme on aurait pu l'être, en Grèce, après Platon et Aristote. Comme alors, les grands physiciens ont succédé aux théocraties, comme alors d'immenses systèmes métaphysiques ont surgi...

Vaines exhortations! Tandis que les Français restaient sourds, les Allemands développaient à l'envi ces vastes systèmes *où le génie de leur race trouvait son compte.* Aujourd'hui, sans crainte du démenti, on peut affirmer que les surgeons de cette métaphysique ont pris tant de force qu'ils composent les plus robustes étais de la pensée germanique. Ce sont eux qu'à tout moment nous retrouvons, diversement combinés, mais toujours invariablement, inexorablement dressés contre nos conceptions civilisatrices. Ils prennent position, sous figure de postulats contre nos propres prédicats, impuissants à les réduire. A tel point qu'il est vain d'attendre quelque adoucissement au conflit franco-allemand, tant que nous n'aurons pas privé de toute vigueur les intransigeantes revendications d'outre-Rhin, en coupant net leurs racines.

Ainsi se justifie l'espoir en un prochain réveil métaphysique français. Au reste, notre sens inné de la clarté, plus nécessaire encore dans la Synthèse que dans l'Analyse, favorise nos efforts dans cette tâche, et de valeureux travaux de compatriotes que nous connaissons feront bientôt de cet espoir une réalité...

Quant à l'erreur des métaphysiciens allemands, elle est formidable: toute l'œuvre de ces théoriciens est à reprendre à la base, cette base n'étant constituée que de la plus lamentable *entorse* infligée à la *Réalité,* de toute l'histoire de la philosophie.

Sans entrer dans des considérations arides, que ne supporterait pas le caractère de large vulgarisation donné

intentionnellement à cet article, il est possible — il est même nécessaire — d'exposer clairement, et de façon suffisamment fidèle, la nature de la méprise de Kant et de Hégel, ainsi que l'insoutenabilité, la non-recevabilité des thèses qui aboutissent au « Devenir » et à la « Volonté de Puissance », diamétralement opposés à nos croyances, aux *Principes* et aux *Normes.*

§

Le problème métaphysique, c'est le problème de l'*Etre.* On situe généralement, en France, ce problème dans le vague prolongement des sciences: ce qui permet de le négliger. Il est, au contraire, à leur source. Il peut donc, suivant la solution qu'on lui donne, tout sauver ou tout fausser. Et ici une remarque s'impose.

On dira: mais si le problème métaphysique a cette importance, d'où vient que nous l'éludions aussi aisément? Et quelle chance courons-nous, encore, dans ces conditions, de rester dans le vrai?

La réponse est celle-ci:

La Vérité est Une (ce qui n'empêche que ses faces soient multiples). Une seule Tradition véritable, par conséquent, mais sous diverses modalités, a donc traversé l'Humanité au cours des âges, et le christianisme en a hérité. Car *les plus hautes vérités religieuses sont métaphysiques.* Nous avons ainsi sucé, avec le lait de notre culture *gréco-latine,* la moelle de cette Tradition, dont l'Eglise catholique a achevé de nous imprégner par la manifestation continue de tous ses *symboles.* Aussi, ne s'agit-il pas, pour nous, de *créer,* de *construire* une métaphysique, *dont nous possédons les principaux fruits dans notre Raison.* Il s'agit seulement de l'*expliciter.*

Tout autre fut la destinée de l'Allemagne.

Ayant, comme s'en vantent ses auteurs, repoussé l'héritage de Rome; ayant, par la suite, emboîté le pas à Luther (qui mettait au Commencement, ne l'oublions pas,

l'*Action* et non le *Verbe*), l'Allemagne se trouvait en contradiction avec tous les principes admis. Ses postulats, dépourvus de cohésion, vacillaient. Pour elle, la construction d'une Métaphysique devenait une nécessité. Maintenant, l'œuvre est accomplie. Soudés en un front unique, les instincts négateurs et violents des fils de la Germanie composent une force destructive redoutable...

Luther et Kant, on ne l'a pas suffisamment observé jusqu'ici, offrent de profondes similitudes à qui débroussaille leur œuvre, au lieu de se contenter de l'examiner par le gros bout de la lorgnette. L'illuminisme de l'un, la prétendu transcendantalisme de l'autre, ne furent que des illusions. Tous deux demeurèrent les fermes et exclusifs théoriciens de la réalité physique et immédiate: d'où leur vogue. La morale fut leur grande préoccupation, et la recherche de l'impératif catégorique par le libre examen fut leur unique affaire... Or, l'essence de la religion n'est pas dans la morale: elle est dans un « *legs* ». Et la métaphysique ignore la morale, quoiqu'elle la fonde.

Ni Luther, ni Kant ne surent remonter au Principe. La « Réforme » est critique, comme la philosophie kantienne. Mais les textes, les mœurs, les données psychologiques sont de simples matières à discussion. Dérivés, la vérité leur est, ou partiellement, ou totalement étrangère. La vérité est dans l'Absolu, qui se communique à l'esprit par la Métaphysique, c'est-à-dire par une méthode. Et Luther et Kant ont révoqué la méthode, quand ils donnèrent le pas à l'*Action* sur le *Verbe*, et au *Contingent* sur l'*Absolu*.

Toute leur prédication et leur dialectique débouchent de la sorte en un cercle fermé.

Déjà, un pareil ordre de préoccupations avait conduit René Descartes à son fameux *Cogito, ergo sum.* Mais Descartes ne nourrissait aucune intention *nihiliste*. Descartes voulait démontrer, afin de construire. Et il permit aux autres de construire. Toutefois, il ne démontra rien:

l'objet de sa démonstration s'éclipsa par degrés pour ses successeurs; ce fut la fâcheuse rançon de l'infaillible méthode physique qu'il leur fit adopter.

Luther s'occupait moins de Dieu que du Diable. Kant, s'arrêtant aux *antinomies,* perdait de vue l'Absolu qui les avait engendrées. En s'attachant à une forme de l'être que la contradiction pouvait atteindre, et même infirmer, il s'interdisait la notion d'un Infini qui la dépasse incommensurablement: Principe antérieur, supérieur et distinct de toute réalité, hyperréel, donc, et condition nécessaire de toute relativité. Son « Noumène », comme la « Substance » de Spinoza, sont strictement contingents. Isolés, inconnaissables, ils n'en deviennent pas pour cela transcendants. Il ne leur convient d'autre titre que celui d'*hypothèses.* Tandis que *l'affirmation première,* sans laquelle seraient inutiles, incompréhensibles, et d'ailleurs *inexistantes toutes les négations:* voilà qui n'est pas une hypothèse!

Descartes était mathématicien, mais il eut cet avantage, dont ses disciples ne comprennent plus la portée: il partit de la notion de l'Absolu ou du Parfait. Après quoi, il fut l'homme qui écrivait à la reine Christine de Suède qu'il est mauvais de faire plus d'une heure de métaphysique par jour. Pourquoi les cartésiens se seraient-ils gardés de n'en plus faire du tout par la suite?

Aussi bien, cette question de l'Absolu les tourmenta-t-elle fort peu. Et l'aphélie du système fut atteint le jour où un biologiste célèbre proclama aux fêtes jubilaires de l'Académie de Bruxelles: « Je pense, donc je change; donc, au sens absolu, je ne suis pas. »! D'après Félix Le Dantec, le renouvellement constant des cellules, et l'explication mécaniste de la pensée, produit de l'interaction des neurones, enlevaient à l'homme jusqu'à la persistance quotidienne de son identité! Pirandello n'a rien inventé.

Faut-il se réjouir, avec Auguste Comte, de ce rejet,

présumé par lui définitif, de la Métaphysique, lorsqu'on assiste, désarmé, à la ruée de toutes les fantaisies intellectualistes dont notre temps contemple la mêlée? Théories de la connaissance, de la représentation, de l'évolution, de l'association, de l'inconscient, de l'imagination, du préjugé, de l'élan vital, etc... vous constituez évidemment un riche « *pluralisme* »! Mais que sont devenues nos certitudes d'antan?

Car la *certitude*, réfléchissez-y, c'est notre *oxygène!*

S'agit-il des plus humbles travaux de la maison, d'organisation, d'entreprise, de commerce, d'éducation, de placement; s'agit-il d'essais bancaires, sociologiques, industriels ou artistiques; s'agit-il de conduite morale, d'actes de la vie civique, d'opinions et de projets de toute sorte: où donc prendrez-vous le ressort, et le repos, de l'activité humaine, si ce n'est dans une *certitude?*

Et, quand Henri Bergson, dans le couronnement de son œuvre savante et subtile, propose à vos hésitations, comme équation morale, « le rapport d'une pression à une aspiration », oserez-vous dire que vous voilà comblés? A cet égard, une seule certitude vous est permise: c'est qu'une telle « foi » n'aura pas ses martyrs!

Et pourtant, nos destinées sont suspendues à des croyances présumées certaines, aussi rigoureusement que les rites religieux sont suspendus à la Foi.

Certes, bien surannées, bien archaïques nous apparaissent les précautions du père du *rationalisme,* qui professait, dans ses « réponses aux deuxièmes objections », que « l'on ne peut rien savoir si nous ne connaissons premièrement que Dieu existe »! Ainsi, pour Descartes, la connaissance dont puisse faire preuve un athée des propriétés d'un triangle « n'est pas une vraie science », car elle peut être rendue douteuse, faute de l'admission de la *vérité première dont dépendent toutes les autres!* Les triomphants résultats de nos sciences expérimentales nous incitent à tenir pour ridicules et primitifs de tels

procédés; mais, à supposer que notre connaissance de la matière soit solidement établie, pouvons-nous en dire autant du reste de la connaissance? Les théories philosophiques actuelles permettent d'en douter. Nous nous acheminons vers l'opinion que rien n'est stable, que rien ne nous confirmera jamais la véracité de nos conceptions, car où trouver en elles quelque élément commun avec la Réalité?

En somme, en multipliant la Connaissance, nous n'avons multiplié qu'une sorte de papier-monnaie. Nos richesses scientifiques sont immenses, mais, ayant perdu toute attache avec l'Absolu, elles ne sont plus *convertibles en Certitudes*. Le *dénuement spirituel* sévit, provoqué par l'effarant *émiettement intellectuel*. Il est grand temps d'en revenir à l'*étalon-or*, c'est-à-dire à la Métaphysique. La solide attache du *contingent* à l'*Absolu:* telle doit être notre préoccupation maîtresse.

Dans ce but, croyons-nous, le « Cogito » peut nous être d'un utile secours ,si nous ressoudons les anneaux qui, dans la pensée de Descartes, relient nos connaissances à la certitude première, capable de leur conférer tout leur prix.

§

Encore une fois, cet article de libre opinion ne saurait prendre tournure de thèse philosophique. Il doit rester à la portée de tous, et la sévérité de la discussion ne lui apporterait que des ombres. Mais, entre Français, avec un peu d'effort mutuel, il doit pouvoir être permis de s'entendre. Et nous voudrions, avant le point final, rendre sensible l'insuffisance de la méthode de Descartes et l'inintelligente façon dont Kant et Hégel ont « campé » le problème métaphysique. Pour ce qui est des développements, ils existent dans des ouvrages parus ou à paraître, et il n'est rien de ce qui est avancé ici qui ne puisse être prouvé.

Quand Descartes déclare sous la forme qu'on sait: « J'existe, puisque je pense », il ne dit rien du contenu de sa pensée. Or, sans nuire à la solidité de sa certitude, et avec beaucoup plus de motifs qu'il en trouva pour se fier aussitôt aux idées « claires et distinctes », simple acheminement vers l'analyse, il eût pu compléter en localisant sa pensée et dire: « Je ne puis penser que de l'*être.* » En effet, le *non-être,* à l'*état pur,* est inconcevable. Voudriez-vous que nous le supposions? Que s'ensuivra-t-il? Absolument rien! Le *non-être* n'a pas de manifestation, pas de détermination, pas d'identité, pas d'essence. Le *non-être,* comme le zéro, est improductif.

Ainsi, l'être qui pense existe. De plus, il ne peut penser que de l'*être.* Voilà qui est bien établi.

Pourtant, un singulier pouvoir reste l'apanage de l'être qui pense: celui de nier. Aussitôt qu'il a affirmé, l'homme se rétracte. Il estime: « Je puis nier tout aussi bien qu'affirmer! Les deux attitudes se valent. » Soit. Mais une objection se glisse, d'importance capitale.

L'homme n'a pu nier ainsi, de but en blanc. Il faut que sa négation se rapporte à quelque chose. La négation vient nécessairement à la suite d'une affirmation. Sinon, quelle serait sa portée, son sens?

Ainsi, la question se pose: que nie l'homme quand il nie?...

Il est évident qu'il ne peut nier tout l'*être,* puisque lui-même est un être, puisqu'il participe de l'*être!* Simplement donc il nie, au-dessous de l'*être,* dans la région des manifestations du Principe, certaines portions, certaines catégories, certaines formes et modalités de l'*être,* certaines qualités... et voici que s'ouvre l'*indéfini de la diversité,* dont le contraste est la règle.

Quant au Principe, quant à l'être essentiel, fondamental, primitif, il apparaît hors de doute que la suite de nos opérations mentales ne puisse l'atteindre. S'il en était autrement, du reste, tous les sous-multiples de l'être

s'évanouiraient immédiatement, et, avec eux, l'être pensant disparaîtrait aussi.

Cet examen met en pleine lumière la grossière erreur de Kant. Parce que l'esprit de l'homme est sujet à la contradiction, Kant se croit autorisé à transporter la contradiction dans l'Absolu. Il ne voit rien au-dessus des *antinomies!* La négation toujours latente, toujours possible chez l'homme, lui masque l'intégrité indivisible, inaliénable, la splendeur intangible de l'affirmation primordiale et souveraine, de l'affirmation divine et surnaturelle sans laquelle la forme négative du *non-être* n'eût même pas pu exister! Kant n'a pas su discerner que le *non-être* n'était qu'une pure création de sa propre pensée, une application de cette loi du *relatif* qui veut que rien n'existe sans contre-partie dans le domaine du contingent: simple opération intellectuelle dont l'*être pur,* antérieur et objectif, ne saurait être aucunement affecté. Il ne définit pas le rapport de l'Absolu et du Contingent. Il ignore d'ailleurs l'Absolu. Ainsi son idéalisme est aveugle. Son « Noumène » et son Phénomène flottent sur le vide.

Hégel perfectionne, en quelque sorte, cette ignorance et cette confusion initiales. Mais, plus métaphysicien que moraliste, il a le sentiment que toute l'argumentation hérissée, pénible, de son prédécesseur ne repose, en définitive, que sur l'entendement humain. Toutefois, les *antinomies* de Kant le frappent d'admiration, et il respectera dévotieusement leur règne.

Il imagine alors cet *être indéterminé essentiellement abstrait,* que la *borne* viendra tirer de son existence foncière. Pour lui, c'est la borne qui fait la détermination. Ainsi, grâce à elle, l'*être* se crée peu à peu: il est en *perpétuel Devenir.*

Fort bien, mais qu'est-ce que la « *borne* »? Rien! Où est-elle? Nulle part! La borne est indéterminée comme l'espace qui limite les êtres, comme les mots qui servent

à préciser ma pensée. Or, les êtres en mouvement changent-ils à tout moment de forme, du fait que leur limite bouge? La pensée, pour s'exprimer par d'autres mots, cesse-t-elle pour cela d'être ma pensée? C'est, au contraire, l'expansion de l'être qui crée sa forme, et c'est l'expansion entière et juste d'une idée qui crée sa définition et son expression par les mots. Ainsi de l'*être*...

La « borne », indéterminée par nature, ne peut rien déterminer. Hégel retourne simplement, *absurdement*, le processus universel en faisant de la borne, c'est-à-dire du *non-être*, le principe de l'*être*. Immanquablement, c'est aussitôt la Nuit! La négation du positif (qu'est la borne), insufflant la vie à l'être abstrait, c'est-à-dire au pur Néant: quelle lourde, insoutenable, hallucinante fantasmagorie, tout au plus propre à servir de cadre à l'idée du « *vieux Dieu allemand* », protagoniste de tous les excès et de toutes les violences!

Car, si l'idée est absurde en soi d'un système basé tout entier sur la négation, on saisit vite les avantages d'un immanentisme paré, en quelque sorte, des plumes d'un transcendantalisme apocryphe, lorsqu'il s'agit de répudier les lois contraignantes, ennemies des instincts dominateurs et dévorants.

En définitive, qu'est-ce qu'un despote? Celui qui ne connaît d'autre loi que la sienne. Or, quelle autorité effective pourraient donc reconnaître ces esprits individuels et finis qui ne sont, d'après Hégel, que les formes passagères de l'Esprit universel et infini? Quelle obligation morale sortira jamais de ce mouvement éternel de la pensée passant de l'*être* au *non-être* et réciproquement, dans lequel l'homme est l'égal de Dieu? Hégel n'a-t-il pas soin de définir le progrès par « des créations succédant à des destructions » sans enchaînement, sans substratum, sans idée préformatrice? Enfin, si tout est un élément du vrai, une phase du développement indéfini dont l'ensemble serait la vérité, où s'arrêtent donc le réel

et le rationnel, où sont les limites entre le bien et le mal, entre le fait et le droit?...

Belle introduction à la dignification de tous les appétits; prologue de la réhabilitation de tous les caprices, que ce système dont Maurice Barrès citait Karl Marx et Bakounine parmi les réalisateurs sociaux, dont Vacherot fut chez nous le « metteur en scène » universitaire, et dont, aujourd'hui, le *nietzschéisme* forcené du *nationalisme hitlérien* représente la splendide apothéose!

Au reste, de cette dernière, la toute nouvelle et édifiante *Défense du nationalisme allemand* de Friedrich Sieburg laisse filtrer maintes lueurs symptomatiques.

Avec une inconscience qui lui fait considérer « l'Allemand disséminé dans le monde comme une levure dans la pâte étrangère », F. Sieburg y affirme que l'Allemagne ne sait à qui « se dévouer » !

Le seul instinct qui soit réellement puissant en nous, écrit-il, est celui qui nous pousse au travail par amour du travail. L'idée du bonheur est étrangère aux Allemands. Le bonheur n'est-il pas un état *anti-héroïque?*

Le caractère « héroïque » paraît, en effet, sa grande préoccupation. L'héroïsme passe d'abord; l'idéal vient après. Le superflu avant le nécessaire. Le moyen avant le but. Cela suppose forcément l'indécision:

On nous montre autour de nous des peuples qui ont *une notion commune de l'utile* et du nuisible, du bien et du mal. Mais nous sentons à présent qu'il ne nous appartient pas *d'accepter simplement ces communes mesures*, pour les appliquer à notre existence. L'heure est venue *de créer nos propres notions communes*. Il faut croire que l'Allemagne en est encore à l'Alchimie, qu'elle essaie de créer artificiellement des êtres organisés, et qu'un Homonculus sociologique, au crâne démesurément grossi par les notions dont on le bourre perpétuellement, ne cesse d'y étreindre des nuées. Tout en

nous est à l'état fluide. Seule est ferme notre volonté d'atteindre le rivage.

§

Qu'on veuille bien le remarquer: l'Allemagne est religieuse, et l'Allemagne est savante. La science unifie autant, sinon plus, que la religion (*religere*), dès qu'il ne s'agit plus de cultes rivaux qui cherchent à s'exterminer l'un l'autre, ce qui n'est pas le cas de l'Allemagne catholique de MM. von Papen et Brüning. Or, les textes que nous avons cités manifestent-ils une telle influence? En vain la chercherait-on quelque part, tandis que l'influence *hégélienne* s'y étale dans ses caractéristiques les plus éclatantes.

Il est incontestable que l'idée de ce macrocéphale, qui hante et passionne l'imagination germanique, ne doit rien à la science, et rien à l'Eglise. Tout autres sont les promesses de l'Evangile! Quant à la Science, on la tiendra, pensons-nous, comme bien étrangère à ces divagations! Quoi de plus ressemblant, au contraire, que ces flottements et ces contradictions psychologiques, et la notion d'un *Devenir* caméléonesque, sans fondement et sans orbite?

Ce profond écart d'influence permet de mesurer la prépondérance de la pensée métaphysique sur l'orientation de l'activité intellectuelle et sociale. Peut-être, jusqu'ici, en aviez-vous douté, mais elle vient de s'imposer à nous de façon irrécusable. Qui soutiendrait, après ce constat, que nous avons exagéré, surestimé son importance? A la lumière des déclarations des Allemands d'aujourd'hui, la hauteur du rayonnement de la pensée métaphysique — vérité ou déviation — s'atteste au regard de tous les yeux qui veulent s'ouvrir!

En réalité, le problème métaphysique est le plus *concret*, le plus *vital* de tous. Voltaire — qui d'ailleurs l'ignorait — en ricanait. Auguste Comte, aveuglé par

l'éblouissement de l'aube de la science, le rejetait comme une outre vidée. Nos positivistes modernes, de confiance, leur emboîtent le pas, mais déjà, aux oreilles délicates, dans leur ironie sonne une conviction fêlée...

Insistons sur notre démonstration, si puéril que cela puisse paraître. Et si notre raisonnement pèche, qu'on le confonde!

Nous disons simplement ceci, en nous excusant de nous répéter:

« *L'Allemand adhère plus au* « DEVENIR » *qu'à la perfection* », déclare, parge 41 de son nouveau livre, Friedrich Sieburg. Nous ne chicanerons pas l'auteur allemand sur la portée infériorisante de cette constatation. Libre à lui de la contester. C'est la constatation en elle-même qui nous intéresse et à un autre point de vue. Nous nous demanderons simplement, et nous demanderons plus particulièrement à M. Sieburg, qui, de la Science, de la Religion ou de la Métaphysique, est à la source de cette réalité?

N'est-ce pas le moyen de connaître quel est vraiment le phare conducteur de l'Humanité?

Est-ce la *science?* La démonstration, en ce cas, devrait être facile.

Est-ce la *religion?* Alors, comment expliquer que, dix-neuf cents ans après la mort du *Christ*, un peuple chrétien puisse adhérer à cette déclaration de M. Sieburg, page 35 de son livre:

Il manque une commune mesure morale, valable pour tous.

Est-ce enfin la *Métaphysique,* qui commande toutes les avenues de la *Pensée* et de l'*Action,* en décidant de la cohérence ou de la contradiction de tous nos enchaînements logiques?

C'est cette dernière thèse que nous soutenons ici, en soulignant l'intérêt qui s'attache à la révision, non du

traité de Versailles, mais de la question des *antinomies* dans la métaphysique de Kant et de Hégel.

En présence de l'autorité scientifique et de l'autorité religieuse, l'autorité métaphysique l'emporte de façon si exclusive, si surplombante, qu'elle ne supporte rien qui soit susceptible de la contrebalancer.

Et l'autorité morale, sociologique et politique, n'hésitons pas à le reconnaître, se fonde, en définitive, sur l'autorité la plus forte, la plus catégorique, la plus convaincante.

Ou la force brutale, ou cette force réfléchie, mais irrésistible. Donc, sans une Métaphysique rigoureusement vraie, point d'accord profond à espérer.

PHILIPPE PAGNAT.

LE PARLER JAUNE

Aux membres de la Société des Nations qui, récemment, ont cru que Chinois et Japonais parlaient « blanc ».

Monsieur le Résident Supérieur au Pays de Nam-Viang, Esprit Supérieur, Salut;

Moi, Féminin-Numéro-Cinq, humble couturière de votre Unique Epouse Vertueuse, je dépose à vos pieds la supplique suivante, régulièrement timbrée à vingt-quatre cents.

Donc, pendant la troisième année du règne de S. M. « Propice aux Réformes », le démon du choléra s'abattit sur cette terre du Sud, dans le but sans doute de punir justement les hommes du Cao-Men qui brûlent leurs morts, crime épouvantable, et, parmi les Fils du Sud-Tranquille exilés ici, mon époux Nguyen-lettré-numéro-trois, premier cuisinier de M. le Résident Supérieur, en décéda.

Je fis alors, Veuve Pieuse, procéder aux funérailles; ensuite, aux jours prescrits par le calendrier, rendre les honneurs rituels à la tombe du défunt. Hélas! tout cela me coûta fort cher, et comme j'étais plus pauvre que Rutebeuf, je dus remettre à des jours pécuniairement meilleurs le soin de faire enfouir le cadavre de feu mon époux dans la terre sacrée de notre hameau natal : le Palanquin-de-Jade, canton des Soldats-Ravisseurs, sous-préfecture de Justice-Eclatante, province de l'Ouest-Montagneux, Pays du Nord.

Et puis, en récompense méritée des sauces irréprocha-

bles de feu son cuisinier, M. le Résident Supérieur eut l'insigne bonté d'affecter l'humble signataire Féminin-Cinq, en qualité de couturière à cinquante cents par jour (sur casernet), au service de son Unique Epouse, mère d'un fils (1).

Cela me permit, au bout d'un an de gages économisés, de faire partie d'une tontine amicale de cent vingt piastres. Ayant enchéri, moyennant vingt piastres, le capital, je le plaçai aussitôt à l'intérêt raisonnable de 12 % par mois chez ma cousine d'entrailles Mme Longévité, veuve, mère de trois fils (2), qui tient commerce d'arachides en cornets sur la voie publique.

L'année tontinale achevée, j'eus ainsi amassé suffisamment de quoi pour l'exhumation de M. Cuisinier, lorsque, subitement, aurore aux doigts de rose, une nouvelle hilarante vint de la bouche de M. le Secrétaire des Affaires Secrètes : bientôt le Résuper irait en voyage à Hanoï, accompagné de son épouse! Alors, je me jetai aux pieds respectables de Madame, afin qu'elle m'autorisât à l'assister de mes travaux couturiers jusqu'au Pays du Nord, et Madame daigna proférer l'approbation du Supérieur à l'inférieur.

Je tressaillis d'aise et, après avoir demandé conseil à M. Cuisinier, successeur de feu Trois, à M. Boy et à Mme Longévité, je décidai d'exhumer les ossements de mon époux, pour les transporter au village natal, parmi ceux de leurs ancêtres, déjà enfouis.

Je remis donc dix piastres au gardien du cimetière; pendant la nuit cet homme exhuma subrepticement le squelette, et l'apporta, au moyen d'un sac, dans ma chambre qui fait partie des bâtiments annexes de votre auguste demeure.

Comme de la viande était encore adhérente aux os, je la grattai avec mon couteau à chique, journellement;

(1) Et de quatre filles, mais en Asie, on ne les compte jamais.
(2) Même remarque.

et comme cela répandait des odeurs, Madame s'enquit, une fois : « Qui ça puer, Thi Nam ? »

Alors, moi n'osant répondre, Monsieur le Premier Boy, courageux, dit respectueusement : « Peut-être coolie cabinet lui faire salaud. » Effrayée, cependant, je courus acheter un litre d'eau de Cologne, à deux piastres quatre-vingt-dix-neuf cents, chez Boun-Pa, épicier chinois, et jetai ce liquide odorant, partout, partout.

Puis les corbeaux vinrent en noirs tourbillons voltiger au-dessus des bâtiments administratifs. Quelle angoisse !

Enfin, mon raclage terminé, je cachai les propres ossements de M. Cuisinier dans ma malle, avec mes pantalons-vestes par-dessus.

Quant au crâne, je le fis enserrer, moyennant douze cents, par une vannière, dans un oreiller de rotin tressé, pour me servir de reposoir de tête, durant le futur voyage.

Et, par un jour faste du dixième mois de la troisième année de règne de S. M. « Grandeur Conservée », on partit tous : Monsieur, Madame et l'humble couturière, avec ma petite malle sous le bras.

Le voyage certes fut long et périlleux, par le Pays du Sud, capitale Saïgon, en auto, l'Océan Oriental, en bateau, débarquement à la Citadelle de la Mer (Haïphong), puis en auto, jusqu'à la Cité de Milieu des Fleuves [Hanoï], Capitale du Pays du Nord.

Quelques jours après, eut lieu au Palanquin de Jade, en un point propice choisi par le géomancien, Monsieur le Chef du Clan familial conduisant le deuil, la rituelle inhumation de Monsieur Nguyen-lettré-numéro-trois, feu premier Cuisinier de M. le Résident Supérieur de la République Française au Pays de Cao-Men, Chevalier de l'ordre de la Vertu Civile du Cambodge.

Une lune après, on regagna tous Phnom-Penh, mais là, un papier bleu de la Maison-Fil-de-Fer était cruellement déposé sur mon lit :

Madame Veuve Nam ,
Couturière Résidence Supérieure
Phnom-Penh (Cambodge).

Monsieur le Maire village demande encore cinquante piastres sinon dévoilera autorités exhumation clandestine.

Envoyez mandat télégraphique.

Monsieur Tri.

J'en fus sur-le-champ indignée, car avant la cérémonie, j'avais moi-même remis dix piastres en argent à Monsieur Esprit, maire du Palanquin de Jade, afin qu'il demeurât perpétuellement innocent et muet. Pourtant je n'ai fait qu'accomplir les devoirs prescrits aux veuves inconsolées et pieuses, et maintenant que je suis éloignée à nouveau, ce misérable s'efforce de ronger le cœur de mon arbre familial!

Mon ventre en est suffoqué!

Aussi, plutôt que de payer le produit de ce chantage, et en étant, de surplus, dans l'impossibilité financière, je préfère tout avouer, et demande que l'on fasse une impartiale enquête, afin que Monsieur Esprit soit traîné devant le Mandarin Justicier de notre province, en vue de son envoi au bagne. Qu'auparavant, M. le Résident lui retire son cachet, car Monsieur Esprit est plein de ruses.

Et ce sera justice. Alors seulement je dormirai des nuits pacifiques.

Telle est la supplique de votre servante respectueuse. Comme elle est illettrée, celle-ci fut écrite par son petit neveu, M. Frangipanier, Etudiant au prochain concours d'Aide-Télégraphiste du Gouvernement Protecteur.

Cependant Nguyen-Féminin-Numéro-Cinq, conformément à la coutume, apposa l'index de sa main droite sur cette feuille.

Et enfin :

JEAN MARQUET a traduit.

MARQUES

ARRET

Nous avons ri sur les routes d'ici
Avec les filles et les garçons. Nous avons ri
Sous les toits rouges et dans les gerbes dorées
Avec nous-mêmes.
Que notre solitude et les garçons,
Et les filles de la contrée,
Et les ruisseaux, et le poème
Des arbres aux chansons
Hésitantes parfois et parfois assurées
Comme le soleil des moissons,
Etaient donc nus!

Or, nous qui nus jadis allions de la cité
Couverts d'un manteau sombre,
Qui pleurions parmi l'ombre,
Nous avons ri de notre rire dans l'été,
Et près des filles et garçons,
De la solitude et des moissons,
Et devant nous qui étions nus à nouveau et riions,
Nous n'avons plus pleuré,
Et nous nous sommes arrêtés.

Nous étions nus et nous avions compris
Que les manteaux riches de soie,
Et les orgueils, et tant de cris
De notre ville, étaient sans joie.
Que nous faisaient les gloires de la vie,
Puisque la gloire passe et qu'on l'oublie?
Mais notre rire aussi
Qui s'enfuit,
Nous pensâmes pourtant qu'il fallait nous donner à lui
Plus qu'à la ville qui dévoie,
Parce que nous étions nus.

Et oubliant ce que nous avions connu
Nous nous sommes assis
Sur les routes d'ici.

—

LASSITUDE

Salut! L'orage approche, il gronde dans la nuit.
Salut! Dans tes cheveux mouvants et ta chair nue,
Au devant de la mer, les bras croisés, au bruit
De ta voix et de l'eau qui hurle et s'insinue
Sur le rocher tendu vers elle comme toi,
Immobile et sans peur tu souris et tu guettes,
Insatiable hélas! amoureuse d'effroi,
Le naufrage nocturne avec tous ses squelettes,
O ma douleur, ô mon fidèle amour mystérieux,
Que je retrouve aux soirs sanguinaires et tendres,
Superbe dans ta chair barbare et tes cheveux
Tombant comme une corde où j'aimerais me pendre!

—

SOUVENIR

Si je vous ai vues,
Toutes,
Nombreuses sur mes routes,
Avec vos bouches et vos formes nues;
Si vous êtes venues
Dans vos parfums et votre voix
Dont j'oubliais mes pleurs et désarrois,
Autrefois;
Si vous fûtes les bienvenues,
Quand jusqu'à mes idées m'étaient ravies
Par vos baisers jetés comme des pièges
Au travers de mes routes,
O mes douces amies, savais-je
Que je faisais le sacrilège
De perdre les raisons de ma vie?

C'est vrai, je n'étais qu'un enfant,
Et de mon pas naïf et triomphant
Je marchais sans savoir et je me croyais grand.
Vous, vous veniez,

Et de vos bras fermes et ployés
Vous emportiez les gerbes de l'été.
Dans votre marche souveraine
Vous vous croyiez
Grandes aussi.
Vous étiez sans soucis.
Votre naïveté
Souriait à la mienne.

Vous étiez inhumaines,
O toutes que j'ai vues
Sur mes routes d'enfant;
Votre multiple émoi paraissait un mystère
A mes yeux ignorants.
Quand je vous eus connues,
Sur des chemins ardus
Je n'ai plus vu
Que ma misère.

—

INFIRMITE

Pourquoi, si cette femme en son jeune vertige
Dit son rire au rocher, ne l'écoutes-tu point?
L'algue grince à la vague et le crabe se fige.
Ne vois-tu que son charme à la force se joint,
Que vers sa pauvreté naïve et sacrilège
Tout l'océan s'incline ainsi qu'un amoureux?
Peut-être l'onde injuste instruit seuls et protège
Ceux qui ne cherchent pas ses secrets dangereux.
Mais sois homme! Pourquoi maudis-tu l'innocente
Qui te vainc, ironique à ton orgueil amer?
Ne sais-tu donc, parmi la pureté qui chante,
Entendre le vrai cri que te jette la mer?

JACQUES MAREUSE.

LA MER
CE MAUVAIS SUJET

—

I

La mer est un élément dont les caractères principaux sont l'étendue et le mouvement; ses aspects sont divers, le ciel, le vent, la profondeur et la nature du fond, la structure du rivage modifient les traits de son visage prodigieusement mobile; elle agit sur nos sens, émeut notre vue; ses clameurs sont puissantes, ses parfums subtils, son goût amer, son toucher visqueux.

A la mer se rapportent des images et des idées satellites : le navire, le naufrage, le port, l'adieu... La mer a ses légendes : les sirènes, les vaisseaux fantômes, les villes englouties.

Quiconque a aimé, regardé avec attention, écouté avec ferveur la mer, a gardé le souvenir de certains aspects qui ont ému; lorsque le hasard d'une lecture, d'une exposition, d'un concert, fait surgir une image poétique, plastique ou musicale, inspirée par la mer, il faut constater que cette image est le plus souvent inexacte, ou d'une telle imprécision qu'elle perd tout caractère marin pour n'être plus qu'un poncif; on est stupéfait de remarquer qu'aucun des multiples visages expressifs de la mer n'a retenu l'attention des artistes; sauf de rares exceptions, aucun des peintres de la mer ne paraît l'avoir regardée, aucun poète n'a écouté sa voix, aucun musicien n'a composé au rythme de sa houle; les géorgiques marines sont à écrire, le poème symphonique de la mer

est à orchestrer.

Il semble que le thème de la mer soit pour l'artiste un de ces « mauvais sujets » qui écrasent ceux qui prétendent les dominer; les artistes sont rares qui ont réussi, par le truchement de ce thème, à exprimer leur personnalité; ceux qui tentèrent de restituer par la couleur, le verbe ou le son un aspect particulier de la mer échouèrent presque toujours sur l'écueil de l'inexactitude.

D'où peut donc provenir cette remarquable impuissance de l'artiste en présence d'un sujet qu'il paraît incapable de dominer?

C'est d'abord que l'expérience des choses de la mer est longue à acquérir; seul, un long commerce avec cet élément changeant forme le marin; or, celui qui vit au contact des choses, lorsqu'il fait œuvre d'art, tend précisément à s'évader dans le rêve hors du décor dans lequel il se meut; ainsi Balzac besogneux brassait-il les millions de Nucingen; le marin poète chantera la campagne, le peintre fera des bouquets, et le thème de la mer sera traité par des artistes citadins ou campagnards qui auront rarement la conscience de connaître d'abord l'élément qu'ils expriment.

Le marin et l'artiste ne coexistent pas.

Il est piquant de voir avec quelle âpreté les artistes réclament leur droit à la liberté d'interprétation. Une récente querelle sur les livres de guerre ouvrit à ce propos un important débat. Arguments de paresseux! Que l'art ait précisément pour objet d'interpréter, ne peut se discuter : c'est sa définition même. Encore faut-il qu'il interprète quelque chose : une image, un fait, qu'il transforme par le jeu de l'analogie; un point de départ est nécessaire, qui soit exact. L'art ne peut s'affranchir, sans tomber dans l'absurde, des lois naturelles. On n'interprète pas la pesanteur, on la subit, comme une loi phy-

sique inéluctable que le peintre est tenu de respecter. L'art simplifie, réduit l'aspect complexe des choses à quelques lignes essentielles; un portraitiste probe fera cent croquis de son modèle, correspondant chacun à une expression particulière, avant de fixer, en quelques traits, ce qui fait l'expression typique du visage qui l'occupe.

Tout art apparaît ainsi comme une intégration. Encore faut-il que chaque terme de la somme corresponde à une image observée, exacte et sincère. Le génie de l'artiste est de savoir choisir, éliminer l'accessoire pour ne conserver que l'essentiel. Et ceci demande un effort, un long effort. L'œuvre d'art digne de ce nom doit être telle que tout paraisse naïf et lâche auprès d'elle. Sinon, à quoi bon...

Tâche surhumaine que d'enclore la mer immense dans une œuvre d'art! Tâche qui passe le génie! mais tâche possible, quoique difficile, que de fixer de quelques aspects de la mer une image fidèle, observée d'abord par un œil scrupuleux, transformée par le mécanisme mystérieux de la sensibilité, rendue perceptible par la couleur, la musique ou les mots, épurée, renouvelée, enrichie pour nous émouvoir mieux et autrement que le fait brutal et nu.

§

Pour les poètes, la mer sera immense, grondante, tumultueuse, céruléenne... épithètes générales et vagues empruntées à l'Odyssée. Nous devons à Ch. Le Goffic une anthologie : *Les poètes de la mer*. La feuilleter est décourageant : vieux clichés inlassablement tirés, lieux communs, images fausses, terminologie employée à contre-sens. De grands poètes, lorsqu'ils s'attaquent au redoutable thème de la mer, le rapetissent, le déforment. le rendent méconnaissable.

La littérature maritime ancienne a deux sources originales : Homère, dans le domaine méditerranéen, et les sagas nordiques dans l'empire océanique. Virgile et les Latins copient sans vergogne les pages marines de l'Odyssée; la littérature médiévale emprunte ses images aux vieux poèmes du Nord; Thomas, lorsqu'il écrit le poème de *Tristan et Yseult,* décrit la mer et la nef sans aucun souci d'exactitude; seuls, les rédacteurs anonymes des vies de saint Brendan et de saint Malo transposent poétiquement le thème de la mer avec une imagination parfois excessive : Saint Brendan soupe sur le dos d'une baleine et célèbre la messe dans une cathédrale de glace.

Le XVIe siècle a produit deux écrivains qui ont écrit avec art et exactitude sur les choses de la mer : Rabelais, dont le récit des navigations de Pantagruel est conté sans erreur technique, et Jean Parmentier, dont la *Description nouvelle des merveilles du monde et de la dignité de l'homme, composée en rythme françoise en manière d'exhortation par Jean Parmentier, faisant sa dernière navigation avec Raoul, son frère, en l'isle Taprobane, autrement dite Sumatra,* est un noble poème sur la vie des gens de mer.

Il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle pour découvrir deux écrivains qui traitent avec quelque nouveauté le thème de la mer : Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand; le naufrage de *Paul et Virginie,* le coucher de soleil de l'*Itinéraire* seront longtemps exploités. Victor-Hugo chantera la mer en orchestrant le thème avec sa richesse verbale coutumière : il se donnera pour le mage appelé à recevoir le message de la mer pour le transmettre au monde.

Parmi les écrivains de notre époque, Loti, Tristan Corbière, Pierre Gueguen, Guy Lavaud, Jean de La Ville sont, à des degrés artistiques différents, de bons poètes de la mer.

Constatons avec surprise le nombre élevé des grands écrivains de notre histoire que le thème de la mer, si riche d'aspect, a laissés parfaitement insensibles : Villon, Ronsard, les poètes de la Pléiade, les classiques du XVII[e] siècle, Chénier, Vigny, Lamartine, Musset, Balzac, Flaubert, Stendhal, France, Proust, Gide ne l'ont jamais traité. D'autres s'y essayent, avec des fortunes diverses : le *Télémaque* de Fénelon est un démarquage d'Homère, *La Mer* de Michelet est un mauvais centon des connaissances maritimes de son temps; une seule page est écrite d'après une observation directe : un orage. Th. Gautier y est médiocre; Baudelaire, si souvent cité à tort comme poète de la mer, traite surtout les thèmes satellites, l'inquiétude des départs, l'immensité, l'invitation au voyage; Lautréamont est purement imaginatif; la tirade du vieil océan des *Chants de Maldoror* ne contient aucune image précise; Leconte de Lisle et Heredia ont décrit quelques aspects de la mer des tropiques, avec beaucoup de liberté et quelques inexactitudes, en particulier dans les trop fameux *Conquérants*. Parmi les symbolistes, Laforgue, Rimbaud, Vielé-Griffin, G. Kahn, H. de Régnier ont consacré à la mer quelques vers parmi les moins bons de leurs poèmes. Ni Verlaine, ni Mallarmé n'y ont songé. Valéry lui consacre une strophe remarquablement précise de *Cimetière Marin*, Claudel la deuxième des *Grandes Odes* qui n'est point excellente. Enfin, parmi les écrivains contemporains, Marc Elder, Savignon, J.-R. Bloch, J. Galmot, Louis Chadourne, J.-A. Nau, s'ils ne peuvent être qualifiés écrivains de la mer, en ont du moins écrit intelligemment.

Si la mer tient dans la littérature française une très petite place, on pourrait supposer qu'une race insulaire, comme la race anglaise, a produit de nombreux poètes véritablement marins. Il n'en est rien (1). Les anciens

(1) Cf. Douady : *La Mer et les poètes anglais.*

Bretons étaient pasteurs et fuyaient les côtes déchiquetées par une mer dont ils avaient trop de crainte pour en célébrer les aspects. Au XIVe siècle, Chaucer traite ce thème d'une manière générale et superficielle, et l'époque qui vit Drake découvrir l'océan ne connut pas d'écrivain de la mer : les marins vivaient leurs aventures et ne songeaient pas à les conter.

Deux écrivains élizabéthains ont écrit sur la mer : Shakespeare, dont la première scène de *la Tempête* se borne à quelques répliques entre marins et passagers, sans que le personnage de la mer intervienne à aucun moment, et Spencer a su, dans sa *Reine des Fées,* décrire certains aspects de la mer d'Irlande et donner à un voilier une personnalité sensible. Au XVIIe siècle, comme en France, les écrivains sont conventionnels; Milton, dans l'épisode de l'Arche du *Paradis Perdu,* se borne à l'archéologie navale; Falconer accable ses lecteurs d'un naufrage interminable et sans mouvement.

Coleridge manifeste quelque verve dans *La Chanson du vieux marin;* Wordsworth a laissé un médiocre sonnet sur les voiliers; Byron, pour le naufrage de *Don Juan,* fait emploi de notes copiées dans des ouvrages techniques; Shelley a laissé quelques marines qui se ressemblent toutes; Tennyson, un médiocre *Enoch Arden;* Swinburne, quelques poèmes frais et charmants.

Il faut arriver au XIXe siècle pour trouver dans la littérature anglaise de véritables écrivains de la mer. Ils sont alors de qualité, et tiennent, dans l'histoire de la littérature humaine, une place privilégiée : R.-L. Stevenson, le poète des mers du Sud, l'Homère du Pacifique, — Kipling qui est plus particulièrement le poète du navire, enfin Conrad — d'origine polonaise — qui demeure le plus grand poète des choses de la mer. Il en a décrit dans *Mirror of the Sea* les aspects les plus beaux, il a su, dans *Typhon,* le *Nègre du Narcisse,* la *Brute,* exprimer la personnalité vivante du navire.

Remarquons que Conrad navigua vingt ans et que Loti détestait la mer et navigua fort peu. Tous deux nous décrivent la mer en donnant au témoin une impression d'exactitude identique, ce qui montre une fois de plus qu'une longue expérience n'est pas toujours nécessaire à l'artiste intuitif pour interpréter l'observation.

Il convient enfin de rendre un hommage particulier au beau livre *La mer* de l'écrivain allemand B. Kellermann, ainsi qu'aux rédacteurs modestes de nos *Instructions nautiques*. Certains sont de grands poètes inconnus; en recherchant l'exactitude d'une description minutieuse et précise, nécessaire au navigateur pour lequel ils écrivent, ils parviennent parfois à brosser des paysages qu'envieraient bien des écrivains de métier.

§

Il est décevant d'examiner des dessins ou des tableaux consacrés par les peintres aux choses de la mer; ou bien l'artiste est scrupuleux et, s'il représente un navire, prendra soin de n'omettre aucune manœuvre et de placer avec soin la plus petite poulie, sans aucun souci de transposition pour faire œuvre d'art : les vagues seront stagnantes, les ciels conventionnels, les navires immobiles posés au hasard sur une eau opaque, qui ne les mouillera pas; ou bien, l'artiste est un grand peintre, et il s'empare du thème de la mer, le déforme, le transfigure tant et si bien qu'il n'en reste rien : les voiles se gonflent à contre-vent, les vagues sont des ondulations symétriques, bleues ou vertes, uniformément éclairées, les ciels sont identiques entre eux. Ici encore, le peintre et le marin ne semblent pas pouvoir coexister.

De l'antiquité ne subsistent comme témoignages des choses de la mer que de rares bas-reliefs, et de nombreuses décorations de vases représentant navires ou marins; le moyen-âge nous a laissé la tapisserie de

Bayeux, les miniatures des Portulans, le manuscrit de Jean Delvaux, pilote du roi, daté de 1583 : ce sont des documents archéologiques exacts, mais d'une valeur artistique faible : le dessin est malhabile, les couleurs décoratives (1).

Les Hollandais, ces maîtres scrupuleux, produisirent de grands peintres de la mer. Si les toiles de Vroom (1566-1640) sont grossières, celles de Vlieger (1610-1690) inexactes, les Van de Velde et Backhuysen furent de grands artistes. Wilhelm Van de Velde le jeune (1633-1707) est le peintre du navire, de la mer calme, des ciels clairs où courent de légers nuages transparents. Backhuysen (1631-1709) est le peintre de la houle, des rogaes, des mers limoneuses, agitées; marin dans l'âme, observateur scrupuleux, peintre d'un sûr talent, c'est peut-être le seul qui nous restitue l'expression véridique et émouvante de la mer du Nord.

Claude Gellée (1600-1682), Salvator Rosa (1625-1673) sont des peintres habiles, les poètes des ports de rêve, des eaux calmes où dorment des navires au repos; jamais ils n'ont représenté le large.

Les marines et les ports de Joseph Vernet (1714-1788), les combats navals de Gilbert (1783-1860) sont plats et conventionnels, sans aucune valeur d'art.

P. Puget (1622-1694), le grand sculpteur, est le maître du navire et de la figure de proue; on doit regretter que l'usage se soit perdu de décorer l'étrave d'une figure sculptée; Bourdelle eût été de nos jours le digne successeur de Puget. Les deux Ozanne, Nicolas et Pierre, furent au XVII[e] siècle les patients dessinateurs des ports et des scènes de bord; leur crayon subtil est étonnamment vivant; leurs croquis sont alertes, exacts et beaux.

Boudin (1825-1898) est le seul peintre du XIX[e] siècle qui parvienne à la beauté, par une longue observation de

(2) Cf. L. de Veyran : *Les peintres et les dessinateurs de la mer*, ouvrage de références, sans valeur critique.

ces côtes du Nord dont il restitue avec tant de charme la poésie très douce, la lumière spéciale, embuée d'humidité.

La mer n'a pas tenté le pinceau de maint grand artiste : la Renaissance italienne et française l'ignora totalement; l'école Vénitienne ne compta que Guardi qui peignit la lagune et son ciel laiteux; Vinci, Raphaël, les écoles milanaise, ombrienne et romaine l'ignorèrent; il en fut de même pour Michel-Ange, Corrège, la Renaissance française, allemande, l'école espagnole. Seuls, les Hollandais furent tentés par ce thème élémentaire. Ruysdael a traité la mer par accident, dans *l'Estacade;* au XIXe siècle, Constable et Turner ont peint des vues de port, traitées dans le même esprit que Claude Gellée. Courbet (1829-1879) a voulu représenter *la Vague :* il a échoué complètement. Lansyer (1835-1895), célébré par Heredia (*Un Peintre*), n'est qu'un médiocre peintre de falaises, Jongkind un peintre de la côte terrestre; Monet, grâce au procédé impressionniste, restitue dans ses toiles d'Etretat et de Belle-Isle certains aspects exacts de la Manche et de l'Océan.

Le département de la Marine, en France, a donné son patronage à maint peintre; rappelons que N. Ozanne fut professeur du Dauphin; honorons l'exactitude méticuleuse avec laquelle Antoine et François Roux ont lavé les nombreuses aquarelles du musée de la marine, représentant des navires du début du XIXe siècle; ce sont simples épures sans aucun caractère artistique. Notre ami l'érudit commandant Vivielle a consacré un article aux deux premiers peintres de la marine, Crépin et Gudin. Ce sont de bien mauvais peintres; mais, à cette époque, le souci de la marine était de recueillir et de conserver des documents iconographiques; la photographie n'existait pas, et seul le dessin ou la peinture permettait de fournir aux érudits futurs des témoignages précis.

L'exactitude scrupuleuse importait donc davantage que la valeur artistique. Mais aujourd'hui, la photographie, simple ou animée, existe pour cet objet documentaire, et l'on pourrait à bon droit se montrer plus exigeant pour décerner le titre officiel et galvaudé de peintre de la marine. Rien n'est plus décourageant, pour un marin possédant quelque culture artistique, que les expositions annuelles des « peintres de la mer ». Ce ne sont que platitudes, couleurs fausses, mers opaques ou gélatineuses, scènes de genre lamentables, aspects conventionnels, en un mot le plus cruel témoignage d'impuissance et de veulerie, la plus triste réunion de clichés usés, triturés sans vergogne au fond des ateliers.

§

Il semble que la grande voix de la mer, qu'elle hurle ou qu'elle chuchote, dût être une source importante de l'inspiration musicale; le rythme de la houle, le souffle périodique de la vague dans une roche percée, la harpe des agrès, le mouvement ondulé des lames, sont en apparence matière musicale par excellence. Or, le thème de la mer n'a jamais engendré une œuvre musicale expressive et satisfaisante; beaucoup de musiciens y ont cependant songé, avec des fortunes diverses. L'inspiration musicale est chose fort mystérieuse; bien souvent, l'artiste secrète de la musique comme un pin sa résine, sans que l'on puisse assigner de cause essentielle à cet état; il est rare que le musicien compose d'après une image plastique ou sonore; depuis le Romantisme, il est fréquent qu'une œuvre musicale porte un titre, mais bien souvent l'œuvre a précédé son baptême.

Wagner nous a cependant laissé un curieux témoignage : débarquant à Naples, venant de Marseille après une traversée très dure, il dut s'aliter, épuisé par le mal de mer; dans un demi-sommeil, il ressentait encore les

mouvements du roulis, le choc régulier des vagues contre la coque, et, sur ce rythme vint s'arpéger l'accord de mi bémol majeur... qui devint le prélude de *l'Or du Rhin*. Parmi les musiciens contemporains, nous connaissons Jean Cras, dont le thème de la mer a directement inspiré le *Journal de Bord*, et A. Piriou, auteur du médiocre *Pays de Komor*.

L'histoire de la musique offre quelques exemples de musiciens qui ont traité le thème de la mer (1) : il apparaît fugitif, dans *Hippolyte et Aricie* et *Dardanus* de Rameau, dans l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, *le Roi Arthur* de Purcell, *les Troyens* de Berlioz. Il n'offre rien de caractéristique ni de spécifiquement marin. Wagner l'a exploité, sans grand succès, dans *le Vaisseau Fantôme* et la première scène de *Tristan et Yseult*, Lalo dans *le Roi d'Ys*, Bizet dans *les Pêcheurs de Perles*, Saint-Saëns dans *le Déluge*, Mendelssohn dans *La Mer calme* et *la Grotte de Fingal*. Debussy a intitulé *La Mer* son œuvre la plus mauvaise; les *Jeux de vagues* sont insipides et faux; les tempêtes de Vincent d'Indy (*L'Etranger*), de Pierné (*La croisade des Enfants*) se passent dans une cuvette; les vagues qui déferlent dans le *Saint François de Paule* de Liszt, le premier mouvement du *Pays de Komor* sont des gammes chromatiques sans consistance. Seuls, Duparc (*La vague et la cloche*), Fauré (*l'Horizon chimérique*), Jean Cras (*Journal de Bord*) ont eu des accents émouvants et justes.

Les chants de Bretagne, des Hébrides, des gondoliers de Venise, les chansons de matelots recueillies par A. Hayet sont d'une pauvreté musicale flagrante et rentrent dans la catégorie des chansons populaires, qui ne prennent de valeur artistique réelle que transposées par un compositeur qui en utilise les thèmes comme matériaux d'une architecture sonore plus complexe.

(3) Cf. *La musique et la mer*, de Ch. Dyke (*Rev. Mar.*, 1924).

Nous devons donc encore constater qu'il est très rare de voir coexister le marin et le musicien. Rimsky-Korsakoff fut officier de marine : on retrouve dans certains passages de *Sadko* le rythme de la houle.

§

Nous ne pouvons négliger de faire remarquer que les photographes ont tiré du thème de la mer des œuvres dont la valeur esthétique est grande.

Le film se prête à de fort belles prises de vue lorsque l'opérateur a le goût assez sûr pour bien choisir ses points de vue. Les œuvres cinégraphiques ne sont pas rares où la mer joue le rôle essentiel, le principal personnage du drame.

L'exactitude est obtenue, par définition cette fois; mais le talent du photographe consiste précisément à tirer d'un spectacle connu un effet artistique, par transposition, en changeant l'importance de certains détails, en modifiant notre vision selon l'objet qu'il se propose.

Des œuvres comme *Finis Terrae* d'Epstein ont une réelle valeur d'art au point de vue qui me préoccupe d'expression de la mer.

La vague qui paraît crouler sur les spectateurs dans *Mélodie du Monde* est dans ce domaine une étonnante réussite.

Il serait désirable qu'un opérateur de talent tentât, comme Abel Gance le fit dans *la Roue* pour la locomotive, le poème imagé du navire. Jean Painlevé, qui fit de remarquables films sur les animaux de la mer, ne se laisserait-il pas tenter?

§

Il ne suffit pas de critiquer; encore faut-il donner les attendus de son jugement, dire pourquoi une œuvre plaît ou déplaît. Je me propose donc d'examiner à présent

certains aspects particuliers de la mer que j'ai beaucoup regardée, beaucoup écoutée; certains aspects qui m'ont assez ému pour que j'en garde le souvenir précis, et confronter avec mes propres perceptions certaines images choisies au hasard de mes rencontres avec les artistes d'époques diverses.

II

LE LARGE

Le large est caractérisé par deux éléments continus dont la couleur module dans des tons très voisins : le ciel et la mer.

Le ciel clair est bleu, d'une tonalité qui dépend de l'état hygrométrique de l'air : sur une atmosphère sèche, le ciel est bleu de roi, presque noir au zénith; il vire au bleu pastel, puis au bleu très pâle, lorsque l'air est humide.

Les peintres qui parviennent à restituer ces tons clairs sont ceux dont le caractère principal est la sérénité. Guardi a parfaitement rendu les tons laiteux du ciel vénitien, Claude Gellée, Salvator Rosa, Constable, Turner, les ciels clairs du beau temps.

Je trouve chez un poète peu connu, Auguste Angellier, cette image exacte :

> Sous un ciel d'un gris fin, veiné comme une agate

Les nuages viennent troubler la pureté du ciel : les cirrus, les plus élevés, sont de petits flocons blancs, en apparence immobiles, que le soleil couchant teinte en rose, puis en pourpre et en mauve : sur la mer du Nord, les cirrus rapprochés évoquent parfois l'empennage d'une aile fantastique; plus bas, les cumulus sont de gros ballons blancs, tachés de gris, qui défilent avec lenteur, poussés par le vent. Debussy, dans *Nuages,* évoque cette

lente théorie, bien exprimée par Louis Brauquier (*Bar d'escale*) :

> Dans le ciel neuf traînent des lambeaux de cadavres;
> Un haleûr inconnu les tire à l'horizon;
> Les grands décomposés, lents et tristes s'en vont...

Le nimbus est le gros nuage bas, dont la couleur va du gris fer au noir d'encre; le vent chasse ces amas de vapeurs sales, qui se hâtent dans une lumière livide vers on ne sait quelle catastrophe. Les ciels de tempête ont beaucoup tenté les peintres, mais je ne connais que Ruysdael et Vlaminck qui aient réussi à exprimer ces ciels bas, sinistres, ces paquets noirâtres déchirés par les rafales. Le peintre se révèle impuissant à rendre sensibles l'inquiétude, l'angoisse des éléments à l'approche de la tempête. Cuyp, dans une marine du Louvre, zèbre d'un éclair rouge le ciel noir d'un grain; effet conventionnel et plat : l'éclair est généralement vu mauve. Delacroix, dans le *Naufrage de Don Juan*, se révèle impuissant à rendre la lumière livide de l'orage.

Lorsqu'un nuage passe entre le soleil et la mer, son ombre fait sur l'eau une tache sombre; une trouée dans un ciel opaque détermine une grande tache claire. Backhuysen a tiré de là d'heureux effets.

Sous les tropiques naît soudain dans le ciel clair une petite tache noire qui grossit; un voile monte de l'horizon, s'étend rapidement, l'averse crève, le voile tombe et le ciel s'éclaircit. Un grain a passé que le voilier a salué en serrant ses plus hautes voiles.

L'aspect de la pluie sur la mer est caractéristique : les gouttes d'eau crépitent, ponctuent la surface calme de taches, rejaillissent en gouttelettes, cependant qu'une vapeur légère traîne sur les eaux.

E. Haraucourt en a laissé une image exacte :

> Les gouttes pâles en tombant
> Font des bulles sur les flots pâles

Où l'on croit voir nager un banc
De perles mortes et d'opales.

L'image poétique est différente chez Tristan l'Hermite :

Lors, mille monstres écaillés,
Que la tourmente a réveillés,
Sortent de l'onde à sa venue.

§

L'horizon est la frontière qui sépare le ciel de la mer; elle est parfois très nette, la mer sombre est séparée du ciel plus clair par une ligne droite; le soleil se couche sous l'apparence d'un globe d'or ovale dont la disparition s'accompagne d'une flambée d'émeraude et d'une bande jaune verdâtre : le rayon vert. Heredia a trouvé cette belle image, saisissante dans son raccourci :

Le soleil, besant d'or, sur la mer de sinople.
(*Blason céleste.*)

En général, la limite est floue, estompée par une brume légère, par des nuages; le soleil couchant apparaît alors comme une ellipse rouge qui, après avoir disparu, incendie le ciel, dont la couleur vire lentement du rouge au mauve, puis au noir.

L'aube, sur la mer, est blanche; les premières lueurs du jour sont livides; cette couleur crépusculaire, alors que naissent ou s'éteignent les premières étoiles, a quelque chose de mystérieux, qui prépare l'aurore triomphale. Le mythe apollonien du char solaire est né sur le bord de la Méditerranée où les aurores sont des apothéoses.

L'aube et le crépuscule sur la mer sont essentiellement picturaux; mais tous les peintres qui en ont fait l'essai ont sombré dans la chromo. Les poètes ne sont guère plus heureux. Cependant, il y eut des réussites. Voici

une image charmante de Leconte de Lisle pour l'aube :

Tombez, ô perles dénouées,
Pâles étoiles, dans la mer.

Et cette autre, aussi belle, de Louis Brauquier :

Matin si pur! la mer blanche est une épousée,
Les îles sont à l'ancre,
L'horizon fait un bond jusqu'à l'immensité,
Les étoiles qui rentrent
Dans les parcs sidéraux s'affaiblissent au ciel.

Depuis Chateaubriand, les écrivains ont recopié, avec des variantes diverses, le célèbre coucher de soleil de l'*Itinéraire*. Il faut chercher dans Rimbaud (*Bateau Ivre*) une image poétique visuelle qui soit neuve.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

Et dans le charmant Laforgue, ce coucher de soleil ironique, dans son exactitude (*Persée et Andromède*):

L'Astre Pacha, Son Eminence Rouge. En simarre de débâcles, descend, mortellement triomphal... et le voilà qui gît sur le flanc, tout marbré de stigmates atrabilaires. Vite, quelqu'un pousse du pied cette citrouille crevée...

La nuit, sur la mer, n'est jamais opaque; une lueur demeure, qui suffit à teinter de blanc l'écume; on ne peut demeurer insensible à ce charme nocturne, dont Guy Lavaud a trouvé cette admirable image (*Nocturne*):

Chaque soir appareille, au ras de l'eau, la lune
Et sa clarté la suit, comme un filet tranquille,
Où des étoiles bleues se prennent une à une.

Hélas! si nous voulons garder quelque illusion sur la sensibilité des peintres, abstenons-nous d'aller regarder au Luxembourg le *Nocturne sur la mer* d'Auguste Ma-

tisse, morne toile éteinte, dont la houle donne l'apparence d'une tôle ondulée, où brille mal la tache jaune d'un phare.

§

A la surface, la couleur de la mer module du bleu roi au gris de fer; lorsque la mer est calme, immobile, sa couleur dépend de la transparence de l'eau, de la nature du fond, de l'état du ciel; suivant les climats, elle est violette, bleu clair, vert émeraude, jaune, gris blanc.

Les calmes de la mer, embrasée et sereine,

ainsi que l'écrit Heredia, ne sont jamais absolus; de légers frissons parcourent la surface unie, y creusent des rides; des remous mystérieux surgissent des profondeurs, font à la surface des taches aux contours imprécis, moirent l'étoffe brillante :

Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,

est une image exacte de Valéry dans *Cimetière marin*.

Des sillages tracent des lignes sombres; il n'est pas rare de voir subsister vingt-quatre heures la trace d'un navire et les stries dues aux courants. Leconte de Lisle les a observés (*Derniers Poèmes*):

Sinueux et pareils à des fleuves d'argent,
Les longs courants du large, aux sources inconnues.

Les peintres sont rarement tentés par la mer calme; les tons y sont trop unis, le problème est ardu, et le résultat obtenu généralement plat. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder au Louvre les marines de Vlieger, de Jongkind (*La Ciotat*), de Constable (*Baie de Weymouth*), de Cézanne (*l'Estaque*), de Sisley (*Sainte Maxime*). Seule, une petite toile hollandaise de Zuber

exprime avec bonheur le frisselis de l'eau transparente sous la brise.

Les poètes ont diversement réagi. Heredia a des images fausses (*Floridum mare*) :

> Et sous mes pieds, la mer, jusqu'au couchant pourpré,
> Céruléenne ou rose ou violette ou perse,
> Ou blanche de moutons que le reflux disperse,
> Verdoie à l'infini comme un immense pré.

Jamais le vert de l'eau n'est celui d'un pré. Plus heureuse est la strophe suivante (*Un peintre*) que Lansyer justifie assez mal :

> Il a peint l'océan splendide, immense et triste,
> Où le nuage laisse un reflet d'améthyste,
> L'émeraude écumante et le calme saphir.

Victor Hugo décrit avec exactitude (*Correspondance*)

« un de ces jours de chaleur morne et accablante où le ciel bleu au zénith est gris à l'horizon, où la mer plombée et calme a cet éclat particulier d'un toit d'ardoise au soleil ».

Beaucoup de voyageurs n'ont pas compris toute la sérénité de la mer calme; ils n'y voient que la monotonie de cette :

> Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
> Qui te remords l'étincelante queue
> Dans un tumulte au silence pareil

du *Cimetière Marin*. Leconte de Lisle, qui a souffert des longs calmes des tropiques, écrit :

> Sur les tranquilles solitudes
> Plane un vague et profond ennui.
> (*Poèmes barbares.*)

Paul Morand a parlé récemment de l'odeur de renfermé dégagée par la pleine mer.

Baudelaire exalte dans *Le Voyage :*

> La gloire du soleil sur la mer violette.

Le violet est une couleur qui paraît avoir été remarquée par les poètes. Nous la retrouvons chez Claudel (*Deuxième grande Ode*) : « la mer aux entrailles de raisin... la grande rose grise », et chez E. Signoret (*La souffrance des Eaux*) :

La mer de pampres se couronne,
Ses flots écument de raisins.

Ces quelques exemples d'images justes sont le fruit de laborieuses recherches. Si les images visuelles exactes de la mer calme sont rares chez les peintres et les poètes, les suggestions des musiciens ne sont pas meilleures sur ce thème. La *Mer calme* de Mendelssohn n'a rien de spécifiquement marin; *De l'aube à midi sur la mer*, de Debussy, est bien le plus ennuyeux centon que le maître des *Préludes* ait composé, et le nocturne du *Journal de Bord* de Jean Cras est une rêverie musicale qui peut se situer partout.

§

Parmi tous les aspects de la mer, le spectacle de la houle est le plus fréquent; cette ondulation qui soulève et abaisse périodiquement des éléments de la surface, comme le souffle la poitrine, est un geste vivant.

Les physiciens l'attribuent au mouvement giratoire dont le vent anime dans un plan vertical les molécules d'eau; de cette rotation naît par le frottement un mouvement cycloïdal de translation; la houle participe de ces deux phénomènes : elle enveloppe et elle transporte.

Selon que prédominera l'un ou l'autre de ces mouvements, l'aspect de la houle changera : la longue houle de l'océan transporte; des centaines de mètres peuvent séparer les sommets de ces collines liquides qui se déplacent avec lenteur, d'un mouvement implacable et puissant; les navires gravissent en geignant la pente pour s'incliner au sommet, et plonger dans la vallée qui s'ouvre

sous leurs étraves; la houle méditerranéenne enveloppe; elle naît sous l'influence de vents rapides et de courte durée; ses vagues sont courtes, creuses, elles butent contre l'obstacle, brisent avec violence, éclaboussent, griffent, perforent avec une sorte de rage.

La houle naît du vent, qui souffle en général d'une direction définie; une brise légère fait d'abord courir un frisson sur la mer immobile, puis en creuse plus profondément la surface et de courtes vagues surgissent, crêtées d'écume blanche. Les vents locaux et rapides de la Méditerranée, mistral et bora, froids et secs, nettoient le ciel des vapeurs qui l'assombrissent et soulèvent une mer courte et blanche; le sirocco chaud qui vient du désert est chargé de sable et teinte le ciel et la mer en ocre; s'il rencontre la bora, des tourbillons se forment, des trombes; la mer bouillonne.

Les vents réguliers, alizés et moussons, soulèvent, par leur action prolongée dans la même direction, une houle longue, régulière et profonde qui caractérise l'océan Indien et l'Atlantique intertropical.

Dans le Pacifique, les tourbillons aériens produisent les typhons, terreur des marins; la mer est énorme et, comme la direction du vent change avec rapidité, les différentes houles formées interfèrent pour produire un chaos liquide où s'élèvent de gigantesques lames pyramidales, que Conrad décrit avec précision dans l'admirable *Typhon*.

Le phénomène de la houle, par le fait qu'il donne à la mer l'aspect d'un être vivant, respirant, a séduit les artistes; le thème de la mer tumultueuse est le plus fréquent : c'est aussi le plus difficile à dominer.

Les Hollandais, Backhuysen, les Van de Velde, Petters, ont réussi des *Tempêtes* qui sont des œuvres puissantes et belles; mais, lorsque Courbet veut représenter une *Mer orageuse*, il peint une vague dont le mouvement giratoire

est sensible : elle enveloppe; mais elle demeure immobile et stagnante; les grosses vagues qui entourent le *Radeau de la Méduse* de Géricault sont platement conventionnelles, et je ne saurais conférer aucune valeur artistique aux estampes photographiques que l'on voit aux devantures.

Les poètes ont exploité, depuis l'origine de la poésie, le thème de la tempête. Il apparaît dans l'*Odyssée,* où Neptune soulève une vague dont quatre épithètes sont nécessaires au poète pour exprimer la puissance. Pessoneaux traduit : grande, affreuse, terrible, énorme. C'est bien général, pour caractériser une lame; Virgile, dans la tempête célèbre de l'*Enéide,* n'a pas trouvé beaucoup mieux; une nef est assaillie par une vague énorme qui s'élève verticale et retombe sur la poupe. Je n'ai pas eu la curiosité de déterminer à quel moment apparaît dans la littérature l'image des vagues comparées à des chevaux à crinière blanche; les poètes en ont follement abusé : on la retrouve notamment chez Th. Gautier (*Tristesse en mer*) :

> Et les blancs coursiers de la mer,
> Cabrés sur les vagues, secouent
> Leurs crins échevelés dans l'air.

J. Lahor (*Ouragan nocturne*) :

> Les vagues se cabraient comme des étalons
> Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage.

Laforgue :

> Crinière échevelée, ainsi que des cavales,
> Les vagues se tordant arrivent au galop.

H. de Régnier (*Médailles marines. Apparition*) :

> Cette course sans fin des chevaux de la mer.

Une autre image poétique fréquente est celle de la

poitrine qui s'élève et s'abaisse comme la houle. Nous la trouvons chez V. Hugo (*Légende des siècles. Océan*) :

> Ma vague, qu'Eole augmente,
> Est, quand il lui plaît, charmante
> Comme un sein nu.

Chez Gustave Kahn :

> Les vagues vers la lune comme des seins se soulèvent

Chez Corbière :

> On dirait le ventre amoureux
> D'une fille de joie en rut, à moitié soule.

A ces analogies, d'une exactitude douteuse, je préfère la sobre simplicité d'Heredia (*Le Bain*) :

> La houle s'enfle, court, se dresse comme un mur
> Et déferle....

Ceci est exact, précis, concis.

Les musiciens n'ont pas manqué d'exploiter le thème de la Tempête. Mais on constate en général que ces orages sonores pourraient sans aucun inconvénient éclater ailleurs que sur la mer; le personnage de la mer n'intervient pas musicalement : *Ce qu'a vu le vent d'Ouest* de Debussy n'a pas grande valeur musicale; quelques scènes du *Sadko* de Rimsky-Korsakof, ont un rythme onduleux caractéristique; le prélude d'Honegger pour *la Tempête* n'a qu'une valeur tumultueuse, et l'ouverture du *Vaisseau Fantôme*, en dépit de ses accords de quinte, ne m'a jamais donné de véritable inquiétude. La tempête, l'orage sont des sujets musicaux ingrats, car ici le tumulte est chaos, donc contraire à l'ordre sans lequel il n'est point d'œuvre d'art digne de ce nom.

§

La nature du fond influe directement sur la couleur de l'eau; sur un fond de roches, l'eau paraît propre, lim-

pide, transparente; sur une mer vert sombre, un plateau de roches immergées fait une tache violet foncé; le sable donne à l'eau l'aspect sale, limoneux; les bancs sont marqués par une grande tache claire, cernée de vert. Les peintres observent mal ces différents tons : le seul Backuysen excelle à rendre l'aspect jaune verdâtre de la mer sur les bancs de Flandre, les vaguelettes glauques aux reflets bistre, crêtées de blanc. Il existe au Luxembourg une *Côte de Vendée* de Gaulet, manifestement fausse : le fond est rocheux, puisqu'on distingue la pointe des récifs, et la mer est d'un vert pâle tirant sur le jaune. Les innombrables « brisants » représentés par les peintres sont souvent bien observés quant au jaillissement de l'eau sur l'obstacle, mais la couleur de l'eau, au voisinage des roches, est généralement conventionnelle ou fausse.

§

La brume naît du contact de la vapeur d'eau issue d'une mer tiède avec l'air froid; en l'absence de vent la brume s'étend donc sur une mer calme où peut subsister une houle déjà vieille.

C'est d'abord un voile léger qui estompe les objets, en devenant peu à peu plus opaque; on ne distingue plus à vingt mètres et l'on a l'impression désagréable de se déplacer dans un milieu visqueux, qui étreint et paralyse. L'eau apparaît blanchâtre, laiteuse, à travers un voile gris; des paquets de vapeurs flottent. Parfois, brusquement, le voile se soulève, démasquant un coin de ciel bleu, puis un génie narquois le laisse retomber et l'on se retrouve dans les ténèbres. Les marins nomment « bouchons » ces amas vaporeux séparés par des zones libres.

La brume n'est pas un sujet pictural; seule, la gamme du gris au noir lui convient; elle a cependant tenté maint peintre; peut-être Carrière eût-il été le peintre idéal de

la brume s'il avait voulu l'exprimer; la *Brume* de Cottet, au Luxembourg, est assez bonne : sur des rochers noirs, une mer plombée, frangée d'écumes légères, déferle avec douceur; un voile grisâtre estompe la toile.

Parmi les poètes, Pierre Gueguen a trouvé deux images d'une remarquable exactitude : « Par la brume, la mer semble de lait », écrit-il dans *Bretagne au bout du monde,* et dans ses *Poèmes,* il évoque «le poulpe mou des brumes ».

§

Chaque mer a son visage expressif pour qui sait la regarder.

La Manche est de couleur verte; sale, teintée de jaune clair; la houle y est grosse, la marée y prend toute son ampleur; les courants tracent des remous compliqués; le vent, agissant contre courant, écrête les vagues; sur les bancs, elle est nettement jaune et chargée de sable.

L'Atlantique Nord est nuageux; la mer, couleur d'ardoise, est soulevée profondément par les majestueuses et lentes ondulations d'une longue houle, les tempêtes sont fréquentes.

La Méditerranée est bleue, le ciel est d'un azur profond; lorsque, venant de l'Océan, on franchit le détroit de Gibraltar, on a l'impression nette de pénétrer dans un nouveau domaine : à la longue houle pacifique et profonde succède une mer courte qui griffe, rageuse; les vents s'y lèvent avec rapidité et tombent de même.

Sous les tropiques, l'eau est bleutée, d'une limpidité surprenante; l'alizé, la mousson soulèvent au large une houle régulière et puissante; les algues et les coraux colorent la mer au voisinage des côtes.

Ainsi, pour le marin qui les fréquente, chaque mer a sa physionomie propre, son visage reconnaissable; or, la plupart des artistes sont impuissants à rendre ce carac-

tère spécifique d'une mer. Il est très rare que l'on puisse situer sans hésitation une marine. Les épithètes des poètes sont d'une banalité poncive. J'en citerai deux exemples remarquables.

Les litanies du vieil océan, dans les *Chants de Maldoror* de Lautréamont, sont imaginaires; aucune des épithètes ne peut s'appliquer à une image observée:

> Vieil océan, aux vagues de cristal... ta forme harmonieusement sphérique... tes eaux sont amères... la profondeur vertigineuse de tes abîmes... ô grand célibataire... dis-moi donc si tu es la demeure du prince des ténèbres...

Heredia décrit comme il suit une mer bien déterminée, qu'il prend soin de nommer :

> La mer de Guayaquil, sans colère et sans lutte,
> Arrondissant au loin son immense volute,
> Frange les sables d'or d'une écume d'argent.

Le poète n'a pas trouvé d'image particulièrement propre à la mer de Guayaquil, et utilise ce passe-partout de la frange d'écume.

Enfin, Baudelaire, que l'on présente à tort comme poète de la mer, n'a vu en elle que le prétexte à méditations sur l'inquiétude humaine :

> Homme libre, toujours tu chériras la mer.
> La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
> Dans le déroulement infini de sa lame.

III

LES CÔTES

Vue du large, la terre offre trois aspects remarquables: le roc, la falaise, la dune.

Le roc marque une côte déchiquetée, un chaos de récifs et de pierres dont l'action continue de la mer et du vent adoucit les arêtes; sur les récifs, la mer déferle en écu-

mant, rejaillit, pour s'écouler entre les pierres avec des remous cernés de bave; parfois, entre deux chaussées rocheuses, s'ouvre un chenal profond, couloir sombre entre deux régions blanches; la mer s'y creuse en vagues rapides que les courants de marée poussent vers la terre; lorsque le vent souffle vers le large, il rabat la crête de la lame en direction opposée à celle de la houle, comme une longue chevelure d'argent; les courants sont intenses et déterminent des sillages et des remous.

Le type de la côte rocheuse, déchiquetée est celui de la côte bretonne; l'Océan vient y briser avec une rare violence; elle inspira beaucoup d'artistes; l'île d'Ouessant est le décor de deux livres connus : *les Filles de la Pluie* de Savignon, *la Mer* de Kellermann; la pointe du Raz, la baie des Trépassés, les îles de Sein, de Molène, furent choisies comme scène de mainte aventure; l'artiste exploite d'ailleurs les thèmes du danger, du naufrage, plus que celui du dynamisme marin.

De nombreux peintres ont, de tout temps, installé leurs chevalets devant les récifs : au Louvre, une toile d'Huet, *Brisants à Granville,* exprime bien le jaillissement ailé de la vague après un choc sourd sur le roc. La mer des *Rochers de Belle-Isle* de Monet stagne, au contraire, sans mouvement.

Les poètes ont tous observé le choc de la mer sur les récifs. Homère écrit (*Odyssée,* V. 6) :

La vague énorme retentissait en se brisant avec force contre les rochers du rivage qu'elle enveloppait d'une écume amère.

Heredia est bien inspiré par la mer montante :

L'une après l'autre, avec de furieux élans,
Les lames glauques, sous leur crinière d'écume,
Dans un tonnerre sourd s'éparpillant en brume,
Empanachent au loin les récifs ruisselants.

Guy Lavaud a transformé l'image du jaillissement de la vague, en poète de talent :

> Une vague, heurtée au dur roc éternel,
> Comme un paon s'est rouverte, ocellée, sur le ciel.

Parmi les œuvres musicales, la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn et le premier mouvement d'*Au pays de Komor* de Pirsou sont bien superficielles et conventionnelles.

§

La falaise est un mur blanc de pierres calcaires, aux contours arrondis par le vent, dont la base creusée de grottes est parsemée de galets ronds. C'est un sujet éminemment pictural que les peintres affectionnent. Lansyer, Boudin, Monet, ont heureusement travaillé; ce dernier, dans certaines toiles d'Etretat, console des détestables *Falaises de Sotteville* par Boulard, que l'on peut voir au Luxembourg.

Sous les tropiques, un aspect plus particulier de la côte est offert par le récif de corail; généralement circulaire, il entoure une mer intérieure dont l'eau est calme et de couleur rougeâtre; sur le récif même, la mer déferle avec un long bruissement continu; des palmiers étendent sur l'écume la chevelure verte de leurs palmes.

Gauguin et O. Morillot, deux grands peintres des îles océaniennes, ont laissé sur le récif de magnifiques témoignages; dans la littérature, R.-L. Stevenson (*Dans les mers du Sud*), V. Segalen (*Immémoriaux*) ont été de fidèles interprètes. Heredia (*Le Récif de Corail*) doit au corail l'un de ses meilleurs sonnets :

> Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
> Eclaire la forêt des coraux abyssins.
>
> . . . .
>
> Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
> Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,

Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé du pâle madrépore.

§

La dune est un mont de sable patiemment édifié par le vent, à terre des plages basses de sable fin. Sur ces plages, la vague accourt, droite, sa volute prête à envelopper; ne trouvant que le vide, elle bute, s'étale avec un murmure soyeux, reflue avec un bruit de cascatelle.

P. Gueguen (*Bretagne au bout du monde*) a joliment poétisé cette observation. Comparant la vague à une sirène, il écrit :

La vague qui courait, les pieds nus, les seins tendus, l'épaule transparente et la tête emperlée... les pieds empêtrés dans la grève, elle tombe...

Les longues plages du Nord sont colorées d'après une gamme qui va du blanc à l'ocre très foncé. Adrien van de Velde, Boudin en ont été d'excellents peintres; Boudin était un artisan consciencieux, un observateur attentif; une petite marine est souvent la somme d'une centaine de croquis au pastel face à la mer, avec indication de l'heure, de la marée, du vent, du ciel.

§

Le phare est une tour élevée sur la côte, et portant la nuit un feu blanc ou de couleur, fixe ou intermittent, qui ne doit jamais s'éteindre. Comme le foyer de la vestale antique, comme la lampe du sanctuaire catholique, sa flamme vigilante avertit et protège.

Aussi, le phare, avec toutes les images satellites qu'il évoque : veille, attente, protection, est-il un sujet fréquemment exploité.

A Tristan Corbière, il inspire cette image :

Fier bout de chandelle sauvage
Plantée au Roc.

A André Dumas un ennuyeux poème, laborieux et sec. Kipling a écrit sur un phare perdu un de ses meilleurs contes: *The disturber of trafic;* Rachilde un roman: *La Tour d'Amour,* un musicien, S. Lazzari, *La Tour de Feu.*

§

Le port est un refuge, un abri organisé pendant les heures calmes contre les forces élémentaires devant lesquelles on fuit, les périls surhumains qu'il serait vain de combattre; ainsi entre-t-il dans le rythme binaire universel: mouvement, repos; c'est un asile, dans l'ordre et la stabilité; sa jetée impose à la mer chaotique un équilibre.

Le hangar, la grue dominent ici le navire au repos. C'est au port que l'on soigne les blessures : les taches sanglantes du minium couvrent les coques fatiguées; des ouvriers appliquent le cautère des rivets, les pansements de céruse; le dock est prêt à recevoir le blessé dont l'état nécessite une intervention immédiate.

Pour le marin : le cabaret, les filles.

Le port est un sujet d'une magnifique richesse, car il évoque maint satellite : asile, repos, départ, adieu, retour, invitation au voyage. La littérature du port est considérable, le sujet est plastique et peut être aisément élargi. Des romanciers connus l'ont exploité : Mauriac pour Bordeaux, E. Montfort pour Marseille. Louis Brauquier a consacré à Marseille un recueil de poèmes, *Bar d'escale,* dont l'un, *Mort de l'Armateur,* est d'une réelle et juste grandeur.

L'eau des ports est calme, les maisons, les navires s'y reflètent. Venise a inspiré d'innombrables peintres, de Guardi jusqu'au méchant Ziem, des écrivains de haute valeur : d'Annunzio, Barrès et surtout H. de Régnier.

Le peintre du port, le grand poète de la couleur, est Claude Gellée, dont les toiles ravissantes sont d'une fan-

taisie aérienne. Salvator Rosa, Constable, Turner sont en vérité ses disciples.

Honfleur, Le Havre, La Rochelle, les petits ports du midi : Les Martigues, Saint-Tropez, Sainte-Maxime, les ports d'Algérie, ont inspiré d'innombrables peintres.

Nombreuses ont été les « Suites » des ports de France entreprises à différentes époques : les plus connues sont celles de Joseph Vernet, de Nicolas Ozanne, de Garneray, que la gravure a popularisées, et qui ont été réunies en albums.

IV

LE NAVIRE

Quelles que soient ses dimensions, le navire est, pour un marin, un être vivant, soumis aux lois physiques du milieu qui le porte, lui impose ses formes et ordonne ses mouvements.

Le navire a une personnalité; il en est d'heureux, de bons et de méchants; il souffre, il geint lorsque la mer le tourmente; il file, heureux et gaillard, par bon vent et bonne allure; il a ses petites misères, ses angoisses, ses maladies, son agonie.

L'artiste qui se propose d'exprimer le navire, de faire en vérité le portrait de cet être défini, doit se donner pour mission de représenter un type. Ce qui fait la grandeur de Degas, c'est que chacun des types qu'il a représentés est immédiatement défini; que ce soient des danseuses, ou des corps de sa suite célèbre des *Femmes à leur toilette,* le caractère du modèle est perceptible. L'artiste digne de ce nom qui consacre une toile, un livre à un navire doit ainsi nous montrer sa personnalité; il ne s'agit pas tant d'exactitude scrupuleuse que d'un ensemble propre à nous faire savoir que ce voilier dont nous admirons la ligne était bon marcheur, ardent, obéissant

à la barre, prompt à venir dans le vent qu'il serrait sans peine.

Les frères Roux ont laissé une importante collection d'aquarelles, consacrées aux navires du début du XIXe siècle; le Musée de la Marine les abrite; ce sont méticuleux dessins d'observateurs scrupuleux; rien ne manque : manœuvres, voiles, porte-haubans, tout est soigneusement mis en place; cependant, si l'on regarde attentivement ces portraits de navires, la *Galatée,* frégate de 46 canons lancée en 1812, la *Pomone,* construite en 1804 sur les plans de Sané, ces frégates ont-elles une physionomie particulière qui permette de supputer leurs qualités et leurs défauts? La *Pomone* était-elle bonne marcheuse? La *Galatée* était-elle ardente? obéissait-elle à la barre? nous ne le saurons pas. F. Roux, probe et scrupuleux, était un mauvais peintre de navires : il ne savait pas les animer.

J. Conrad est assurément l'écrivain qui a le mieux exprimé l'âme du navire; le *Narcisse,* le cargo de *Typhon,* la *Brute,* sont des personnages qui sont pour nous de véritables entités, pour qui nous éprouvons de la sympathie, lorsque l'écrivain nous raconte leurs aventures.

§

Un canot, une barque de pêche, ont déjà une personnalité. Modeste barque de pêcheur, lourde et trapue, aux flancs goudronnés, au pont sali par les embruns, aux cales sentant la marée, bonne et robuste ouvrière! Le long de ses mâts courts, grossièrement équarris, étayés par des câbles d'acier montent des voiles de grosse toile brune, rapiécées, raidies par le sel; elle grimpe sans hésitation sur le dos des vagues et fait honnêtement, consciencieusement son dur métier de laboureur; la nuit, elle doit dormir d'un bon sommeil de bête fatiguée.

Pierre Ozanne a fait œuvre d'artiste, dans ses croquis

d'embarcations à l'aviron et à la voile, bondissant sur les vagues qui les coiffent; parmi les peintres actuels, Gromaire, le regretté René Mallia ont peint des barques de pêche trapues, solides, aptes à affronter les chocs des lames.

Les galères : trirèmes antiques ornées de bronze par d'habiles artisans, dont les rostres de fer déchirèrent les eaux méditerranéennes et éventrèrent maint adversaire peu subtil; sur les bancs rugueux des galères du roi, saigna sous le fouet des gardes la chiourme marquée au fer rouge, penchée sur les lourds avirons aux pales dorées; les poètes ont noté d'exactes images.

Honoré d'Urfé:

L'onde rompue à l'environ
Blanchit d'écume l'aviron,
Puis à menus tortils se roue
Après le vaisseau qui s'enfuit.

Leconte de Lisle:

Au revers reluisant des avirons de frêne
L'écume se suspend en frange et la carène
Coupe l'eau qui frémit tout le long de la nef.

Henri de Regnier a consacré à la chiourme de nombreuses pages de son beau roman: *La Pécheresse.*

Le vaisseau, la nef, dépend, quand à ses mouvements, d'un élément capricieux : le vent. Sur la coque se dressent les mâts, barrés par les vergues, portant les voiles. Splendeur royale des vaisseaux de Tourville, aux châteaux sculptés, aux galeries ouvragées et monumentales, portées par des cariatides qu'éblouissaient des soleils d'or; robustes et sobres, les vaisseaux de Suffren ne portaient d'autre ornement qu'une figure de proue dont la houle inlassablement polissait les joues; les frégates légères étaient promptes à découvrir la terre et les voiles suspectes, à guider les vaisseaux hors des dangers ou vers la bataille.

Le navire à voiles a été fort exploité par les artistes; les peintres de toutes les époques l'ont représenté pour meubler le spectacle ingrat de la mer.

Les Van de Velde, Backhuysen, les Roux, les peintres des combats navals, Gilbert, Rossel, Ozanne, Gudin, ont représenté le navire avec plus ou moins de bonheur. Les poètes ont, semble-t-il, exploité diversement le thème du navire. Une image fréquente dérive de la vergue croisée à angle droit : la croix. Nous la trouvons élargie chez Guy Lavaud :

> Le haut navire bouge, étroite cathédrale,
> Tours aiguës qu'on dirait sous des échafaudages.

Une autre image est dérivée du sillage écumeux. Nous la trouvons pleinement exprimée chez P. Gueguen :

> Sous les neiges tissées au rouet de l'hélice.

Le navire marchand, aussi bien que le navire de guerre, a été exploité de la même manière.

Le yacht est un navire à caractère particulier; il a l'élégance d'une bête de race, un pont de tek immaculé, un rouf d'acajou; ses ailes sont blanches, il s'incline doucement pour saluer les premières vagues, venues, curieuses, à sa rencontre; à leur choc il s'ébroue comme un nageur, puis s'élance vers le large, coureur impatient d'une victoire.

Les peintres contemporains ont abondamment exploité le yacht : je n'en connais aucun — hormis peut-être Raffi, dont certaines régates sont bonnes — qui donne au yacht son caractère de coursier, de navire rapide où tout est sacrifié à la vitesse ou à l'élégance.

Guy Lavaud a consacré un poème aux régates :

> Blancs et gris, élancés comme d'étranges lettres,
> Sur la page du ciel, vingt yachts graciles rêvent.

Les musiciens qui ont traité le thème du navire, Wag-

ner dans *Tristan et Yseult,* dans le *Vaisseau Fantôme,* n'ont pu suggérer que des idées satellites se rapportant au navire: ainsi Fauré, dans *l'Horizon chimérique,* chante sur les vers de J. de la Ville :

> Vaisseaux! nous vous aurons aimés en pure perte.

L'avènement de la vapeur, puis du moteur à explosion, modifia l'aspect du navire: les voiles disparurent, les cheminées de dressèrent; la silhouette était profondément modifiée; les premiers bâtiments mixtes étaient des êtres bizarres, empêtrés dans une voilure désuète; le paquebot moderne aux sobres lignes droites, monstre énorme et rapide, insouciant du temps et de la distance, tire sa beauté réelle de ses proportions architecturales. Le Corbusier a précisé son esthétique. Il est remarquable qu'aucun peintre de talent n'ait réussi une œuvre d'art véritable sur le thème de l'*Ile-de-France* ou du *Porthos.*

Le cargo pansu, poussif, aux tôles rouges et noires rongées par le sel, qui s'en va, bonhomme, crachant de la vapeur, et broyant de la céruse, a trouvé son peintre en Marcel Mouillot, son historien en J. R. Bloch (*Sur un cargo*) et en J. A. Nau. Il a occasionné aussi bien des mécomptes : regarder, pour s'en convaincre, au Luxembourg, le pont du navire, par du Gardier.

Les chalutiers des mers du Nord, ouvriers laborieux, grands voyageurs, n'ont guère été bien traités.

Hideux est l'aspect du cuirassé moderne aux larges murailles grises, aux ponts blindés d'où surgissent les monstrueux champignons de ses tourelles d'acier, usine où l'ingénieur commande, où tout se meut dans une discipline mécanique, exclusive de toute fantaisie. Il a cependant une grandeur funèbre, lorsque, prodigieux cercueil, il s'avance sans que se décèle la présence visible d'un être vivant.

Croiseurs d'autrefois, corsaires des mers lointaines, bons chiens de garde vigilants à l'ouvert des océans,

croiseurs modernes aux lignes pures, nerveux et rapides, destroyers, torpilleurs de la période héroïque, dont les lames balayaient la coque fragile et qui vous lanciez à l'assaut dans la nuit sous les faisceaux des projecteurs, sous-marins, fuseaux gris, dont les vagues rageuses éclaboussent la tourelle où veillent deux hommes sur le trou béant d'un panneau, prêts à disparaître dans le remous des ballasts, — qui dira votre beauté? un poète naîtra-t-il qui vous comprenne? Farrère, Paul Chack, l'engendrerez-vous?

Un peintre surgira-t-il, qui fixe avec talent les lignes pures, qui soit dans ce domaine très particulier du navire le peintre de son époque? Les essais n'ont pas manqué! Que de toiles ont été consacrées à nos croiseurs, à nos torpilleurs... Que de tentatives avortées, lorsqu'on les juge du seul point de vue de l'art!

§

Le combat naval est un sujet maritime propre à tenter l'artiste; la mer, le ciel, les navires s'opposant l'un à l'autre, les décharges de l'artillerie enveloppant de fumée les mâts brisés, les vergues pendantes, les voiles trouées, autorisent une composition équilibrée; l'œuvre exalte le sentiment national; elle peut être l'objet d'une commande : la monarchie française eut ses peintres de batailles sur terre; l'Angleterre eut ses peintres de batailles sur mer; les Van de Velde, hollandais, finirent leurs jours en Angleterre. La France eut Gilbert, Garneray, Rossel. Nombreux furent les historiens maritimes qui s'efforcèrent de s'élever, dans la description d'un combat naval, au-dessus de la seule érudition. De nos jours : Claude Farrère (*Les Civilisés, la Bataille, Thomas l'Agnelet*), Paul Chack, dans tous ses livres, ont exploité le thème du combat naval avec bonheur. Le grand danger est d'interpréter avec trop de liberté les incidents réels du combat, tels qu'ils résultent des documents ou des témoi-

gnages, pour donner au souci de la composition, de l'équilibre artistique trop d'importance; les critiques que l'on peut adresser aux artistes qui ont utilisé le thème de la bataille sont celles que J. Cru a énumérées dans *Témoins* pour les livres de guerre. L'œuvre d'art doit maintenir une proportion convenable entre l'exactitude, la véracité du fait réel, et la narration ou la description du fait imaginaire, tel qu'il apparaît, transformé par l'artiste.

§

Le navire souffre, fatigue et se blesse. Les poètes l'ont senti. Baudelaire écrit:

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre.

Le navire au repos, en sommeil, a inspiré ce quatrain à Tristan Corbière :

Le soleil est noyé. — C'est le soir. — Dans le port
Le navire, bercé sur ses câbles, s'endort
Seul; et le clapotis bas de l'eau morte et lourde
Chuchote un gros baiser sous sa carène sourde.

L'agonie d'un navire est une chose douloureuse; la tempête le malmène, le vent hurlant emporte les voiles. Ecoutons Tristan Corbière (*La Goutte*) :

Sous un seul hunier — le dernier — à la cape,
Le navire était soûl; l'eau sur nous faisait nappe.
. . . .
Le hunier! Le hunier! C'est un coup de canon
Un grand froufrou de soie à travers la tourmente.
Le hunier emporté!...

Mieux que le passage célèbre du *Nègre du Narcisse* où Conrad nous décrit un voilier engagé, couché au ras de l'eau, ne pouvant se relever, comme une bête aux reins brisés, Corbière a résumé l'angoisse du marin qui voit le vent s'acharner sur le navire en détresse.

Blessée par le récif, la coque s'accroche au roc et la mer vient battre à coups de bélier contre l'obstacle, défonce, arrache, déchiquette; les mâts s'écroulent, la coque s'ouvre; une forme demeure, une épave, témoignage durable de ce qui fut un être mobile.

Au large, le navire sombre en s'inclinant, comme une bête frappée, en se retournant parfois la quille en l'air; souvent il coule verticalement, l'étrave ou la proue pointée vers le ciel.

Le thème du naufrage a inspiré à Jean de la Ville, qui eut la nostalgie de la mer, et qui écrivit *l'Horizon chimérique* pour satisfaire son rêve, un conte d'une poésie charmante : *City of Benares,* ce navire qui « dans sa naïveté de navire en bois partit ainsi à la recherche du bout du monde », se rendit compte que la terre n'est qu'une boule et se laissa couler tout droit, les vergues en croix.

Parfois, le navire flotte entre deux eaux, épave devenue le jouet des courants. Victor Hugo (*Légende des siècles, Pleine mer*) a composé sur ce thème :

L'onde passe à travers ce débris; l'eau s'engage
Et déferle en hurlant le long du bastingage,
Et tourmente des bouts de corde à des crampons
. . . .
O triste mer! sépulcre où tout semble vivant!

§

Le navire n'a pas seulement inspiré des tableaux ou des livres; maint artiste a été tenté par le modèle: réduction à une échelle choisie du navire réel.

L'esthétique du modèle est soumise aux lois générales de la similitude : les dimensions linéaires sont réduites proportionnellement, mais les dimensions spatiales le sont au cube. Or, l'esthétique d'un monument est essentiellement fonction de ses dimensions absolues : la maquette d'une maison peut n'avoir rien de commun avec

la maison construite; ainsi le modèle d'un navire peut-il donner une impression esthétique très différente de celle que donnera le navire à flot.

Le Musée de la Marine, au Louvre, possède une des plus belles collections de modèles du monde : la plupart sont l'œuvre d'artisans anonymes. On peut y suivre les stades de la construction d'un vaisseau, son mâtage, son gréement; on peut y constater l'évolution des navires à vapeur, cuirassés, torpilleurs, sous-marins, paquebots.

Certains sont de véritables œuvres d'art, tant par les matières précieuses employées pour leur confection que par la perfection de l'ajustage, du gréement.

Il faut enfin remarquer que le navire par lui-même est une œuvre qui peut avoir une grande valeur esthétique. Les lois de la beauté sont ici mystérieuses. Pour un marin, le beau navire est celui qui réunit une somme de qualités peu visibles, difficiles à chiffrer; la proportion de la longueur à la largeur, à la hauteur de mâture, aux dimensions de la coque, y est pour quelque chose; la sobriété, les lignes nettes d'un grand paquebot sont plaisantes à nos yeux. Autrefois l'ornement jouait un rôle important. Le grand Puget s'illustra dans le dessin, dans la sculpture des figures de proue et des châteaux. On peut admirer au Musée de la Marine les ornements de poupe de la galère réale. De nos jours, le bâtiment de guerre est privé de tout ornement superflu; nous ne pouvons que le déplorer, car on souhaite la parure d'un être cher; tout le luxe des paquebots est intérieur. Seuls, quelques yachts ont encore à l'avant une figure de proue, médiocre, car la tradition des grands sculpteurs anonymes dont on peut encore voir les œuvres dans certains ports de guerre s'est aujourd'hui perdue. Et ceci est d'ailleurs dans la tendance artistique de notre époque, qui porte le deuil de la fantaisie, que de répudier au nom de la netteté tout ornement superflu.

Au navire se rattachent ceux qui le montent, qui le manœuvrent et le dirigent; ceux que l'on nomme les gens de mer. De tout temps, le marin a eu sa légende; vivre de longs mois, isolé, entre le ciel et la mer, dans l'inaction forcée des calmes, dans les dangers de la mer méchante, donne à ceux qui ont choisi cette vie un caractère particulier.

Ceux qui montaient les voiliers étaient surtout patients; ils savaient attendre sans irritation le vent favorable, et, pour eux, le plus court chemin d'un point à un autre était bien souvent une ligne brisée. Patients et tenaces! volontiers fatalistes! accoutumés à se contenter de peu, endurcis à la chaleur comme à la froidure, et s'amusant d'un rien : le vol des exocets, les ébats des marsouins, suffisaient à égayer la monotonie des jours égaux. Le marin était un enfant, dont les préoccupations étaient avant tout d'ordre animal, et que le moindre joujou suffisait à distraire.

Les chansons de matelots recueillies par Armand Hayet sont probantes à ce sujet : aucune préoccupation artistique ou même poétique ne les anime; ce sont allusions à de menus faits, incidents courants de la vie à bord, expression simple de sentiments élémentaires : l'absence, la fiancée lointaine, l'amie de passage, le cabaret de l'escale, parfois le récit enjolivé d'une bataille, la série des chansons sur l'ennemi héréditaire :

Et merd' pour le roi d'Angleterre.
Qui nous a déclaré la guerre.

Autour de ce visage pur, aux traits simples, l'imagination des « terriens » a brodé toute une auréole; le marin bénéficie de l'ignorance foncière du peuple de France pour sa vie réelle; on éprouve de l'admiration pour cet original, ce cénobite, qui fuit la société de ses contemporains pour vivre sur l'eau. On exalte son abnégation, on exagère les dangers qu'il court, on le soup-

çonne de mystérieuses amours avec des monstres, avec des sirènes; toute une légende cristallise autour de lui. Il a ses poètes, et ce sont rarement eux-mêmes des marins.

Sans doute, Jean Parmentier, qui fut au XVI[e] siècle le premier poète des gens de mer, fut-il lui-même navigateur; Tristan Corbière lui est comparable au XIX[e] siècle, et fut un tantinet marin. Mais Victor Hugo ne le fut point, il écrivit *les Travailleurs de la mer* sans les connaître.

Le capitaine d'un voilier était véritablement le maître à son bord, et possédait ce droit de vie et de mort que le code de justice maritime a consacré jusqu'à notre époque. Il portait la responsabilité des vies humaines qui se confiaient à lui; il devait son autorité à une discipline librement consentie. Dans les dangers, lui seul ordonnait, chacun abdiquait et faisait sacrifice de soi-même, se libérait en lui. Conrad, dans *Typhon,* explique l'état d'esprit du second, qui voit arriver sur la passerelle le commandant, au plus dangereux moment : « Il lui sembla que le capitaine prenait sur ses robustes épaules tout le poids de la tempête. »

Avec la vapeur, la T. S. F., l'auréole du marin a pâli; il n'est plus isolé, il peut appeler au secours, il donne et reçoit des messages; le capitaine d'un cargo n'est plus que le serviteur obéissant d'un armateur, un cocher sans initiative dont la mission est de conduire sans incident un navire indifférent au vent sur une route prescrite. Le marin devient un ouvrier d'usine, qui allume des brûleurs et couple des dynamos; il a cessé d'être marin; il ne sait plus dormir dans un hamac, affranchi du roulis, et préfère heurter sa tête aux parois d'une couchette; il lui faut des assiettes, des verres... il n'y a plus de gens de mer, mais de quelconques salariés... et le poème actuel du marin serait, hélas! un hymne funèbre.

V

MUSIQUES DE LA MER

La voix de la mer apparaît d'abord comme une clameur confuse, une grande rumeur toujours pareille où les sons se confondent. P. Valéry (*Cimetière Marin*) la définit comme : « un tumulte au silence pareil ».

En prêtant une oreille plus attentive, on ne tarde pas à discerner des sonorités plus précises. La houle légère, en déferlant sur une plage, y ruisselle avec un bruit de cascade, qu'accompagne le cliquetis des pierres choquées périodiquement, le bruit naît et meurt au rythme de la houle.

Les poètes ont été émus par cette musique. Leconte de Lisle chante (*Derniers poèmes*) :

> Les lames tour a tour, et pres de s'assoupir
> A travers le corail des récifs séculaires
> S'en venaient, le marbrant de leurs écumes claires
> S'éteindre sur le sable en un grave soupir.

Et Vielé-Griffin a laissé ce poème charmant (*Minuit*) :

> Elle rit tout bas et froufroute
> . . . .
> Mais la voici qui bute aux galets
> Qui s'écroulent en fracas.

Lorsque la mer déferle sur les brisants, c'est un long mugissement régulier; lorsqu'une vague pénètre dans une anfractuosité de rocher, y comprime l'air qui s'échappe par une autre ouverture, un souffle périodique retentit comme une respiration animale. Leconte de Lisle a observé ce souffle (*Poèmes antiques*) :

> De la mer qui halète et vient de s'assoupir

Sur les récifs de corail, le choc continu des vagues détermine une longue rumeur, une pédale d'harmonie que

les observateurs ont appelée : la grande voix du récif. La lame qui heurte une roche, une muraille de pierre, y produit un choc sourd, que suit le jaillissement cristallin de la gerbe et son ruissellement.

Voici, orchestré par Victor Hugo (*Paysans au bord de la mer*), le thème de la mer sur les brisants :

Et les écueils centenaires
Rendent des bruits de tonnerres
Dans l'ouragan.
Il semble, en ces nuits d'automne,
Qu'un canon monstrueux tonne
Sur l'océan.

Comme un fou tirant sa chaîne,
L'eau jette des cris de haine
Aux durs récifs.

Dans la brume, tous les bruits semblent affaiblis, par une mystérieuse sourdine, ouatés, déformés; une conversation proche paraît s'échanger entre de lointains interlocuteurs, des coups de marteau se confondent avec une canonnade éloignée.

§

Les bruits du navire à la mer sont régis par les lois naturelles de l'élément qui le porte : par mer calme, l'étrave fend l'eau avec un bruit de soie froissée, déchirée; la mer frotte contre la coque, sur une note continue; l'hélice à petite allure froufroute, puis chante une plainte, sur le timbre d'une clarinette, en modulant à intervalles de tierce. Par petite houle l'eau clapote contre la muraille. Voici, bien exprimé, *Un Minuit en mer*, de Valery Larbaud :

Le bruit de la vague la plus voisine : un éclaboussement;
Et l'autre vague, un peu plus loin : une aspersion;
Et l'autre encore : un grondement lointain;
Et l'autre, en se retournant, fait : chut!

Le vent, dans les agrès, siffle et toutes les cordes ten-

dues résonnent comme celles d'une immense harpe mal accordée : par grosse brise c'est un long hurlement confus avec des sifflements plus stridents.

La grosse houle monte à l'assaut du navire, heurte la muraille avec un choc sourd de timbale, jaillit en gerbe, retombe en masse sur le pont où elle ruisselle.

Le roulis, par le mouvement périodique de bascule qu'il imprime au navire, rythme ses bruits : gémissement d'un cordage tendu, d'une cloison, choc sourd d'un liquide dans son récipient. Ce mouvement de berceuse a été observé par les poètes.

Signoret (*Vers dorés*) écrit :

Pareille au lys marin, bercé
Par les vagues musiciennes.

Baudelaire exprime ainsi sa sensibilité tendre :

Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,
De cette fonction sublime de berceuse?
(*Moesta et Errabunda.*)

Dans l'orchestre du navire, les machines tiennent une importante partie : pilonnement des pistons dans leurs cylindres, ronron des turbines et des dynamos, chant des ténors gyroscopiques, cliquetis des engrenages; par brume, la prodigieuse contrebasse du sifflet toutes les minutes se fait entendre, et l'on écoute, l'oreille au guet, si quelque navire invisible, mais présent, ne répond pas à son tour, par une note lointaine, étouffée, de cor bouché.
bouché.

§

Nous avons pu constater, par les quelques exemples proposés, que les bruits de la mer avaient été observés avec exactitude par les poètes; l'élément marin possède deux qualités musicales par excellence : le rythme et le mouvement. Il serait donc logique qu'il eût inspiré de

nombreux musiciens; il n'en est rien; courte est la liste des compositions directement inspirées par la mer. J'ai cité l'exemple du prélude de *l'Or du Rhin,* celui du *Journal de Bord* de Jean Cras, celui de *la Mer* de Debussy, musicalement si pauvre. Joignons-y l'étonnant prélude pour la *Tempête* de Shakespeare, où Honegger, au mépris de toute harmonie classique, fait hurler le vent, gronder les lames, craquer la foudre, et nous aurons fait l'inventaire des œuvres musicales inspirées par la mer.

Les mélodies des chansons des matelots, comme toutes les mélodies populaires, sont simples, élémentaires, n'ont aucune caractéristique marine particulière, et ne sont à considérer que comme des matériaux propres à être employés à la construction d'une œuvre symphonique.

Nous pouvons chercher à cette carence quelques motifs : l'inspiration musicale paraît étrangère au milieu qui entoure le musicien : dans le domaine musical, la théorie de Taine est nettement fausse; le marin et le compositeur coexistent rarement, car ce sont deux états qui demandent l'un et l'autre un long apprentissage, et peuvent rarement être suivis avec une égale sollicitude. Je ne connais dans l'histoire de la musique que Rimsky et Jean Cras qui aient été marins, et la mer tient dans l'œuvre du Russe une place insignifiante.

Enfin, il semble que ce soit en particulier pour les musiciens que la mer soit un très mauvais sujet, qu'ils se révèlent impuissants à dominer.

VI

PARFUM, GOUT ET TOUCHER DE LA MER

Au large, l'odeur de la mer ne peut être définie que par l'absence de tout parfum caractérisé; en approchant des côtes, l'odeur de la terre est perceptible à plusieurs dizaines de milles de distance; l'odeur du maquis corse,

parfumé de thym, celle des îles tropicales où dominent la tubéreuse et la frangipane sont aisément décelées.

J. A. Nau décrit ainsi *l'Ile Verte :*

Et la brise de terre emparadisait l'air.
Oranges et mangos soufflaient sur nous; heureuses
. . . .
Aux émanations folles des tubéreuses

La saveur de la mer est âcre, salée, légèrement acide. Rimbaud (*Bateau Ivre*) écrit avec exactitude :

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin

Claudel plaque ces épithètes étonnantes et justes :

La mer gazeuse et pétillante.

Le toucher de la mer est légèrement visqueux; l'eau salée mouille mal et ruisselle sur la peau grasse en gouttelettes séparées; la mer est froide, dans nos climats, tiède dans les mers chaudes; le corps nu y pénètre avec une sensation agréable : la mer homogène enveloppe le nageur et le berce. P. Gueguen (*Bretagne*) compare avec bonheur le nageur au tailleur de mer.

Sur le sable chaud, les grains imperceptibles caressent l'épiderme dont l'eau accroît la sensibilité.

Le thème des baigneurs sur la plage est l'un de ceux que les peintres affectionnent, parce qu'il permet de traiter le nu en plein air, avec toute la variété de couleurs du sable, des épidermes au soleil, des étoffes. Sujet essentiellement actuel, l'usage des bains de mer ne remontant pas plus haut que le milieu du XIXe siècle, et celui des bains de soleil au début du XXe.

VII

LES LÉGENDES DE LA MER

Les mythes gréco-romains d'Apollon et de Neptune, de

la naissance de Vénus, ont inspiré mainte œuvre d'art; ils sont nés sur les rives de la Méditerranée, où le soleil se lève dans l'or; Apollon, Neptune, Vénus furent les thèmes favoris des sculpteurs à toutes les époques: Antiquité, Renaissance, XVIIe siècle. Les bassins de Versailles en sont l'hymne glorieux. La naissance de Vénus a été interprétée avec des fortunes diverses depuis Botticelli jusqu'à Cabanel.

Remarquons que la mer n'est ici qu'un personnage purement décoratif, un accessoire de composition, le thème essentiel demeurant attaché aux personnages légendaires.

§

La chanson des Sirènes (*Odyssée* XII-3) imaginée par le vieil Homère, est transformée, élargie, mise en œuvre par maint poète, de Philippe de Thaun:

> La sirène en mer hante,
> Contre tempête chante
> Et pleure en beau temps

à Henri de Régnier (*L'homme et la sirène*).

Le mythe naquit sans doute de quelque chant lointain d'insulaire, entendu par des matelots perdus dans la brume.

Debussy, dans ses *Sirènes,* a musicalement traité ce thème avec bonheur : ce sont de longues plaintes presque irréelles, proférées par le chœur, soutenues par la rumeur imprécise de l'orchestre.

§

La légende des villes englouties a vraisemblablement pour origine quelque catastrophe réelle produite par un raz de marée, l'écroulement d'une falaise, un tremblement de terre. Elle a cristallisé autour de la ville d'Ys.

Debussy, dans *La Cathédrale engloutie,* réussit avec les

moyens rudimentaires du piano à donner l'impression du flot tumultueux qui ensevelit et demeure ensuite immobile.

Lalo, dans *le Roi d'Ys,* a été moins heureux.

§

La légende du Vaisseau Fantôme est très ancienne; elle naquit de la rencontre réelle d'un vaisseau abandonné par son équipage; l'exemple le plus connu est celui de la *Mary-Céleste* qui fut rencontrée en 1871, flottant abandonnée, la voilure établie, sans que l'on ait jamais su comment s'était produit l'abandon; la légende a inspiré à Wagner son opéra du *Vaisseau Fantôme,* maint roman d'aventures.

§

N'omettons pas de signaler les croyances populaires des riverains de la mer.

En Flandre, l'origine de la mer est fabuleuse : elle est née de la colère d'un génie qui ouvrit le robinet d'un tonneau céleste, et précipita dans les flots son pot de sel, un jour que sa soupe était trop salée.

La tradition veut que les naissances aient lieu pendant le flux, les morts pendant le reflux, et que les sillages déterminés par les courants sur la mer calme soient des routes tracées par des génies bienfaisants. Les bancs de marsouins folâtres présagent la tempête.

Nombreux sont les présages de malheur : une femme que l'on rencontre avant d'embarquer; siffler en mer; marcher sur les filets; laisser entrer un chat dans la maison du marin en mer; pêcher le vendredi-saint et le jour des morts.

Sainte Agnès est invoquée contre les accidents de mer.

VIII

FAUNE ET FLORE MARINES

La côte est le domaine des algues; longues bandes dont la couleur varie du gris au noir en passant par toute la gamme des bruns : délicates arabesques dont les femmes de Belle-Isle font de charmants ouvrages décoratifs; les feuilles du goémon sont boursouflées de verrues qui éclatent au feu.

Guy Lavaud compare joliment les algues aux chevelures :

> Algues, cheveux gardés d'une mouvante épaule

P. Guéguen (*Bretagne*) décrit la récolte du varech sur les roches bretonnes, les prairies marines où la rhodyménie fait éventail, l'himanthalia lorea évoque une petite sirène chevelue.

La côte est aussi le domaine des coquillages : palourdes grises accrochées au roc, moules noires serrées sur les pierres plates, coquilles de toutes formes, unies, striées, colorées. Ainsi H. de Régnier décrit *La Conque :*

> ...puis au matin, l'aurore revenue
> Vêt son repos fluide et son souple réveil
> D'une robe de feu, de brume et de soleil
> Que de grands midis d'or couvrent de pierreries.

Les crabes, les homards hantent les creux des rochers; non loin du rivage, les méduses, prenant par mimétisme la couleur de l'eau, déplacent lentement leur masse gélatineuse.

Michelet décrit exactement la méduse :

> D'un blanc d'opale, où se perdait comme dans un nuage une couronne de tendre lilas.

§

Au large, la faune subsiste seule, en dehors de la mer des Sargasses, ces raisins des tropiques.

Sur la mer calme s'élèvent soudain deux jets de vapeurs blanches, lancés vers le ciel par un souffleur. Claudel l'a noté (*Deuxième ode*) :

> Ainsi que le Pacifique bleu sombre où le baleinier
> épie l'évent d'un souffleur comme un duvet blanc.

C'est une bande de marsouins, au corps gris et blanc, au museau pointu, à la queue large et plate qui jaillit hors de l'eau, y replonge avec un souple mouvement ondulatoire; c'est le triangle noir de l'aileron du requin qui se meut lentement à la surface.

La mer paraît soudain bouillonner, agitée d'un mystérieux frémissement : un banc de poissons passe; un vol singulier surgit soudain, scintille au soleil comme un réseau tendu au ras de l'eau : ce sont des exocets ou poissons volants.

Les pêcheurs connaissent le scintillement argenté des sardines captives, le grouillement polychrome des poissons ramenés par la senne ou le chalut.

J. Richepin (*La mer*) fait une belle description du maquereau :

> Le ventre est d'argent clair et de nacre opaline,
> Et le dos en saphir rayé de tourmaline
> Se glace d'émeraude et de rubis changeant.

Les océanographes ramènent des profondeurs abyssales des poissons étranges, aux formes inattendues, aux couleurs magnifiques.

Le peintre Méheut est actuellement le grand maître des algues et des poissons. Il est rare que le peintre donne à la flore et à la faune marines leur cadre originel. Algues et poissons figurent comme natures mortes; Chardin en a fait merveille; les mollusques et les coquillages sont chers à l'école expressionniste moderne.

§

Les oiseaux de mer voyagent généralement en groupes

triangulaires : canards sauvages, oies en migration, courlis aux cris sinistres.

Les mouettes tiennent conseil, alignées sur une jetée, sur la vergue d'un mât.

Barbey d'Aurevilly a poétisé le vieux goéland

> Au bec crochu d'or pâle, aux pieds d'ambre, à l'œil clair.

Et Jean de la Ville, songeant à ses rêves, écrit ce vers si émouvant :

> Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

Le plongeon, petit oiseau amphibie, fut autrefois décrit par Homère : « Leucothie, sous la forme d'un plongeon, se pose sur le radeau d'Ulysse (*Od.*, V, 6).

Les grands voiliers tombent parfois épuisés sur le pont d'un navire comme *l'Albatros* de Baudelaire:

> Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
> Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
> Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

§

Et maintenant, il faut conclure.

Je n'ai pas eu la prétention de faire une étude minutieuse du thème de la mer dans la littérature, la peinture, la musique. J'aurais pu, pour mieux illustrer ma thèse, la présenter sous forme de sottisier, glaner dans de consciencieux recueils qui sont l'*Anthologie des poètes de la mer,* de Le Goffic, dans les deux essais que M. Ditchy a consacrés à Victor Hugo et au Parnasse, des perles analogues à celle-ci que vous trouverez dans un poème de Gauthier-Ferrières (*Journal de bord*):

> Ça va bien, me dit un pêcheur. — Très bien, réponds-je
> A celui-ci content de voir comme une éponge
> Le terrien que je suis devant le gars qu'il est.

Je laisse à de plus patients le soin de constituer le

sottisier marin. J'ai voulu suggérer ceci : il arrive parfois qu'un bon peintre, un grand écrivain, un musicien réputé, lorsqu'ils traitent le thème de la mer, aient des trouvailles heureuses, des expressions justes, des images charmantes. C'est très rare. En général, l'artiste qui attaque ce redoutable sujet : la mer, en méconnaît la difficulté, parce qu'il ignore l'élément qu'il veut exprimer. Rares sont les marins créateurs en art, rares sont les artistes assez probes pour observer la mer avant de s'en inspirer.

Ce « mauvais sujet » attend encore l'artiste assez puissant pour le dominer, pour concevoir et pour exécuter une œuvre qui soit vraiment la synthèse de la mer, une œuvre propre à décourager ceux qui voudraient par la suite en reprendre le thème grandiose.

GEORGES GUY.

ANDRÉ GIDE ET L'U.R.S.S.

—

> Mais communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été. GIDE.

Léon Daudet, dans un retentissant article sur Gide, publié dans *Candide,* écrivait en guise de conclusion:

> (Gide) concède qu'il ne sait pas où il va, qu'il ne va nulle part. Ce qu'il lui faudrait, c'est une grande cause à laquelle il emploierait ses dons princiers. Il la trouvera.

Quelques mois plus tard, Gide publiait dans la *N. R. F.* ses notes sur l'U. R. S. S. Et l'idée que Léon Daudet a peut-être contribué à « détacher » la profession de foi communiste de Gide me réjouit d'aise comme un monumental coq-à-l'âne.

Mais cette idée est sans doute gratuite. Au reste, j'entends bien que Gide est allé au communisme de son propre mouvement.

La chose a fait beaucoup de bruit et on a tenté de l'expliquer de différentes façons. Quand on a bien voulu se donner cette peine, car on a plutôt fait de l'ironie et de la polémique. On a ressorti pour Gide tous les vieux clichés sur les révolutionnaires en chambre, sur les bourgeois qui sapent un état de choses dont ils bénéficient, sur les grandes coquettes sexagénaires en mal de publicité. On lui a même fait un grief de n'avoir pas renoncé à ses droits d'auteur! Surtout, peu de critiques ont résisté à la tentation de trancher la question par le mot attitude.

Qu'appelle-t-on le plus souvent une attitude? Une démarche, une position qu'on ne comprend pas. Je n'aurai pas l'impudence de faire ici un plaidoyer: « Ce ne sont pas ceux qui m'attaquent que je redoute, mais bien ceux qui me défendront. » Gide possède de l'incompréhension humaine l'expérience la plus totale. Toute sa carrière durant, il a été en butte aux jugements sommaires de badauds qui, ne l'ayant pas lu, ne l'en condamnaient pas moins sur une anomalie, un titre, une citation.

Mon ambition serait de dessiner l'acheminement de Gide vers Moscou. Certes, je ne prétends pas qu'il ne pouvait aller ailleurs, mais qu'il y soit allé ne me surprend pas.

Le contact avec la terre d'Afrique par deux fois a fortement déterminé la destinée d'André Gide — 1893: l'Algérie; — 1925: le Congo.

L'éducation protestante de Gide, son anomalie constitutionnelle, sa providentielle maladie aggravée par les fatigues d'un voyage en Afrique du Nord, sa convalescence pénible et longue, tout cet ensemble de faits et d'incidents disparates le prédisposait à subir et à amplifier l'attrait de cette terre jeune et ardente.

Avec la fringale des convalescents, Gide goûte aux « nourritures ». A toutes les nourritures. Il apprend la ferveur, l'amour, la joie surtout. Il apprend à « être ». Il a chanté sur tous les modes cette « palingénésie merveilleuse ». Et lui qui jusque-là s'était diminué, contrefait, meurtri dans la recherche d'une impossible adaptation, s'accepte tel qu'il est, en totalité. Ce ne sera pas sans lutte. De dire à tel moment: « Nathanaël, je ne crois plus au péché », n'exorcise jamais Gide que pour le moment qu'il le dit. Aussi éprouve-t-il consciemment ou inconsciemment la nécessité d'un système, d'une nouvelle éthique, susceptibles de légitimer à ses yeux son insolite personnage.

Avant toutes choses, il lui faut donc s'affirmer. Mais chacune de ses revendications, par ce qu'elle contient d'inaccoutumé, va heurter, choquer, lui mettre tout le monde à dos. Gide a horreur du scandale. Alors, il enveloppe sa pensée, il se ménage des chemins de retraite. Sa dévotion à l'art est sans borne. L'art restera toujours sa seule raison d'être. Mais il y a aussi des idées, des aspirations qui lui tiennent autant que l'art à cœur, malgré qu'il en ait lorsqu'on le presse: « J'ai voulu faire œuvre d'art simplement. »

La « gratuité », les variations, l'ondoyance, le jeu, oui, tant qu'on voudra, et que Gide s'y complaît..., mais il n'oublie pas de trancher les liens. Et de décomposer. « Mais qu'est-ce que je décompose?... qu'un composé factice, ruineux de morale et de préjugés où ne s'abrite que de la peur. » Ce à quoi Gide tend, c'est à soustraire l'individu à la religion et à la famille, ses ennemies naturelles. Celle-ci enseigne l'imitation de l'égoïsme et de l'hypocrisie. Le levier de l'autre est la peur de l'au-delà. Si on veut faire de l'individu autre chose qu'un singe méchant et peureux, le rendre capable de « plénitude », il faut empêcher la famille et la religion d'exercer sur lui leurs actions nocives, car leur grand souci de tout « soumettre à une règle commune » et de « mater la nature » apparaît à Gide « comme le péché contre l'Esprit... par quoi l'être particulier perd sa signification précise, sa saveur, qui ne peuvent lui être rendues ».

Dieu peut bien avoir en horreur cette uniformité contre quoi proteste la nature.

Car le Dieu de Gide, — si Dieu il y a, — n'est pas le niveleur d'âmes que prétend représenter le prêtre. Derrière le prêtre, il y a toujours saint Paul et rien d'autre.

Je cherche à travers l'Evangile, je cherche en vain commandement, menace, défense... Tout cela est de saint Paul... Simplement, entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ.

Gide va même jusqu'à s'insurger contre la glorification de la croix, qui pour lui n'a rien à voir avec l'enseignement de Jésus, « œuvre de vie, œuvre de joie ». Le vrai est que le christianisme qui s'est institué par la prédication de saint Paul tourne le dos à Jésus. Gide le définit « un christianisme contre le Christ », qui met sous le boisseau les principes essentiels de la parole divine. Le fait que le christianisme ait donné naissance à une civilisation absolument contraire à la morale qu'il enseigne l'hypnotise. Gide est très explicite à ce sujet. Si, au lieu de promettre aux hommes la félicité ou des sanctions dans un au-delà hypothétique, on leur disait, en toute franchise, *s'en tenant à la lettre,* que « le royaume de Dieu est en eux-mêmes » (tout comme l'enfer), qu'on peut dès ici-bas entrer dans la vie éternelle, du même coup on mettrait fin aux monstrueux accommodements avec le Ciel dont trafiquent les marchands du temple et l'égoïsme humain en chancellerait.

Le royaume de Dieu, « *et nunc,* dès à présent », l'éternité de l'instant par le détachement absolu de soi, le renoncement à soi, Gide y revient inlassablement. Non qu'il se fasse la moindre illusion. Le Christ est à ce point accaparé, obnubilé, défiguré par ses exploiteurs, qu'il faut renoncer à se faire entendre et qu'à vouloir « répudier (ce) qui est faux l'on se trouve entraîné à rejeter du même coup Celui qui est juste ». N'importe, Gide a brisé ses chaînes et rien n'empêche ceux qui gémissent dans les fers de suivre son exemple, car jusque-là il n'a jamais prétendu parler pour tout le troupeau, mais pour lui d'abord et aussi pour les têtes où fermente la haine du joug, des disciplines, de l'oppression.

Arrivé à ce point de sa courbe, Gide connaît le soulagement de l'homme qui vient enfin de mettre entre soi et ses persécuteurs un obstacle infranchissable, qui souffle et dit avec un peu d'angoisse encore dans la voix: « Je ne les crains plus. »

Et Gide n'ignore pas qu'aux yeux de ceux qui sont de l'autre côté de la barrière il entre en pleine anarchie. Mais qu'ils ne s'inquiètent pas pour lui. Il sait à quels dangers s'expose l'individu qui refuse de se soumettre à la règle et que la vraie liberté ne s'achète qu'au prix de beaucoup de prudence et de bon sens (1). Le diable nous guette. Mon propos n'est pas d'indiquer dans ce schéma ce que Gide entend exactement par ce vocable, mais on peut dire en quelques mots que le diable, c'est cette portion de notre âme qui « blouse » l'autre et l'aveugle. Sitôt que nous nous mentons à nous-mêmes, le diable s'insinue en nous et nous perd. Le pasteur de la *Symphonie* — en qui Gide s'est, je crois, *caricaturé* — en est un lumineux exemple. Qu'est-ce qui fait le pasteur semer autour de lui désespoir et deuil, sinon, en apparence, la mise en œuvre de son interprétation « gidienne » des Evangiles? Mais je dis bien: en apparence. En fait, le pasteur se perd parce qu'il ne consent pas d'ouvrir les yeux à temps. Il ne veut pas s'aviser que l'état de joie où le plonge son amour pour Gertrude et dans lequel il s'obstine à voir la preuve d'un acquiescement divin, que cet état de joie, pour exister, ne réduit pas la différence des âges, pas plus qu'il n'élimine la présence de sa femme ni l'amour de son fils Jacques pour la même Gertrude. *Dieu et les Evangiles n'ont rien à faire dans cette conjoncture.* Le héros de la *Symphonie* trébuche et tombe parce qu'au lieu de chercher une issue en reprenant contact avec les réalités de sa vie, il perd son temps à vouloir mettre à tout prix le Christ dans son jeu.

Ainsi, parler de l'anarchie de Gide c'est avouer du même coup que le voir marcher sans béquilles nous effraie. « Si mon être ne tendait à l'ordre et à l'harmonie,

(1) Gide écrit à peu près dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, — je cite de mémoire — : « Ce qui manque à mes héros, taillés dans ma chair même, c'est un peu de ce bon sens qui m'empêche de pousser aussi loin qu'eux leurs folies. »

je n'aurais jamais pu écrire (mes livres). » Mais certains ont voulu voir dans cette affirmation un de ces sophismes où excelle, disent-ils, l'auteur de *Si le grain...* C'est faire preuve de parti pris. Gide a été conduit à « reviser le code », précisément par ce besoin profond « d'ordre et d'harmonie » que la morale traditionnelle traversait. Et il serait en droit de répliquer à ceux qui l'excommunient qu'en le condamnant au nom de Dieu, de la nature, des principes, ils font pour le moins une regrettable confusion, car ils ne sont que les messagers de leurs propres phobies. Pour Gide, le désordre eût été de se soumettre, étant ce qu'il était, à l'ordre commun, car « le problème moral se pose en particulier pour chaque individu ».

Ici, il n'est pas superflu de remarquer que cette morale individualiste qui différencie est loin d'introduire à l'individualisme politique ou égalitaire, dont l'application littérale postule des esprits et des cœurs taillés sur le même patron. Mais alors, m'objectera-t-on, la morale de Gide introduit encore moins au collectivisme et votre épigraphe n'a aucune raison d'être. Rien n'est moins sûr. « Ce n'est pas en se banalisant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'Etat » (ou la collectivité). Ces lignes écrites en 1909 sont transparentes. Car Gide ne s'est pas poussé vers l'air libre, le soleil, ne s'est pas développé selon les exigences de son intime nature, pour se figer dans une contemplation aussi extasiée que stérile de soi-même. Non, s'il a lutté, c'est afin que chaque fruit qui se détache de lui à maturité ait une saveur, une « succulence », que personne autre que lui ne pourrait élaborer, c'est afin de donner aux hommes ce que personne autre que lui ne pourrait leur donner. *Le don de soi,* voilà le dernier mot de la morale gidienne. « L'individu ne s'affirme jamais plus que lorsqu'il s'oublie... » « C'est en se renonçant qu'(il) se parachève... » « La possession parfaite ne se prouve que par le don... »

Gide rejoint ici le poète de *Palme:*

...dont l'âme se dépense
A s'accroître de ses dons.

« ...Communiste de cœur et d'esprit... » Pour parler des variations d'André Gide, il faut vraiment n'avoir pas le goût de l'essentiel.

Nous sommes en 1925, et Gide, qui a fait imprimer quelques mois plus tôt pour le grand public une édition courante de *Si le grain ne meurt...*, met la dernière main aux *Faux monnayeurs*.

Après la longue contention de son « premier roman », Gide, plus que jamais, ressent le besoin d'aérer, dépayser, distraire son esprit. Et le voyage au Congo « s'impose à (lui) par une sorte de fatalité inéluctable, comme tous les événements importants de (sa) vie ». J'ignore absolument comment et dans quelles conditions, mais Gide est chargé par le ministère des Colonies de rapporter à la faveur de ses déplacements sur tout ce qui lui semblera susceptible d'intéresser. Gide, au reste, est à une lieu, comme il le dira plus tard, de se douter à quoi il s'engage.

...Par une nuit d'octobre 1925, dans « la grande forêt, entre Bangui et Nola », il va recevoir l'impulsion, le choc qui le mèneront à l'U. R. S. S. Un chef de village, par méprise (toujours la fatalité), le prenant pour le gouverneur en tournée, lui fait entrevoir les beautés du colonialisme. La narration toute sèche, sans art, vraiment administrative, des « sanctions de l'administrateur Pacha » et du « bal de Bambio » est aussi évocatrice que l'atmosphère pestilentielle d'*A l'ombre du Mal*, de Lenormand. Gide est bouleversé. Désormais, « une immense plainte l'habite ».

Le mal, c'est surtout la grande compagnie concessionnaire, plutôt que l'Administration qui, elle, est impuis-

sante, lorsqu'elle n'est pas soudoyée. Sous prétexte de colonisation, c'est-à-dire de mise en valeur, on assiste à « un écrémage systématique, une exploitation éhontée ». Le caoutchouc, acheté jusqu'à 10 et 15 francs le kilo en pays où le commerce est libre, n'est payé à l'indigène que 2 francs par telle compagnie concessionnaire. Et le noir n'a pas le droit de discuter, car il est « concédé » par l'Etat au même titre que la flore et la faune. S'il refuse de travailler, — souvent à plusieurs journées de son village, — ou s'il commet quelques fautes vénielles, des châtiments corporels l'attendent, et tous les sévices que peut enfanter le cerveau en délire d'un fonctionnaire sadique. Lorsque le noir, poussé à bout, se révolte, ce sont des répressions tellement disproportionnées au délit que l'esprit impartial en reste confondu d'horreur. Et Gide demande en quoi la situation de ces noirs diffère de celle des « esclaves ».

Certes, il sait fort bien que tout progrès exige son tribut de vies humaines; mais, en l'occurence, cet état de choses empêche au contraire le « progrès d'un peuple et d'un pays. Il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns ».

Mais, prétendent certains casuistes, sans ces traitements, durs, nous en convenons, il est impossible de tirer quoi que ce soit du noir, « inévolué », paresseux, le corps et l'esprit gourds encore d'une hébétude séculaire... Or, Gide donne en exemple un de ses boys, Adoum, qui « n'est pas très différent de ses frères... Aucun trait de lui n'est particulier ». Ce que Gide distingue en lui, c'est, — outre l'honnêteté foncière, — le « désir de bien faire » et des « possibilités d'amour ». Qu'on n'aille pas croire à de la candeur chez l'auteur du *Voyage au Congo*. Tout ce qu'il dit d'Adoum, c'est après épreuve. Mais voilà: tant de bonnes intentions, lorsqu'elles existent chez les congénères de ce loyal serviteur, ne rencontrent le plus souvent que « rebuffades » et sarcasmes. On est donc mal venu de se

plaindre ensuite de la fourberie et de la bestialité du noir qui se venge. « Chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. »

Pour Gide, il s'agit maintenant de mettre fin sans tarder à cette situation déplorable. Encore au Congo, par lettres, il va saisir les autorités responsables. Une enquête sera ordonnée, dont les résultats ne changeront rien. A son retour, il fait son rapport au ministre et, par la publication de ses carnets de route, par des articles, il essaie d'ameuter l'opinion publique. Mais l'opinion changeante se lasse vite, et les ministres, lorsqu'ils ont fait une déclaration à la tribune, qu'ils ont donné les apaisements nécessaires, — comme on dit dans le jargon parlementaire, — les ministres s'estiment quittes. Et puis, il y a ce qui se fait dans les bureaux... De l'appendice du *Retour du Tchad,* où Gide expose en détail la question des grandes compagnies concessionnaires, se dégage une impression d'échec.

Déjà, Gide prévoit que rien ne pourra empêcher les choses d'aller comme par le passé. Pourtant, il a mené sa campagne avec modération et souci de renseigner très objectivement, ne manquant jamais l'occasion de distinguer entre la compagnie concessionnaire et l'Administration, le Congo et les autres territoires de l'A. E. F. Son point de vue, qui est celui d'un bourgeois libéral indigné, ne comporte rien de subversif. A tout prix, il a voulu éviter d'avoir l'air de se solidariser avec « certain parti politique anticapitaliste ».

On lui répond à côté et par des polémiques, on le taxe de « légèreté ».

Je parle par intuition, mais quel ne dut pas être le dégoût de Gide, au fur et à mesure que s'ancra en lui la conviction que le mal était sans remède parce qu'il avait affaire à des gens qui ne voulaient pas entendre, dont l'intérêt, mal compris, du reste, était de ne pas entendre!

En fait, la partie était perdue d'avance parce qu'en protestant contre la situation ignominieuse des noirs d'Afrique, c'était tout un système qu'il heurtait de front. Les dessous de ce système, Gide les avait toujours plus ou moins soupçonnés. Mais alors, il voyait les choses de loin. Aujourd'hui, il a touché du doigt l'abcès. Là où il était en droit d'exiger ce au nom de quoi on colonise: compréhension et justice, souci de protéger, guider et améliorer, il a trouvé, — sans espoir d'amendement possible, — tout le contraire: mépris, sévices, exactions, la force brutale et aveugle au service des égoïsmes les plus sordides. La mission civilisatrice de l'Europe capitaliste dut apparaître à Gide comme un bluff, un mensonge ignobles.

Dès lors, s'amasseront en lui les éléments d'un réquisitoire qui, pour manquer peut-être de sérénité, ne laissera pas d'être lucide, perspicace. Avouons-le: ce réquisitoire sera passionné, il fera le procès de tout un système, sans distinction, parce qu'un état de choses qui couve de pareilles tares est à rejeter en bloc.

Remontant aux sources du mal, Gide incrimine l'Eglise, le prêtre, qui, depuis longtemps, ont quitté, — en trahison du Christ, — le service des « opprimés et des pauvres » et « pactisé avec les puissances de ce monde... En reportant, par delà la vie, l'espérance, la religion endort et décourage la résistance... La religion est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé, elle le livre à l'oppresseur ». Peu à peu, Gide en viendra à souhaiter « de tout son cœur », comme il le dira un peu plus tard, « la déroute du capitalisme et de tout ce qui se tapit à son ombre d'abus, d'injustices, de mensonges et de monstruosités ». Mais tout le temps qu'il n'entreverra que de « misérables palliatifs » il connaîtra l'indécision la plus pénible. Gide est en quête d'un remède. Mais quel remède? En existe-t-il vraiment? Gide cherche. Parce que son cœur déborde de pitié. Parce que son esprit n'est

pas négateur. Un esprit négateur eût vite été rebuté. Gide persévère. Mais l'aridité de toutes ces questions sociales, économiques, — qui lui sont toujours restées étrangères à lui, l'artiste, le psychologue, — l'enchevêtrement, les incidences de tous ces problèmes, souvent lui donnent la nausée. Jusqu'ici, il n'a jamais été « assis ». Entendons qu'il n'a jamais été d'aucun parti politique. « Assis, je me sentirais mal à l'aise... je ne me sens vivre qu'en marchant. »

D'ailleurs, de par son ascendance (« né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande »), il est naturellement porté à « arbitrer ». Il s'en est expliqué dans une proposition au tour significativement dubitatif: « Sans doute, ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. » Mais Gide traverse une des périodes de forte tension de son existence. Les événements l'ont bousculé, arraché (du moins pour cette période) à l'art. Il est allé trop loin dans la découverte de la souffrance physique, la plus insupportable, s'il faut en croire Montaigne.

Ce qui se passe en Russie le sollicite. Voici un pays où la propriété privée, — ce facteur d'exploitation et d'oppression de l'homme par l'homme, — étant théoriquement abolie, tous les individus sont censés apporter chacun sa pierre à l'édifice commun. La collectivité risquant d'être mise en balance, en concurrence avec la famille et la religion, ces deux colonnes du traditionalisme sont renversées. L'objet de tous les élans mystiques et sentimentaux, c'est encore et d'abord la collectivité. La liberté individuelle, telle que la conçoit le libéralisme bourgeois, ne peut évidemment exister dans un tel régime parce que les intérêts privés auraient tôt fait de prendre le pas sur l'intérêt général. En revanche, les produits du travail sont équitablement répartis entre ceux qui ont contribué à les constituer.

Les affinités que la personne (2) et la morale de Gide, — cette morale individualiste qui aboutit au don de soi, — peuvent présenter avec la doctrine communiste sautent aux yeux tout comme les divergences. Nonobstant, il se demande ce que valent en fait toutes ces idéologies.

Il est tout d'abord frappé par l'esprit de dénigrement qui préside aux moindres articles de la presse capitaliste quant à l'U. R. S. S. Rien ne s'imprime sur la Russie soviétique qui ne tende à prouver la faillite du nouveau système. Alors, Gide de remarquer avec une nuance d'ironie: si faillite il y a, « pourquoi vous inquiéter? » Et à l'argument de la presse bourgeoise qui consiste à dire qu'on ne montre aux touristes et qu'on ne reproduit par l'image que les « résultats heureux du plan », il répond: « Mais vous trouviez tout naturel que notre Exposition Coloniale n'étalât que ce dont vous pensiez que pouvait se glorifier la France. C'est qu'ici, passant outre aux détresses et aux abus de pouvoir que vous préférez ignorer, vous approuviez le but atteint. » Tant de mauvaise foi irrite Gide et le dispose déjà favorablement vis-à-vis de l'U. R. S. S.

Qu'on puisse, négligeant les broutilles, critiquer l'essentiel, mais Gide est le premier à le faire.

Défenseur d'un individualisme différenciateur, il est accroché par le concept communiste de la liberté. Dans les pages de son *Journal* rédigées après son adhésion au communisme, il résout, au moins pour lui, ce problème capital de la liberté individuelle. Est-il devenu communiste conscient parce qu'il l'a résolu? C'est ce que nous allons voir.

Avant toutes choses, Gide reconnaît que « le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir ».

(1) Gide n'a ni le goût ni le sens de la propriété, en quoi il est le moins bourgeois des hommes. Il a romancé cette lacune, si on peut dire, dans le Ménalque de *l'Immoraliste*.

— Mais cette soumission génératrice de bonheur, la morale traditionnelle l'a toujours enseignée, tandis que vous, vous l'avez longtemps niée!

Gide en convient, mais il nous demande de reconnaître que la faiblesse de la tradition, c'est « qu'elle nous invite à n'accepter que des cadavres de vérités... Ce que l'on découvre ou redécouvre soi-même, ce sont des vérités vivantes ». D'ailleurs, la bienfaisance de cette vérité cesse d'apparaître aux champions du traditionalisme sitôt qu'elle renforce au lieu d'infirmer « l'éthique du plan de l'U. R. S. S. ».

Au reste, pour Gide, la nécessité et l'utilité de l'obédience, de la soumission aveugle, sont sujettes à caution, parce qu'il n'admet pas, quand à lui, que l'individu (entendons surtout: l'individu de valeur) doive s'opposer « fatalement » à la collectivité. Un « *individualisme bien compris* », nous l'avons déjà vu, en cultivant ce qu'il renferme en lui de particulier, « d'irremplaçable », sert au contraire la communauté. Toute société, « fût-elle communiste », qui empêcherait l'individu de délivrer son message, finalement s'appauvrirait, se ruinerait. « *Un communisme bien compris* a besoin », dans l'intérêt même de la collectivité, « de favoriser les individus de valeur, de tirer parti de toutes les valeurs de l'individu. Et l'individu n'a pas à s'opposer à ce qui mettrait tout à sa place et en valeur. »

Par conséquent, aux individus de bien comprendre et d'élargir la notion par trop étriquée et stérile d'individualisme, d'une part. D'autre part, nécessité d'un *communisme bien compris*... Et ici, Gide reconnaît implicitement que ce dernier concept n'est pas aussi bien compris qu'il pourrait l'être par les doctrinaires et les dirigeants du bolchevisme, encore qu'il fasse la part des contingences dues au tempérament slave.

J'attends dès lors qu'on me montre ce qui sépare Gide de l'idéal communiste, ce qui l'en a jamais séparé. Il est

aussi près du communisme qu'on peut l'être. Disons mieux. On peut très bien imaginer une cassure entre Gide et le communisme en action, en ce qui concerne le développement et la mise en valeur de l'individu dans la société collectiviste. Mais Gide n'en resterait pas moins communiste pour cela. Au contraire, en ne se *conformant* pas, il resterait plus près du communisme essentiel. De même, en rejetant le christianisme, Gide, loin de perdre le contact du Christ, s'en rapprochait.

En attendant, bien qu'il ne se dissimule pas « les erreurs, les défauts de mise au point », Gide fait confiance au soviétisme. Oui, cet éternel et inlassable protestant a la foi. Spécifions bien. Il a foi, non pas dans l'idée communiste, dont l'efficacité lui est devenue sensible *après examen,* et qui répond à ses aspirations de toujours, mais dans l'U. R. S. S. C'est uniquement sur ce point qu'on pourrait à la rigueur parler d'*inconséquence*. Or, Gide fait confiance à l'U. R. S. S. pour tous « les espoirs qu'il soulève et qu'il autorise ». Il lui sait gré d'exister, de s'essayer en dépit de tout ce qui a été dit et redit sur l'incapacité du collectivisme à s'adapter. Il admire sa tentative d'imprimer une tendance nouvelle à l'humanité.

Gide a toujours eu, très ancré, ce qu'il appelle « le sentiment de la ressource » de l'humanité. *Ce qui sera* l'a toujours passionné. Ce n'est pas aujourd'hui, mais en 1909, qu'il exprimait cette tendance profonde de son esprit et de son cœur. Dans un article sur « la théorie de Carey », l'enthousiasme lui faisait écrire déjà: « O terrains d'alluvions, terres nouvelles difficiles et dangereuses, mais fécondes infiniment! »

S'étonner que Gide ait pu aller au communisme, c'est avouer du même coup qu'on ne l'a jamais bien lu.

LUCIEN DURAN.

L'AME ALSACIENNE

LE GOUT DE LA VIE ET LE SENS DU MYSTERE

I

LE CARACTÈRE ET LA TRADITION

L'âme alsacienne garde des attaches curieuses avec l'âme flamande française. Toutes deux possèdent des âmes de contraste: appréciation gourmande des matérialités de la vie et aspirations vers la pureté des cimes. Tout être humain étant construit sur un type plus ou moins approchant dans la possession de ces tendances doubles, il ne s'ensuit pas moins que, sur ce chapitre, les Alsaciens et les Flamands tiennent le premier rang. Le terre-à-terre, le plus pot-au-feu, ou l'agenouillement prosterné devant le mystère. Ce qu'il y a de plus arrêté dans les contours immédiats et ce qu'il y a de plus éthéré dans l'au-delà. Un souci appliqué des réalités pratiques et les essors vers le sublime. Deux sentiments opposés, ceux qu'éveillent les désirs de la chair et ceux qu'excitent les élans vers un monde où la chair s'est dissoute, voisinent en bonne compagnie dans ces races où se rejoignent et s'affrontent les contraires: d'une part, le prosaïsme quotidien le plus appuyé, et de l'autre, la poésie dans la conquête d'un idéal supra-terrestre.

Dans ce tableau d'ensemble, quelques traits néanmoins appartiennent plus particulièrement à l'âme alsacienne. Le Flamand est plus patient, moins expansif, plus renfermé. L'Alsacien a du soleil du Midi dans les veines. Aussi travailleur que l'autre, il a la poignée de main plus chaude et sa tête s'emporte aisément. Non pas que la réflexion lui fasse défaut. Sa colère le plus souvent est le fruit d'une expérience antérieure dont il a médité les

enseignements. Seulement et voilà: il ne tolère pas qu'on se moque de lui. Sa susceptibilité est vive, ombrageuse, infiniment vulnérable. Il se froisse très vite et, sous un masque de jovialité et de camaraderie bon enfant, observe à part soi et se réserve. L'amabilité, la bonne humeur, il la donne tout de suite, mais la confiance ne vient qu'après. Et puis, véritablement, cet étranger vers qui est allé son cœur ne nourrit-il pas quelque idée de derrière la tête et n'a-t-il pas eu l'intention de rire de son accueil cordial et de le duper? On ne sait jamais. Il faut se rendre compte. C'est alors que l'Alsacien fixe hardiment l'œil de son interlocuteur et cherche à démêler sa pensée profonde. Il ne dit plus rien et attend. Ce désaccord entre la franchise de l'abord et le recul consécutif a fait taxer l'Alsacien d'hypocrisie. Rien de plus faux. Il est spontané avant tout, mais s'interroge ensuite. Si, dans la chaleur de ses effusions, il avait eu tort? Cela peut être. La prudence exige que le doute soit vérifié. Ou l'appréhension était légitime ou elle n'avait pas de raison. Si elle se trouve justifiée, la rancune alors se met de la partie et enfonce ses racines dans la mémoire. Celle-ci est résistante et ne se laisse pas entamer. Mémoire du bien qu'on a fait à l'Alsacien, du mal qu'il a souffert, mémoire du passé, des parents, des mœurs, des habitudes, tous les souvenirs une fois fixés s'implantent solidement et ne se laissent plus arracher. Le culte de la tradition si cher à l'âme de mes compatriotes ne tient qu'à la fraîcheur de ces images, qui, accueillies par le cerveau dans leur fleur, continuent de s'y épanouir et ne se fanent plus.

Les idées, les croyances, le métier du père sont adoptés par le fils. Mais à une condition: que ces manières de penser, de sentir, de travailler, rentrent elles-mêmes dans le caractère et répondent aux sympathies de la race. Le métier d'avocat ne lui dit rien qui vaille. Ces gens parlent trop. La vie est si courte qu'elle ne laisse pas de

temps aux discours. Il n'y a de place que pour l'action, le travail, la sécurité. De là, dans les familles, ces lignées d'industriels, de médecins, de militaires.

Pendant des centaines d'années, la profession des ancêtres est embrassée par les descendants. Sur la place de la Cathédrale, à Strasbourg, au coin de la rue Mercière, une pharmacie est ouverte. Elle date de 1220 et c'est la plus vieille de France. Or, derrière ses baies cintrées, sur le bord desquelles s'allongent des animaux fantastiques, a régné pendant quatre cent cinquante ans, de 1220 à 1870, la succession de la même famille. De père en fils, hors une fois, où la pharmacie a échu à un oncle, ç'a été, au milieu de la gloire des bocaux d'origine, le défilé ininterrompu des titulaires issus du même sang. Avec les médecins, c'est la même chose, mais toutefois avec une fidélité moindre dans la constance. Ils se suivent pendant cent à cent cinquante ans, sans que le chiffre de quatre siècles et demi ait jamais été atteint chez eux. Aux pharmaciens, l'honneur de figurer en tête de liste.

Ici, une question se pose. Devant la persistance de ces chaînes où résonnent les sentiments du passé, comment le gouvernement de la France a-t-il pu croire qu'il lui était aisé d'en rompre les anneaux, moyennant les coups brutaux de quelques décrets et lois? Tout d'abord, il était entendu qu'on ne toucherait en rien aux croyances et coutumes de la race. L'Alsacien a cru dans la parole donnée. Il est loyal et ne conçoit pas que quelqu'un ait l'audace, l'effronterie et la mauvaise foi de rétorquer une promesse qu'il avait faite posément, en garantissant, en plus, les vues de l'avenir. Sa probité est telle que, souvent, les affaires, il ne les traite qu'oralement. Pas besoin de contrats ou de signatures. Est-il honnête ou ne l'est-il pas?

La réaction ne s'est pas laissé attendre. La colère qui grondait sourdement a éclaté soudain. Le mouvement autonomiste a jeté ses fusées incendiaires, et si aujour-

d'hui, grâce aux efforts de l'évêque de Strasbourg, il semble avoir réduit l'éclat de ses feux, ils sont loin de s'être éteints totalement. Aussi aucune maladresse, aucune vexation, même avant les menaces de M. Herriot, n'avaient-elles été épargnées, dès les premiers mois de l'occupation française. On avait humilié les Alsaciens de toutes manières: dans la pudeur de leurs sentiments et l'équité de leurs revendications, par l'envoi, d'abord, de ces instituteurs sans âme, qui, pendant la prière qu'ils devaient faire réciter à l'entrée et à la sortie de la classe, allumaient ostensiblement leur cigarette, par la tolérance accordée à ces directeurs d'école qui installaient leur maîtresse dans une chambre du bourg, par le parti pris d'éliminer les Alsaciens des places de chef dans les administrations et de ne les y admettre qu'en qualité de sous-ordres. Ce dernier grief, qui touchait plus directement à leurs intérêts positifs, était parvenu à les exaspérer. « Nous ne sommes pas des Français de seconde zone », s'exclamaient-ils. Déjà, du temps de l'occupation allemande, pareil déni de justice leur avait été infligé, et ils étaient relégués dans les bas-fonds des administrations diverses. « Nous ne sommes pas des Allemands de seconde zone », protestaient-ils à ce moment. En eux, ils sentent des qualités d'organisateurs et de chefs. Qu'ils ne s'abusent nullement dans cette évaluation de leurs capacités, cette certitude leur en est fournie par l'exemple de leurs frères, vivant en terre de France. Industrie, sciences, administration, art militaire, médecine, plus rarement lettres et arts, partout ils sont à la tête et jamais besogne n'a été menée à meilleure fin que par les soins de leur entremise appliquée et soucieuse. S'accumulant en faveur de leurs intérêts méconnus et lésés, ces raisons trouvaient dans la vigilance de la propagande allemande une nouvelle pierre qui en aiguisait les revendications et affilait le tranchant de leur mécontentement. Et quand tout ce mal avait été commis, voici

maintenant le bouquet: après la meurtrissure des aspirations vers l'idéal et les ambitions, il leur était annoncé maintenant qu'ils ne recevraient même plus les premiers rudiments de l'instruction religieuse, que l'école ne s'occupait pas de cela et qu'ils avaient à chercher ailleurs.

L'Alsacien, nous l'avons dit, est comme saint Thomas. Il croit ce qu'il voit, ce qu'il touche, non ce qu'on lui dit. Les démonstrations logiques des raisonnements ne l'émeuvent nullement. Les médecins de la province offrent à cet égard un exemple journalier de ces exigences qui ne se rendent que devant les démonstrations du réel. Au lieu d'imposer leurs idées préconçues au malade, ils méditent l'enseignement qu'ils en reçoivent. Ils ne lui disent pas: « Tu feras ce que je veux. » Ils lui insinuent qu'ils feront ce qu'ils sont tenus d'exécuter de par les clartés qui rayonnent de l'état même de son mal. Ce sont des empiriques et ils avaient fait la gloire de l'ancienne Faculté de médecine de Strasbourg. Les leçons de l'expérience constituent leur seul guide. Nos gouvernants ont exactement adopté la méthode inverse. Non pas avec des malades qui en seraient tous morts, mais avec des populations qui ne demandaient pas mieux que de vivre, nourries avec les substances alimentaires de l'âme qui avaient composé le régime nutritif de leurs pères. A ces procédés puérils et funestes, comment les victimes désignées auraient-elles pu répondre sinon en déclarant hautement: « Nous ne voulons pas. » Au début, elles se contentaient d'émettre leur veto. Aujourd'hui, elles n'ont, en partie, renoncé à cette opposition intraitable que dans l'espoir que les bourdes commises par l'Administration française n'auront plus l'occasion de se renouveler. Vous entendez bien, messieurs du Parlement. Attention aux décrets nouveaux qu'il vous plaira de promulguer contre les coutumes et croyances des provinces recouvrées!

D'autant que le gros bon sens de la race, sans même

que jamais elle se soit occupée de physiologie, se met directement d'accord avec les enseignements de celle-ci. Elle connaît la valeur des disciplines. Or, que sont les disciplines ,sinon une éducation de la sensibilité, et qu'est cette dernière ,sinon la racine même de la plante humaine? L'être humain sent avant de comprendre. En dehors des croyances religieuses, et tous les rapports des inspecteurs d'Académie ont été unanimes sur ce point, il n'est point possible d'introduire, dans l'esprit de l'enfant, un consentement décisif aux règles de morale qui lui sont inculquées. La religion raisonne peu. Elle commande avant tout et au nom de principes qui échappent au contrôle de la pensée et à la dissolution de l'analyse. Elle affirme au nom de l'absolu. L'enfant, pour obéir, a besoin de ce regard de Dieu, qui lui indique la voie et n'admet ni discussion sur ses commandements, ni dérogation aux exigences qu'il spécifie. Grâce à cette surveillance souveraine, une fois l'éducation de la sensibilité obtenue, le maître pourra s'occuper de l'éducation de la raison .La raison, ce sont les branches, si la sensibilité est fixée dans les racines. Elle ressemble, la raison, à ce qui, dans l'ordre alimentaire, compose le groupe des viandes. Celles-ci ne sont autorisées que dans la seconde enfance. Dans les premiers mois, le nourrisson ne reçoit que du lait. C'est, en fait de nutrition, l'équivalent de l'enseignement religieux dans le domaine moral.

Ayant institué l'enseignement de la raison avant même que soient enfoncées, sur un terrain ferme, les assises de la sensibilité, le gouvernement français a fait tout le contraire de ce qui devait constituer l'élément fondamental de sa tâche. Il a imité, dans ses programmes, les inspirations qui lui venaient de l'école rationaliste du XVIIIe siècle. Celle-ci, dans sa construction de l'être humain, avait omis de compter avec la solidité même de l'édifice. La sensibilité et les puissances affectives dont Jean-Jacques pourtant avait démontré la valeur, aux

yeux des encyclopédistes, méritaient, à peine, un coup d'œil en passant et l'ostracisme se continua jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il y a quarante ans seulement, tour à tour, William James et Th. Ribot, dans leurs études sur l'*Expérience religieuse*, la *Psychologie et la Logique des Sentiments*, avaient dénoncé l'étendue de cette lacune.

Les institutions étant toujours en retard sur les connaissances et sur les idées, les dirigeants en France se sont comportés comme si ces lumières n'existaient pas. Les lois laïques, qu'ils ont imposées en France et qu'ils avaient dessein d'infliger à l'Alsace, établissent qu'ils ne suivent nullement les progrès de la psychologie. Tout rayonne autour d'eux. Leurs principes les condamnent à demeurer dans l'ombre. L'Alsacien, lui, apprécie le soleil.

II

L'HYGIÈNE ALIMENTAIRE

Liés aux legs des qualités ancestrales et à leur transmission à travers les siècles, ces traits de caractères si fermes et si élevés sont aussi dus, pour une certaine part, aux conditions de vie et aux particularités de l'hygiène alimentaire. L'Alsacien est sédentaire. Il aime peu à se dépayser. Après 1870, un grand nombre sont rentrés en France pour éviter à eux-mêmes ou à leurs fils l'enrôlement obligatoire dans les armées allemandes. Ils avaient tout vendu, leurs propriétés et leur maison natale, pour échapper au joug de l'envahisseur. Depuis la dernière guerre, quelques-uns sont revenus. D'anciens Alsaciens ont été nommés professeurs à l'Université de Strasbourg. Ils avaient quitté des situations matérielles magnifiques, à Paris, pour aller respirer à nouveau les senteurs et les aromes parfumés de leur pays d'origine. Et puis, à côté des terres elles-mêmes, n'y avait-il pas cette atmosphère d'émanations morales qu'on ne sent nulle part, au même degré? Cette franchise libre, cette honnêteté stricte, cette intransigeance dans la probité, cette horreur de la

bassesse, cette répulsion pour les stratagèmes hypocrites et les manèges combinés dans l'ombre, ce goût du beau et du grand, quelle province française offre une telle supériorité d'âme unie à de telles variétés d'aptitudes? Sait-on que la sculpture religieuse en Alsace a devancé de deux siècles les modes de représentation tels qu'ils étaient adoptés en France? M. E. Male, dans un bas-relief de la cathédrale de Strasbourg, figurant la mort de la Vierge et datant du XIII[e] siècle, a signalé dans l'expression des visages des dispositions de tristesse et de souffrance que seule la statuaire du XV[e] siècle a osé fixer sur les traits de ses apôtres et de ses saints. La réalisation alsacienne a précédé de longtemps toutes les entreprises qui, plus tard, devaient être exécutées dans ce même sens d'une sensibilité qui s'épanche et brise l'impassibilité hiératique des traits, pour y installer à sa place les mouvements d'une âme moins majestueuse, mais plus vivante.

L'attache est tellement serrée, qui relie les Alsaciens à leur pays d'origine, qu'ils ne parviennent pas à s'en libérer au cours de leur vie passée en France. L'heure de la retraite les ramène dans leur bourg ou leur village et ils viennent y finir humblement une carrière qui s'était hautement illustrée par ailleurs. C'est ainsi que nous avons connu le professeur Stoltz, une des célébrités de l'obstétrique française et doyen de la Faculté de médecine de Nancy, choisir, pour y passer les dernières années de sa vie, son petit village d'Audlau, dans la vallée de Barr, visité pour sa belle église romane qui date de Louis le Gros, et qui est blottie entre ses pentes de vignobles et sa colline boisée que dominent les deux bras implorants de son château en ruines. Et que d'autres, avec le professeur Stoltz, ont obéi à un appel semblable!

Entre tous les souvenirs de pays, d'habitudes et de mœurs, prennent encore place les images se rapportant aux particularités de la nourriture et des boissons. Ici

l'eau vient à la bouche, car tout est soigné, excellent, succulent, parfois un peu lourd, mais servi avec tant de grâce par le sourire des Alsaciennes accortes et prestes. Choucroute, saucisses, viandes marinées, pâtés au foie gras, pâtes, quoi encore? Les plats se succèdent et ce n'est pas fini.

Et quels vins exquis! De la topaze, de l'ambre et du soleil en bouteilles, parfumés comme le plus délicat des muscats et frais au palais comme une glace liquide d'où coulent des rayons de santé robuste et de vie. Les médecins alsaciens connaissent du reste la valeur de leurs vins, et bien des malades, qui semblaient perdus, ressuscitent sous la stimulation de ces breuvages magiques.

A table, les repas sont copieux. Les amphitryons craignent toujours qu'il n'y ait pas assez. « Mangez, mangez, disait une baronne qui n'avait pas appartenu à l'aristocratie dans sa jeunesse, mangez, répétait-elle à ses invités, cela ne coûte rien. » Les convives se régalaient, tout en souriant à part eux. Comment le souvenir de telles agapes ne se graverait-il pas à jamais sur l'écran de la reconnaissance? Des histoires circulent à Strasbourg, et qui ont trait à des prouesses culinaires, accomplies dans le passé. L'événement peut remonter à plusieurs siècles. C'est comme s'il datait d'hier. Rien ne s'est effacé.

C'est ainsi qu'en 1572, je crois que c'est l'époque exacte, mais ne puis vérifier aujourd'hui, les notables de Zurich exécutèrent un exploit mémorable. Pour prouver aux Strasbourgeois l'ardeur d'une sympathie qu'aucun empêchement ne pouvait refroidir, ils leur apportèrent, par voie d'eau, un bouillon de haute marque, préparé par les meilleurs cuisiniers de la ville. Le voyage dura plusieurs jours. Pendant le trajet, le breuvage ne fut pas réchauffé. Chose merveilleuse, il était encore chaud, quand il fut servi au festin d'arrivée et consommé par les magistrats de Strasbourg! Les vieilles grand'mères

nées vers la fin du XVIIIe siècle ne cessaient pas de conter à leurs petits-enfants le miracle de cette glorieuse aventure. Les annales alsaciennes n'en ont guère enregistré de plus étonnantes.

Lorsque j'étais un tout petit garçon, avant la guerre de 1870, mon père, qui était médecin à Mutzig, dans le Bas-Rhin, m'amenait aux repas de noces, dans les familles les plus huppées de ses clients. A Dorlisheim, village cossu, étalé dans la plaine, au sortir de la vallée de la Bruche, le festin se prolongeait trois jours et trois nuits, pendant lesquels la bombance ne cessait pas. Au bout du troisième jour, autour d'une longue table en fer à cheval, somnolaient, mangeaient, buvaient ou dormaient des convives, les uns écrasés sur leurs coudes et ronflant de toutes leurs forces, les autres d'aplomb sur leur chaise et piquant de leur fourchette qui une aile de poulet, qui une tranche de gigot ou de jambon, toutes victuailles trônant triomphalement sur la nappe maculée de taches de vin, dans leur croûte dorée, leur enveloppe juteuse, ou leur gaine d'un rouge sombre et magnifique.

Quand on parle de l'Alsace, il ne faut jamais oublier ce goût de la chère plantureuse et cette passion pour les deux boissons favorites: le vin blanc et la bière, le premier se consommant aux repas et la bière étant le régal des fins d'après-midi et des soirées, au milieu des vapeurs épaisses que répand, dans la salle de la brasserie, la fumée des pipes innombrables, en porcelaine, en merisier, longues, majestueuses, ou courtes et trapues. Trois, quatre bocks pour la soirée constituent une moyenne, mais ce chiffre peut être singulièrement dépassé. Au lycée de Strasbourg, au début de 1870, les internes se contaient avec admiration le pari de deux indigènes. Le premier avait juré d'avaler douze bocks pendant les douze coups que sonnerait à midi l'horloge grave et lente de la cathédrale. Il avait gagné. Quelle plaisanterie! Il y avait moyen de mieux faire. Un camarade survint qui

proposa un tour de force moins élémentaire. Pendant le même temps, c'est-à-dire pendant la révolution des douze coups de l'horloge, il consommerait à la fois les douze bocks et en plus douze cervelas. Il gagna encore, mais la chronique ajoute qu'il fut bien malade.

On sait que le foie gras a été inventé dans sa disposition actuelle — foie gras au centre enrobé dans la dorure de la pâte — au XVIIIe siècle, par le cuisinier du maréchal de Contades. Avant lui, les deux mets étaient servis séparément. Il les associa dans une même substance par l'illumination d'un trait de génie.

Les Strasbourgeois songèrent, paraît-il, dans un élan de gratitude envers le bienfaiteur de la cité, à lui ériger un monument commémoratif. Mais le projet n'eut point de suite. Mon éminent compatriote de Mutzig, le chanoine Gass, bibliothécaire du grand séminaire de Strasbourg, m'écrit que le culte du grand homme n'a pas été célébré par le rappel d'un buste consacré à sa gloire.

Dans le peuple, l'amour des franches ripailles n'allait pas, jadis, sans quelques dégâts commis de temps à autre. A Gresswiller, village à deux kilomètres de Mutzig, le soir de la fête patronale, c'était une grande émulation parmi les gars du pays. Après le dîner, ils se réunissaient dans une salle d'auberge et, toutes lumières éteintes, s'amusaient à se larder de coups de couteau dans l'obscurité. Cela finissait par des bagarres sérieuses et des blessures parfois graves. Ce soir, mon père ne se couchait pas avant minuit. Il attendait qu'on l'appelât. Les coups de couteau n'étaient pas rares qui entraînaient une hémorragie grave ou qui ouvraient le ventre d'une profonde entaille. Dans ces temps, la jeunesse de Gresswiller ne connaissait pas des mœurs de tout repos. Cela se passait avant la guerre de 1870. Je ne sais si, au cours de l'occupation allemande, de pareils jeux continuèrent d'être tolérés.

Quant aux femmes, elles ne doivent guère avoir changé.

Ce sont de solides travailleuses, la tête près du bonnet, et qu'il ne convient pas de pousser à l'exaspération. Sur le chapitre du devoir, elles ne plaisantent point. Que leurs maris ne s'avisent pas d'aller dépenser leur paie au cabaret, ou elles mènent un joli tapage. Au milieu des buveurs attablés, la femme pénètre comme une trombe, saisit son mari au collet et le jette vers la porte, avec à la bouche une bordée d'injures. Les assistants regardent avec calme cette furie et cessent leur conversation pour la reprendre, sans faire allusion à la scène, quand le ménage est dehors et que les invectives de la femme s'éloignent dans la nuit. D'ordinaire, le mari rentre tête basse et ne dit rien. Quand il lui arrive de se fâcher à son tour, il devient mauvais et voit rouge. Battue comme plâtre, la femme se sauve en hurlant. Que de fois, étant gamin, j'en ai vu ainsi, accourir chez mon père, prenant le ciel à témoin de l'infamie et venant montrer leur œil poché et leurs paupières baignant dans une mare de sang. A la sortie du cabinet, la sérénité leur était revenue, et un sourire de fierté illuminait leur face congestionnée et bouffie. « Il est tout de même fort, mon homme », disaient-elles au médecin qui les reconduisait à la porte.

III

LES BEAUTÉS DE L'AME

Sous cette enveloppe rude, ouverte aux générosités de la nourriture et de la boisson, veille une âme compatissante ,délicate, subtile, avide de surnaturel et qui se laisse bercer aux caresses des souffles sublimes. Les croyances religieuses, chez l'Alsacien, sont fermes, indiscutables, enfoncées dans les vérités les plus évidentes, et nul n'a le droit d'y toucher. La mission du Christ, son agonie, les douleurs et le désespoir de la Vierge appartiennent aux annales de l'histoire. Les représentations qu'en ont faites les artistes du moyen âge comptent parmi les plus belles, les plus émouvantes, les plus no-

bles, les plus pathétiques que nous aient léguées les richesses du passé. Voyez le Christ aux Lépreux du Musée de Colmar, ses mains livides et verdâtres, déjà décomposées; le peintre, dans son imagination de feu et sa fougue d'exécution, a rassemblé, en un groupe de douleur et d'accablement, devant ce glorieux martyr, tout ce que l'effroi et l'horreur, au cours des calvaires gravis par le genre humain, ont offert d'inique, de monstrueux et de déchirant. Le Christ, à la descente de la croix, n'est pas seulement Dieu lui-même. Il est l'homme foudroyé, succombant à sa tâche, après avoir accompli son devoir jusqu'au bout; il est reçu dans les bras éplorés de ceux qui l'aiment et qui se redressent de tout leur effort pour ne pas s'abîmer eux-mêmes dans l'épouvante de leur douleur.

De tels peintres sont légion. Ils s'incorporent aux souffrances qu'ils expriment et ne font qu'un avec elles. Ce sont les dedans de l'âme qu'ils extériorisent dans les figures qu'ils offrent à notre contemplation. Ils voient les choses dans l'imagination fraternelle qu'ils s'en forment et non dans la sécheresse des lignes et la rigidité morte des contours qui les dessinent.

L'Alsacien amplifie, appuie sur les pédales, grossit, enfonce davantage, mais élève également. L'obsession de ce qui est le poursuit dans l'image qu'il cherche à rendre et il ne se contente qu'en accentuant fortement les reliefs et en épaississant les ombres. Dans les temps modernes, un dessinateur, Gustave Doré, a bien traduit ces tendances, non pas déformantes, mais plus opiniâtrément révélatrices. Les illustrations de ses albums, *L'Enfer, Don Quichotte,* la *Bible,* d'autres encore dans les noirceurs et les clartés qu'ils opposent avec fougue, exposent des forêts de sapins prodigieuses, des rochers vertigineux, des châteaux forts terribles et, évoluant au milieu de ces paysages forcés, des figures plus froncées que nature, des longueurs décharnées, des rotondités ventrues

et, par ailleurs, des expressions d'anges, des horizons d'une douceur ineffable, des ciels d'azur et d'or ou soudain plus orageux, plus menaçants, plus zébrés d'éclairs pâles que n'en ont jamais enregistrés les observateurs fidèles et scrupuleux du monde extérieur. Cela est ainsi. L'Alsacien est un poète, et très grand. Le plus grand romancier moderne, Balzac, était de Tours. Il était digne de naître Alsacien.

Modifiant les images que leur renvoie le miroir de leurs sens, vers le modèle de leurs aspirations héréditaires, mes compatriotes vont plus loin encore. Leur imagination les transporte dans le monde surnaturel, avec la même précision de vision qui leur faisait recueillir les notations et les particularités du monde environnant. Le paradis leur apparaît dans la radieuse interprétation du moyen âge. Leurs pères concevaient de la joie à se le représenter de la sorte. Puisque les intérêts matériels n'étaient pas compromis à l'innocence de cette croyance, pourquoi se seraient-ils évertués à penser autrement? Aucun avantage ne serait résulté pour eux de ce changement. Alors, ils continuent d'adopter la vision de leurs pieux ancêtres. Le Christ et la Vierge, sur un trône, et au-dessous d'eux les prophètes et les apôtres et, se pressant au son des trompettes où soufflent des anges, la foule des élus aux yeux enivrés d'extase. La religion d'espoir dans l'avenir et d'autorité dans le présent convient à ces âmes fermes qui savent obéir en vue du bonheur que leur réserve déjà ici-bas la sagesse de leur soumission et que leur vaudra certainement et plus tard leur passage dans l'autre monde.

Dans les classes élevées, le tableau ne se précise pas dans des groupements aussi nets et une ordonnance aussi harmonieusement combinée. Mais, à leurs yeux, il reste toujours l'inconnu, ce que nous ne savons pas et ne connaîtrons jamais, puisqu'à mesure que la science s'élève, elle domine des éloignements plus déconcertants. Depuis

la découverte des rayons X, il y a une quarantaine d'années, que de prolongements inattendus et que d'abîmes! Les formes d'énergie insoupçonnées qui nous entourent nous écrasent sous le poids de leur mystère. Bien plus, elles nous anéantiraient totalement, si leur malfaisance n'était pas atténuée et dispersée, délayée dans la sauvegarde de rayons d'un autre ordre et dont l'action protectrice contrecarre les effets néfastes de leurs congénères.

Nous ignorons même, et pour nous, médecins, cela est incroyable, de quelle nature est l'énergie vitale, celle qui assure la croissance du corps, maintient l'équilibre de ses fonctions, intervient pour réparer les désordres et opère, en cas de troubles, les redressements salutaires. Cette énergie, importante entre toutes, à connaître, n'est pas la radioactivité, comme l'ont démontré les savants allemands, ni même de l'électricité, cette dernière se manifestant comme une modification de l'énergie primitive, mais ne la constituant en aucune façon.

En sorte que l'étonnement augmente avec l'étendue du savoir. L'Alsacien, qui ne s'accommode pas du tout des explications incomplètes, remonte alors à la première des origines, à la force souveraine qui est maîtresse de l'infini et règle l'ordre du monde. La croyance en Dieu seule lui permet de comprendre, et c'est elle qui ouvre les portes du temple où est dévoilé le secret du mystère, ce mystère qui, jadis, au jugement de Berthelot, disparaissait du monde, alors qu'aujourd'hui, il est plus gorgé d'énigmes qu'au temps de la venue de Jésus-Christ sur la terre.

Plus impénétrable, plus résistant, plus serré que jamais, le mystère enveloppe le savant de son opacité dense. Voilà ce que pressent l'Alsacien, même quand sa culture est demeurée rudimentaire, et voilà ce qu'affirment ceux qui, étant montés sur la colline, ont eu la chance de voir de plus loin.

Aussi, l'instruction actuelle, dans ce qu'elle offre

d'étriqué et de court, ne le contente-t-elle nullement. Celle-ci n'omet pas seulement la gloire de Dieu, révélée par l'évidence de son œuvre, elle néglige de parler de l'âme, immortelle en tant que forme d'énergie et dont la réalité est chaque jour démontrée par les désordres dont elle est le siège. Une chose qui n'existe pas et néanmoins devient malade, voilà une étrangeté que l'Alsacien renonce à saisir. Si l'âme est affligée de troubles, c'est qu'elle existe, déclare-t-il fermement, et il ne démord pas de sa certitude.

La curiosité de l'au-delà s'associe en son cœur à la considération de ses intérêts immédiats pour le fixer dans la solidité de sa doctrine. La conduite dans le présent, que lui dicte la règle des dix commandements, lui vaut la quiétude de l'âme. Il travaille mieux quand il obéit et, grâce aux espoirs de l'autre monde, l'angoisse a cessé de harceler son cœur. Plus qu'un autre, il garde le souci de bien faire et sa vigilance ne s'engourdit pas.

Race forte, saine, décidée, n'ayant jamais peur, se laissant tuer sur ses positions plutôt que de céder, son adhésion n'est acquise qu'à des leçons utiles, d'où elle peut extraire des nouvelles chances dans la réussite de sa carrière et le repos assuré dans la vie éternelle.

Cette substance nourricière étant absente des discours qu'il entend, bien vite l'Alsacien a fait de s'évader. Les rhéteurs l'assomment, il les nargue à coups d'exclamations et d'interruptions triomphales. Et s'ils s'entêtent dans leur boniment, il interpelle ses camarades. « Hans, Fritz, Peter, Schmitt, crie-t-il, à l'assaut de la tribune. » Et quand ils ont flanqué dehors l'intarissable bavard, les voilà au comble de la joie. Ils partent d'un éclat de rire homérique, leur bouche se dilate et se tord en une jubilation contagieuse. Toute la salle applaudit et ils sortent en se félicitant les uns les autres et en entonnant, dans le dialecte du cru, une chanson de la bonne Alsace d'autrefois.

D[r] CH. FIESSINGER.

CI-GIT

—

PREMIERE PARTIE

I

Manié avec une coquette négligence, l'éventail d'autruche se balança une fois de plus. Roger Morgueil, posant sa main sur le bras nu de Dagmar, se récria:

— Un séducteur, moi, quelle folie! Je ne pense plus guère à séduire: je me contente de vivre, entre mes souvenirs et mes rêves, de vivre le plus agréablement possible...

— En faisant la cour à toutes les jolies femmes, interrompit Dagmar, pour matérialiser un peu vos rêves et forger de nouveaux souvenirs! Quel âge avez-vous donc, pour poser ainsi au monsieur blasé?

— Vous êtes d'une indiscrétion, ma belle amie...

— Je vous en prie, Roger, cette conversation prend la tournure banale des flirts. J'abomine cela. Accompagnez-moi au vestiaire, voulez-vous?

— Déjà? Il est à peine une heure.

— Peu importe. Je m'ennuie.

— C'est agréable pour moi!

Roger ne bougeait pas. Il avait pensé que sa boutade, dont il avait souligné l'ironie par une inflexion moqueuse de la voix, ferait sourire Dagmar, quand l'éventail, s'éployant à nouveau, lui masqua le sourire qu'il attendait. Il fut déçu. Sa fierté l'empêcha de traduire cette légère déception par un geste ou par un mot. D'ailleurs,

il était certain que Dagmar, comme les autres, se laisserait prendre au prestige de son regard et de ses paroles. Il se savait beau, non d'une de ces beautés molles qui tiennent à la symétrie harmonieuse des traits; mais d'une beauté mâle plus prenante, parce que plus personnelle et plus expressive. Il était grand. Ses cheveux noirs et souples étaient mis en valeur par les quelques mèches grises plaquées sur ses tempes, bien qu'il n'eût que trente-cinq ans. Son regard direct et métallique, pâle et lumineux, eût peut-être été naturellement dur sans le jeu ondoyant et humide des cils. Une petit moustache drue, raide, coupée court, cessait brusquement, de chaque côté de la bouche, avec le pli des lèvres, qui creusait comme une fossette allongée et prêtait à son visage une douce et coutumière amertume. Il se savait beau, et jouissait de son charme. Comme Narcisse sur l'étang, il se penchait sur les femmes ardemment, et cherchait à les émouvoir pour découvrir en elles le reflet de sa propre image. Il ne se souciait point d'aimer; mais il éprouvait un étrange besoin de plaire.

Dagmar Fjersen, qu'il avait rencontrée quinze jours auparavant à une fête de charité, avait tout de suite retenu son attention. Tout, en elle, était enveloppant: la grâce lente et précieuse des gestes, l'intonation flexible et musicale que son accent donnait aux phrases, la mollesse caressante des regards. Très blonde, elle nouait ses cheveux lisses et brillants en un chignon plat, tordu bas sur la nuque. Elle se plaisait à accentuer son type d'étrangère en portant de longues boucles d'oreilles, une robe sombre et montante, aux manches larges, retenues aux poignets par des anneaux de métal. Pour elle, Roger avait aussitôt cessé de se montrer assidu auprès de la jeune actrice qu'il courtisait alors. Tout le plaisir de sa vie semblait tenir dans cet art de l'aventure, et il poursuivait, à travers un étrange carnaval de masques, le visage multiple et changeant de son caprice.

Cette perpétuelle hésitation du cœur, si vraiment le cœur a quelque place dans ces formes diverses et incertaines du désir — et Roger le croyait de bonne foi ou s'efforçait de le croire, — cet éternel effleurement qui ne connaît jamais les profondes et tragiques délices de la passion, ne vont point sans une secrète lassitude. Aussitôt qu'il se sentait la proie de cette anxiété, Roger se la cachait à lui-même sous l'écharpe merveilleuse et scintillante d'une autre aventure, qui apportait à son esprit avide, avec le thème de nouveaux émois, cette momentanée raison de vivre que, à défaut d'idéal, l'exclusivité d'une pensée dominante met en nous.

— Alors, Roger, vous ne vous décidez pas? A quoi pensez-vous?

— Je pense que vous êtes belle, étrangement belle...

— Que vous devenez fade, mon ami! Ne savez-vous donc pas être autre chose qu'un flatteur?

— Si, quelquefois...

Dagmar se leva. En rectifiant un pli de sa robe, elle rit.

— Ne riez pas comme cela.

— Pourquoi?

— Vous semblez me moquer.

— Peut-être.

— Vous avez tort.

Il avait dit ces derniers mots d'une voix brève, un peu sèche, et plaintive pourtant. Dagmar le regarda, sans qu'il pût discerner si c'était avec étonnement, avec pitié ou avec douceur. Il ajouta, simulant un soudain accablement:

— Partons, vous aviez raison...

Mais elle n'en avait plus envie. Le seul acquiescement de cet homme lui supprimait son principal plaisir, qui était de le contrarier.

Tous deux cherchaient à s'attirer en jouant une comédie que le besoin de conquête de Roger et la coquetterie artificielle, mais séduisante de Dagmar, dictaient et

modelaient tour à tour. Chacun, se persuadant que l'autre subissait son charme, interprétait en ce sens des intonations et des gestes qui n'étaient qu'attitudes lucidement adoptées. Chacun croyait mener le jeu. Cette double duperie équivalait à la plus parfaite et naïve franchise.

Des groupes passaient, glissant et tournant: parfois les pas bizarres et scandés des danseurs semblaient vouloir écarter le pli gênant d'une robe trop étroite, que la musique eût tissée autour d'eux. Dagmar proposa d'aller sur la terrasse pour quelques instants. L'orchestre, l'atmosphère lourde, les parfums mêlés n'étaient que des prétextes; mais Roger, qui désirait un entretien plus intime, était trop heureux de l'occasion qui s'offrait. Il suivit pourtant Dagmar avec l'air las et résigné d'un homme qui n'eût accédé qu'avec indifférence au caprice d'une femme.

— Vous n'avez pas froid?

Il l'aida d'un geste à remonter son écharpe sur ses épaules, et se tut. Il demeurait dans une position d'attente, comme s'il eût craint de dire un mot inutile ou d'affecter une attitude maladroite. Il prenait un tel soin de paraître naturel, même dans son silence, que ce souci lui donnait une apparence presque timide, dont Dagmar se réjouissait, croyant être la cause d'un émoi. Ils s'étaient dirigés vers le coin le plus sombre de la terrasse. La musique leur parvenait, assourdie et enveloppante, et créait autour d'eux une atmosphère un peu théâtrale, parfaitement en rapport avec les personnages qu'ils jouaient.

Roger parla le premier, en caressant la nuque de sa compagne:

— Quelle belle nuit!

Elle ne s'était pas dégagée, mais n'avait point paru remarquer le geste de Roger.

Elle persifla:

— Oui, quelle belle nuit! Seriez-vous poète, mon cher? Rien ne manque: l'ombre nocturne, notre silence, la paix des choses, et, tout près, le contraste violent de ceux qui dansent, les sanglots longs des violons, ô Verlaine, la fête, le rire, le jazz... Poète, prends ton luth...

Ce flot de paroles moqueuses fit brusquement comprendre à Roger combien son romantisme de commande était ridicule, conventionnel et désuet; mais sa science de plaire et son expérience des femmes étaient trop grandes pour qu'il ne corrigeât point aussitôt.

Dagmar s'était tue.

— Vous êtes cruelle: « Poète, prends ton luth... », vous vous arrêtez au milieu du vers...

Elle tourna vers lui une figure provocante. Sa bouche s'avança et s'entr'ouvrit, comme si elle allait dire:

— Achevez-le!

Sous la main caressante qui s'y était posée, ses épaules tremblaient légèrement. Alors que tout son corps paraissait se raidir, les traits de son visage, au contraire, semblaient empreints d'une soudaine et voluptueuse lassitude. Brutalement, elle prêta ses lèvres.

Rien n'est plus décevant qu'un baiser, lorsque l'on croit reconnaître en lui la saveur d'étreintes antérieures. Celui que Dagmar accorda à Roger, sur cette terrasse où la musique mêlait à l'ombre une certaine sensualité, évoqua chez lui le souvenir trop précis d'autres lèvres:

« O vous, pensa-t-il, jeune Espagnole que je connus à Carthagène, petite fille de quinze ans, avec vos jupes courtes, avec vos cheveux noirs dont les coquilles rondes serraient d'un casque lisse votre front bombé et têtu, avec votre bouche humide comme une figue mûrie au soleil de Murcie, vous qui pleuriez et riiez tout ensemble en faisant gémir sur un violon la langueur chantante des romances, vous, si simple à la fois et si com-

pliquée, si changeante dans votre amour, Amparito... »

Est-il, vraiment, un souvenir qui ne soit pas aussi un regret? Roger se croyait insensible au regret, puisque seul lui importait le plaisir de l'heure présente. Et il tirait vanité de ce qu'il ne se souvînt pas d'avoir jamais pleuré. Pourtant tout ce que rappelait le nom de cet ancien amour surgissait devant lui avec une étrange intensité: la place espagnole, inondée de soleil, les maisons aux couleurs claires qui semblent fardées comme des femmes, l'une d'elles surtout, à l'angle de la calle Cervantes, où il avait vu Amparito pour la première fois...

Avec quelle netteté il revoyait tout cela! Dominant les airs de danse, scandés par l'orchestre, il croyait entendre encore la canzona populaire qu'elle jouait sur son violon.

Comme elle passait près de lui, après son morceau, il avait laissé tomber dans la sébille quelques piécettes d'argent. Quel long regard elle avait eu, en disant:

— Merci, Caballero...

Et puis, d'un geste prompt, elle avait arraché de ses cheveux une lourde fleur rouge, et la lui avait jetée en riant.

Roger venait alors d'avoir vingt-deux ans. Il lui suffit de quelques rendez-vous nocturnes dans la ville endormie et de quelques baisers pour qu'il se crût amoureux.

Lorsque la lassitude fut venue démentir son amour, il partit, emportant de l'Espagne la plus claire image de sa jeunesse: une enfant de quinze ans lui jetant une rose...

— Décidément, Roger, cette « belle nuit » vous porte à la mélancolie. Quel respect vous avez pour le silence! A quoi pensez-vous?

Il ne répondit que par un sourire. Dagmar précisa:

— A qui pensez-vous?

Mais comme, au fond, elle s'en souciait peu, elle prit de nouveau ses lèvres, sans attendre qu'il s'expliquât.

Un couple quitta les salons et s'avança sur la terrasse. Roger se dégagea. Il reconnaissait Philippe d'Elbannes, un de ses anciens camarades de la Faculté de droit, maintenant avocat connu, et la belle Denyse Vernet.

Philippe d'Elbannes allait seulement avoir vingt-huit ans. Appelé, dès le début de sa carrière, à défendre une cause qui défrayait toutes les conversations, et dont les journaux s'entretenaient tantôt avec gravité et tantôt avec ironie, il avait fait preuve d'un tel talent et d'une telle maîtrise, que sa plaidoirie, étincelante de lyrisme et de conviction, l'avait mis en renom du jour au lendemain.

Cette cause — une femme qui avait tué la maîtresse de son mari — soulevait de nombreuses controverses, et le public en suivait les débats avec une attention passionnée. Après l'acquittement, on n'avait pas manqué, au Palais, de laisser entendre que peut-être ce n'était pas le seul talent du jeune maître qui avait donné une telle fougue à son éloquence, et l'on murmurait que le charme de sa cliente ne le laissait point indifférent.

Après une prodédure en divorce hâtivement menée, Philippe d'Elbannes avait paru donner raison à ces bruits en s'affichant avec celle qu'il avait défendue.

Cet élégant mépris des préjugés, ce dédain de l'opinion et des conventions, lui avaient acquis toutes les sympathies, et le scandale mondain qui avait présidé à la naissance de cette liaison ne fit qu'en accroître le prestige. C'est ainsi que Denyse Vernet et Philippe étaient reçus et fêtés partout, comme s'ils eussent en quelque sorte personnifié le triomphe de l'amour et de la jeunesse.

Et Roger pensait:

« L'amour? Allons donc... Est-ce qu'un homme de

ils semblaient éperdument épris l'un de l'autre ; mais femme qu'il défend? Une passade, c'est tout. D'abord, l'amour n'est jamais qu'une passade plus ou moins longue. Je sais bien qu'ils sont ensemble depuis plus de deux ans; mais rien n'est éternel. A Venise, sans doute, ils semblaient éperdûment épris l'un de l'autre; mais ce petit ne savait rien de la vie. Si Denyse n'était pas la première femme qu'il rencontrât, du moins avait-elle été la première sur l'intimité de laquelle son rôle d'avocat le forçât à se pencher. Il avait eu le vertige... »

Une autre voix répondait en lui:

« Le vertige? Mais c'est beaucoup plus simple et beaucoup plus merveilleux. Ils s'aiment. Regarde-les. Tu vois bien qu'ils s'aiment. Seulement, cela te fait mal, n'est-ce pas? Cela creuse en toi une étrange blessure. Ils s'aiment. Ils savent ce que toi, tu ne pourras jamais savoir. Ils connaissent une ivresse profonde, absolue, toujours aussi sublime et chaque fois différente. Et tu es atrocement jaloux de sentir qu'ils s'aiment, pantin qui prends les femmes comme des jouets, pour t'en amuser un instant... Tu es jaloux. Tu leur en veux de leur bonheur, parce que c'est un bonheur que tu t'es interdit à toi-même et que maintenant, il est trop tard pour te reprendre! Tu n'as jamais aimé, Roger Morgueil! Tu n'as connu que des étreintes et des paroles, que des possessions incomplètes, et tu n'as presque rien reçu, car tu n'as presque rien donné! Toutes les femmes de ta vie n'ont pu que détruire en toi l'image de la Femme. L'amour, ce n'est pas un aveu dans un baiser; c'est une longue intimité quotidienne, un souci partagé, une joie commune, une sollicitude de chaque minute. Regarde-les, toi qui ne connus que d'égoïstes ou flatteuses amours, sans idéal et sans tendresse, regarde-les, toi qui préférerais sans doute une belle lettre de passion à un instant de présence muette: ils ne choisissent point l'ombre sur cette terrasse, comme toi. Ils restent sous la lumière de

ces hauts candélabres, parce qu'ils ont aussi la lumière en eux. Et ils ne se parlent pas. Il ne s'embrassent pas. Ils sont ensemble. Ils s'aiment! »

L'espace d'un instant, Roger désira cette Denyse Vernet qui prenait soudain à ses yeux les traits essentiels de l'amour. L'espace d'un instant, il songea qu'il serait digne de lui de s'approcher d'elle, de l'émouvoir, de la troubler, d'abîmer, en se faisant aimer de cette femme qui en aimait un autre, tout ce bonheur qui lui faisait sentir le désert sans passion de sa propre existence.

Mais Dagmar n'était-elle pas là, plus proche et plus attentive, aussi belle que Denyse, plus étrange, peut-être?

« C'est moi qui ai raison, pensa Roger. Eux sont pauvres, puisqu'ils n'ont que leur petit amour. Moi, je connais toute une gamme dont ils ne savent qu'une note qu'ils répètent sans cesse. Je suis riche de tout un clavier merveilleux. Et puis j'aime, moi aussi, et je suis aimé... »

Il avait tellement l'habitude de mentir aux femmes qu'il s'apercevait à peine de son propre mensonge. Il se dupait lui-même. L'air à la fois heureux et distrait, Dagmar souriait. Il l'enlaça, mariant son sourire forcé à ce sourire calme, n'y trouvant plus soudain que la saveur du fard, tandis que la voix le poursuivait, inexorable:

« Tu n'aimeras jamais, Roger Morgueil! »

II

L'orchestre s'était tu depuis quelques instants. Il reprit, déchaîné, les invitant à la danse par l'air le plus moderne et le plus barbare. Ils rentrèrent. Beaucoup de personnes, déjà, avaient quitté le bal. On ne voyait plus, dans les deux grands salons ou autour du buffet, que quelques groupes et quelques danseurs. Dans une pièce plus petite, le cigare aux lèvres, quatre messieurs ter-

minaient un poker sous le regard indulgent et moqueur d'un Voltaire de marbre. Rien n'est plus triste qu'un bal qui s'achève. L'éclat des lustres fait ressortir la lassitude qui s'empare de certains visages. Les musiciens cachent mal, sous un entrain factice, le désir qu'ils ont de ranger leurs instruments et de s'en aller. Avec cette hypocrisie charmante qui est la loi du monde, la maîtresse de maison, en insistant aimablement pour que ses hôtes restent encore un peu, ne manque point pourtant de leur tendre la main, comme pour hâter leur départ. Les conversations languissent. Les danses traînent.

Comme ils seront lugubres, ces salons trop dorés, quand ils seront vides, plus sombres de leur éclat passé, plus silencieux de toutes ces voix éteintes, de tous ces airs évanouis, plus atrocement tristes de toute cette gaîté morte!

Il y a dans ces fins de bals une poignante, une émouvante amertume. C'est comme un soudain réveil, comme un masque étincelant qu'on arrache d'un seul geste, comme une lumineuse parure dont on se dépouille. Et le dernier air de danse, que les musiciens ne parviennent pas, même en accélérant la mesure, à rendre plus entraînant, laisse au cœur cette même impression mêlée de définitif et d'incomplet que l'on ressent devant l'ultime gerbe d'un feu d'artifice, gerbe qui, malgré son brillant essor épanoui, n'est jamais qu'une fusée d'adieu!

En dépit de son dernier baiser, Dagmar avait-elle perçu chez Roger une certaine froideur? Avait-elle pressenti, par une de ces intuitions féminines que l'on subit sans les raisonner, la secrète inquiétude qui l'avait pris à la vue de ce couple? Fallait-voir dans le désir qu'elle formula le résultat d'un calcul, ou plus simplement l'effet d'une curiosité sympathique?

Comme Denyse et Philippe revenaient à leur tour

dans le salon, elle pria Roger de lui présenter le jeune et célèbre avocat.

Roger éprouva d'abord un mouvement de rébellion instinctive. Il demanda, d'une voix désagréable, sèche, presque provocante:

— Pourquoi?

Aussitôt, il tenta de racheter son attitude maladroite:

— Vraiment, cela vous ferait plaisir?

Voyant que Dagmar le regardait d'un air un peu surpris, il ajouta en plaisantant:

— Auriez-vous envie de tuer quelqu'un, vous aussi?

Les présentations faites, Roger Morgueil retrouva son enjouement. Il s'efforçait de paraître ravi. Malgré son esprit, la conversation demeura banale. Dagmar résuma la situation:

— On s'ennuie terriblement ici.

— Où ne s'ennuie-t-on pas? répondit Roger, qui se donnait volontiers, la croyant élégante, l'allure d'un homme blasé, revenu de tous ces plaisirs que, pourtant, il ne cessait de rechercher.

— Où ne s'ennuie-t-on pas? Je vous proposerais bien une fugue à Montmartre... Mais c'était bon il y a vingt ans, Montmartre. Maintenant, tout y est factice: le plaisir, les danseurs russes et les amours... On ne s'amuse plus. Les « boîtes » sont devenues des temples dorés où l'on célèbre le culte de l'ennui!

— Un culte qui a parfois de bien jolies prêtresses, remarqua Philippe, et pas si ennuyeuses que cela. Renierais-tu, par hasard, toute notre vie d'étudiant, mon vieux Roger?

— C'est si loin... Toi-même...

— Oui, oui, c'est entendu. Je me suis rangé; mais je ne l'ai point fait exprès, et voici la charmante coupable...

Comme il indiquait Denyse en souriant, elle en profita pour l'interrompre:

— Puisqu'on s'ennuie partout, Philippe — c'est M. Morgueil qui vient de l'affirmer, — nous devrions rentrer. Tu oublies que tu as du travail, et que nous sommes pris à midi...

— Tu as raison.

Il ajouta:

— Charmante coupable... charmant tyran aussi! Mais c'est vrai: j'ai un dossier à parcourir demain — je veux dire ce matin — avant d'aller à la Madeleine.

— Un mariage? demanda Roger: encore une des joies de ce monde!

— Non, pas un mariage. Mais, au fait, tu l'as connue...

— Qui?

— Christiane d'Ermigny?

— Certes!

— J'ai reçu le faire-part hier. On l'enterre à midi.

— Par exemple! Mais j'ai dîné chez les d'Ermigny le mois dernier. Je connais très bien Paul. Lui et sa femme, je les voyais tout le temps. Il y a quinze jours encore, à l'inauguration de cette exposition d'art tchèque...

— Et tu ne savais pas?

— Non. La poste, sans doute... J'irai signer. Tu as dit la Madeleine?

— Oui.

— Tu serais même gentil de dire un mot à Paul pour moi: que je suis resté presque jusqu'à la fin, mais que je n'ai pu attendre le moment de lui serrer la main, ayant une convocation urgente. Je déjeune chez la baronne de Prosle. Oh! ce n'est pas que cela m'amuse. On me donnerait le choix, je préférerais l'enterrement. Oui. Ce serait moins lugubre!...

Roger était satisfait de sa boutade. Il lui semblait que plaisanter à propos de la mort, c'était presque la défier.

Roger avait une peur inouïe de la mort. Le simple passage, dans la rue, d'un cortège funèbre, lui faisait mal physiquement, et sa main tremblait en soulevant

son chapeau. Il se réfugiait dans l'ironie, se cuirassait d'une remarque caustique ou légère, et son mépris apparent n'était qu'une crainte déguisée.

Il sentit le besoin de changer la conversation, comme on change le disque d'un phonographe quand l'air qu'il joue est trop poignant. Le nom qu'il venait de prononcer l'y aida:

— Vous n'êtes jamais allé chez la baronne de Prosle? Vous ne connaissez pas votre bonheur. Son nom rime avec folle. Et folle, elle l'est complètement: toutes les folies réunies. La folie des grandeurs, la folie de la persécution sont les moindres. Je ne sais quelle tireuse de cartes lui a prédit qu'elle mourrait assassinée au cours d'un grand dîner: alors, elle ne sort jamais le soir, et n'invite qu'à déjeuner. Et quels déjeuners!

— Pourquoi y vas-tu? demanda Philippe. Tu es bien libre de refuser!

— Libre? Eh! bien, on voit que tu ne la connais pas! Mais elle reçoit des tas de gens, et toute sa conversation consiste à dire des absents tout le mal qu'elle peut. Elle médit, elle calomnie avec une adresse et une malignité étonnantes. Aussi, chacun s'empresse de ne point décliner ses invitations, car il sait bien que, s'il a le malheur d'en refuser une, il sera, dès le lendemain, déshonoré aux yeux de tout Paris, grâce aux soins obligeants de l'aimable baronne. Elle a tôt fait de démolir une réputation, mon cher. Et moi, j'ai la faiblesse de tenir à la mienne!

Dagmar et Denyse se mirent à rire. Roger en fut caressé comme d'un encens. Il pouvait partir: on venait de lui rendre les honneurs. Il prit congé et quitta le salon, en conservant dans son oreille le timbre de ce rire, y trouvant cette même satisfaction intime, non exempte d'un certain contentement de l'amour-propre, qu'éprouve un acteur lorsque, quittant la scène où semble survivre un peu l'écho d'un vers ou d'une réplique, il

entend, derrière le rideau descendu, les applaudissements qui se prolongent...

III

Les déjeuners de Mme de Prosle étaient très suivis. Roger avait soin de ne pas les manquer, non que, comme il l'avait affirmé, on risquât, en s'abstenant, de perdre sa réputation, — bien que fort « potineuse », la baronne ne manquait ni de discernement, ni d'intelligence, et elle médisait plus par désœuvrement que par système, non sans esprit, d'ailleurs, — mais plus simplement parce qu'il savait y rencontrer de nombreux amis et de fort jolies femmes.

Hélène de Prosle avait eu une jeunesse galante assez aventureuse. Maîtresse d'un grand acteur, puis, pendant cinq ans, d'un notable académicien, elle avait su, à la mort de celui-ci, se faire épouser par un vieil aristocrate, sans cesser pour cela de mener une vie aussi capricieuse que déréglée. Si le baron de Prosle, homme sans caractère, mari benêt ou complaisant, ne lui avait laissé que son titre et sa fortune, Hélène devait à ses deux autres liaisons son goût du faste et des belles attitudes, son esprit critique, sa finesse et son charme.

Maintenant qu'elle ne pouvait plus avoir d'intrigues amoureuses, elle se plaisait à favoriser celles des autres, tout en ayant soin de conserver une dignité vertueuse et indulgente tout ensemble, sous laquelle elle croyait voiler ses anciens égarements, comme elle croyait cacher l'apparence de son âge sous une lourde et flottante perruque.

Elle passait pour spirituelle et assez méchante: elle n'était qu'une jolie femme qui a vieilli, et qui en veut un peu aux autres de sa jeunesse morte.

Bien qu'elle cherchât, par mille moyens, à se rajeunir, elle ne trichait point sur son âge, et trouvait une

coquetterie nouvelle à avouer ses soixante-trois ans. Elle avait d'ailleurs conservé une étonnante jeunesse d'esprit, et restait affablement enjouée.

Le déjeuner, loin d'être « lugubre », n'avait point manqué de gaîté. Roger était arrivé assez tard, le dernier, et s'en était excusé: il avait dû passer à la Madeleine.

— Mais vous, au moins, mon cher, vous venez. Vous n'êtes pas un horrible lâcheur, tandis que cette jeune évaporée de Gilberte Arnel...

— Une jeune évaporée qui est licenciée ès-lettres et qui a passé brillamment des examens de psychologie et de métaphysique! interrompit Roger en souriant.

— Oui, une femme savante. Ne ferait-elle pas mieux de se marier et d'être une bonne mère de famille?

Et, pendant presque tout le déjeuner, la baronne de Prosle avait parlé du féminisme et de Gilberte Arnel qui, par ses livres, en était en quelque sorte la championne. Gilberte Arnel n'était pas là. Elle avait été retenue par ce même enterrement où Roger ne s'était arrêté qu'un instant.

— Le féminisme, le féminisme... On n'est féministe que lorsqu'on ne sait plus être femme! Oui, vous pouvez sourire, mon cher Morgueil, vous qui êtes féministe à votre façon...

— J'aime beaucoup les livres de Gilberte Arnel, baronne. Peu d'écrivains ont écrit une œuvre aussi profonde, aussi riche de pensée que *La Surfemme*.

— Et vous n'aimâtes pas seulement ses livres... Nous savons...

Hélène de Prosle avait décoché son trait dans un sourire. Roger ne se défendit qu'à peine devant cette allusion directe. Sa liaison avec Gilberte avait été notoire. Dans un des personnages principaux de cette *Surfemme* qu'il venait de vanter, n'avait-on point reconnu son

propre portrait? Il cessa de suivre la conversation pour sombrer dans ses souvenirs.

— On n'est féministe, avait dit Mme de Prosle, que lorsqu'on ne sait plus être femme...

Roger riait en lui-même de cette plaisanterie. Femme? Mais Gilberte Arnel était profondément, essentiellement femme! Leur liaison n'avait été que passagère, mais combien merveilleuse! De toutes ses aventures, Roger plaçait celle-ci au premier plan, simplement peut-être parce qu'elle avait eu pour cadre et pour décor la somptueuse et divine Venise. Ils s'étaient aimés fougueusement dans cette ambiance d'amour et de volupté à la fois exaltante et familière. Cela n'avait duré qu'à peine quinze jours, comme ces grandes flammes subitement jaillies qui semblent ne mourir que de leur propre éclat. Le soir même où ils devaient quitter les bords de l'Adriatique, la lagune aux reflets mouvants et le balancement profond des gondoles, Gil (il avait accoutumé de lui donner ce diminutif étrange, presque masculin, qui, d'ailleurs, plaisait à Gilberte) Gil lui avait dit:

— Roger, notre amour est inséparable de ce paysage sensuel. Nous ne pouvons pas nous aimer ailleurs. Desdémone a vécu dans cet étroit palais si charmant dans sa simplicité émouvante, et elle revit dans le cœur de tous ceux qui aiment et de tous ceux qui souffrent. Nous devons étouffer notre amour dans une dernière étreinte, Roger, afin que rien jamais ne s'altère en nos cœurs de sa profondeur, ni de sa beauté.

Gilberte Arnel était surtout une femme cérébrale, et son idée de poète ne masquait, au fond, qu'un détachement naissant. Sans doute avait-elle été fort éprise de Roger; sans doute s'était-elle donnée entièrement à lui; mais elle se reprenait, soit que Roger correspondît peu à l'idéal d'homme que, comme toute femme, elle portait en elle, soit que sa raison et son intelligence, après

un moment de vertige, prédominassent à nouveau sur son cœur et sur sa chair.

Si Roger Morgueil n'avait pas conscience de cette nuance — et sa passion était trop fraîche et trop exclusive pour qu'il la pût discerner — il se rendait du moins compte qu'il n'eût vraisemblablement pas tardé, comme chaque fois, à se lasser de ce nouvel amour, si cet amour ne prenait, dans sa brièveté volontaire, un caractère d'éternité. Aussi acquiesça-t-il, sachant bien que, par cette rupture pleine de romantisme, il se créait un inoubliable souvenir.

C'est ce souvenir qu'il évoquait, dans le salon de Mme de Prosle où l'on s'était retiré après le repas.

C'était dans ce salon même que, pour la première fois, il avait rencontré Gilberte Arnel.

Il n'avait alors prêté que peu d'attention à la femme, malgré son charme, et n'avait guère vu en elle que l'écrivain, dont il avait lu les livres. Il se souvenait qu'elle lui avait parlé très simplement, très posément, sans rien de cette effervescence bousculée ou de cette langueur étudiée qu'affectent certaines femmes de lettres. Sa vocation était venue naturellement de l'intérêt qu'elle portait à la question du féminisme. Elle avait publié, très jeune, des articles de journaux, puis avait pensé que, sous la forme d'un roman, ses idées paraîtraient moins abstraites et auraient plus de portée. Au contraire de tant d'autres, elle n'avait pas écrit pour écrire, mais pour dire quelque chose...

Puis, Roger l'avait revue à Venise, où il était allé avec Paul et Christiane d'Ermigny — cette Christiane qui venait de mourir — et où elle-même prenait des notes en vue d'une œuvre nouvelle. Ils avaient vécu l'un près de l'autre pendant plus d'une semaine, se voyant chaque jour sans que rien rapprochât leurs cœurs. Il revoyait le visage estompé de Christiane et le visage plus

net de Gilberte; il revivait certaines heures, des rêveries paresseuses au Lido, des promenades dans ces ruelles tortueuses que prolonge le clair enjambement des ponts; en fermant les yeux, il se croyait encore sur ce quai des Esclavons, entendant le bruit mou et berceur des gondoles à l'attache, heurtant les hauts pieux armoriés — et brusquement, ç'avait été cet amour subit, bref, extraordinaire et lumineux...

— Vous allez vous ruiner l'estomac, mon cher!

Roger sursauta. La baronne poursuivit:

— Mais oui. Les rêveries, après les repas, c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais. Demandez plutôt au docteur Serdoine...

Rejeté ainsi dans le présent, Roger se mêla de nouveau à la conversation. Le docteur Serdoine, précisément — un homme vénérable et ennuyeux, qui pontifiait dans sa barbe — parlait de ses recherches sur le cancer et passait son temps à ôter ses lunettes d'écaille, à les faire tourner entre ses doigts à la façon d'une crécelle enfantine (sa voix sans timbre, rêche et monocorde, au débit précis et régulier, rappelait assez exactement d'ailleurs, bien qu'en sourdine, le grincement de ce jouet bruyant), et à les remettre sur son nez, qu'il avait gros et court.

« Croit-elle donc, pensa Roger, qu'il soit meilleur pour la digestion d'entendre une conférence sur le cancer? »

Il était furieux, et devenait injuste. On l'avait arraché à ses souvenirs, et il était, sous l'air aimablement attentif que le souci des convenances imposait à son visage, grincheux et bougon comme un enfant que l'on vient d'éveiller au milieu d'un rêve, et qui demeure suspendu entre l'inconscience du sommeil et la conscience imprécise encore de la vie. Il fit retomber toute son amertume sur la tête innocente du docteur Serdoine, et, le rendant responsable de sa mauvaise humeur, le jugea ennuyeux, prétentieux et sot. Il ne souhaitait qu'une chose: partir.

Lorsque nous avons un peu longuement évoqué un souvenir, lorsque nous nous sommes plu à le faire revivre entre nos cils clos à demi, il prend une importance telle qu'il demeure dans notre esprit, malgré tous les obstacles que le présent dresse devant lui. Alors même qu'il était encore inconscient à la minute précédente, et peut-être à cause de cela, notre cœur s'attache à lui avec un surcroît d'attention, pour compenser le vide d'une longue indifférence. Comme le serait un être brusquement ressuscité, il devient primordial, essentiel, et nous nous accrochons à lui avec la tendresse d'une mère qui, tenant enfin dans ses bras l'enfant prodigue, voudrait, en un seul embrassement, mettre tout son amour depuis longtemps inexprimé.

Roger restait debout, une main dans sa poche, l'autre tenant un cigare qu'il dédaignait de porter à ses lèvres : mais il n'écoutait plus le docteur Serdoine. Le conférencier et ses auditeurs s'estompaient. On eût dit qu'ils devenaient soudain transparents. Le regard de Roger plongeait au delà d'eux, se perdait dans les couleurs vieillies d'une haute tapisserie de Beauvais dont les personnages semblaient s'animer, dont le paysage se fondait insensiblement à d'autres paysages qui se précisaient et s'embrumaient tour à tour. Et c'était le chaud tournoiement des pigeons sur la place Saint-Marc, à côté du campanile ébranlé par les cloches, et c'était la Dogana et sa boule d'or, le pont du Rialto, bizarrement chargé de maisons étagées, les canaux étroits et silencieux, dont le bas se noie d'ombre quand le faîte des palais s'éclaire de cette lumière aiguë dont parla Dante, et c'était les soirs émouvants sur la lagune, avec Gilberte, à l'heure des sérénades, et tout le désir épars dans les nuits de Venise...

Roger ne songeait plus à quitter le salon de Mme de

Prosle : il fermait les yeux sur son rêve retrouvé.

IV

Les êtres qui n'ont point de profonde conviction morale ou religieuse, les oisifs, les sceptiques, se laissent aisément déconcerter par certains hasards, où ils veulent voir un signe du destin. Leur âme, éprise de cet idéal essentiel à l'homme, se tourne volontiers vers la superstition, qui ne remplace pas la foi, mais donne quand même une pâture à ce désir du mystère, à ce goût du surnaturel qui est en chacun de nous. Nous ne pouvons pas nous passer du miracle, et tel esprit fort, qui s'étonne que l'on puisse être assez crédule pour admettre la présence d'un Dieu sous la pâleur d'une hostie, admet sans discuter la résurrection de Cléopâtre ou d'Antinoüs sous la forme d'un ectoplasme.

Roger Morgueil n'avait jamais fait tourner de table. Il se défiait d'accepter ce que sa raison ne lui expliquait pas, et rien n'était plus éloigné de lui qu'une superstition, quelle qu'elle fût. Pourtant, certains mouvements de notre cœur sont difficiles à refréner, certaines intuitions ont parfois une étrange force devant laquelle la raison se sent impuissante et ne peut réagir.

C'est ainsi que, après avoir pensé si longuement et avec une telle précision à son aventure de Venise, il ne put se défendre, en rentrant le soir chez lui, d'une émotion profonde, et comme d'une certaine appréhension inexplicable, lorsqu'il apprit que Gilberte Arnel l'attendait.

— Vous?

Il était déconcerté, et son visage hésitait entre la joie et l'inquiétude. Gilberte était debout, dans une robe sévère et sombre, comme si elle eût été en deuil, et son air était à la fois si grave et si simple que Roger, spontanément, lui avait parlé comme il lui parlait dans

le monde. Quelque chose — il n'aurait pas su dire quoi — quelque chose comme un secret pressentiment avait arrêté le tutoiement sur ses lèvres, bien qu'ils fussent seule à seul; quelque chose le séparait de cette femme qu'il avait pourtant tenue entre ses bras d'amant.

— On ne vous a pas vue chez Hélène de Prosle, Gilberte!

Il ne savait quoi lui dire. Elle le fixait d'un regard profond, émouvant, où il y avait de la tristesse, de la pitié. Il se sentait étrangement troublé.

— On ne vous a pas vu à l'enterrement de cette pauvre Christiane, Roger...

Bien que les deux phrases se ressemblassent mot pour mot, tandis que celle de Roger n'était qu'une parole banale et volontairement indifférente, celle de Gilberte laissait percer un reproche plein d'amertume.

Roger était décontenancé. On lui jetait ainsi le nom d'une morte, et la seule idée de la mort (d'autant plus saisissante qu'elle emprunte les traits d'un visage) lui était insupportable.

Alors que, la veille, à ce bal où il avait rencontré Dagmar Fjersen et Philippe, il avait pu faire dévier la conversation grâce au nom de la baronne de Prosle, qu'il venait de prononcer; cette fois, justement parce que, dès les premiers mots, ces deux noms d'Hélène et de Christiane se trouvaient accolés à nouveau, Roger demeurait fasciné par le seul souvenir de la jeune morte, et n'en pouvait détacher son esprit.

Ainsi l'homme pris de vertige se sent attiré par le gouffre, et, malgré lui, se penche davantage sur le vide qui l'effraie.

Il parla d'elle.

— Vous l'aimiez beaucoup...

— C'était ma meilleure amie, Roger. Je pourrais dire la seule...

La voix de Gilberte était devenue très douce, très af-

fectueuse, comme pleine d'une tendre commisération. Elle dit encore :

— Il fallait être aveugle pour ne pas l'aimer...

Puis elle se tut. Elle restait debout, nouant nerveusement ses doigts autour d'un petit mouchoir, fermant les yeux pour concentrer son regard en elle-même, sur le visage de son amie.

Roger respecta son silence. Il était impressionné par cette douleur qui ne voulait pas s'exprimer, par ces larmes retenues sous des paupières crispées, par tout ce que cette attitude avait d'émouvant et de pitoyable. Un pauvre sourire s'efforçait de rendre moins triste le visage de Gilberte, mais ne réussissait qu'à lui prêter une expression plus pénible, plus tragique.

Roger murmura :

— Ma pauvre amie...

Il ne trouvait rien d'autre à dire. Mais il suffit aux âmes qui souffrent de se sentir plaintes ou comprises pour qu'elles ne puissent plus empêcher les larmes de jaillir. « Ma pauvre amie », c'était comme si Roger lui eût dit: « Je vous comprends. Je ne suis pas un étranger. Je suis près de vous, tout près de vous. Cessez de vous retenir ainsi, de composer vos traits qui se crispent, et pleurez lentement, longuement, pleurez... cela vous fera du bien... pleurez vraiment, ma pauvre amie... »

Gilberte s'écroula sur un des fauteuils, et, la tête dans ses mains, sanglota...

Rien n'agit davantage sur les nerfs d'un homme que la détresse d'une femme qui pleure. Roger s'en voulait de se laisser émouvoir, lui qui n'avait jamais connu cette indigne faiblesse des larmes. Pour réagir, il alluma une cigarette, d'un geste brusque, et la mordilla nerveusement, pour la rejeter bientôt, écœuré par cette âcre saveur de tabac mâché qui lui emplissait la bouche.

— Je vous demande pardon...

Gilberte s'était relevée. Elle essuyait ses yeux rouges avec le petit mouchoir, que ses dents avaient déchiré :

— Je vous demande pardon, Roger. Je suis tellement bouleversée; ce fut si soudain, si brusque, j'ai tant de chagrin, si vous saviez...

Elle avait maintenant comme un besoin de parler; et les sanglots qu'elle refoulait prêtaient à ses phrases une mélancolique douceur.

— Je sais, Gilberte, je sais...

— Que savez-vous?

Gilberte prononça ces mots d'un air très las, et sa voix devint plus grave tout à coup:

— Vous ne savez rien, Roger, ou si peu de chose... Qui sait, vous regretterez peut-être de savoir, tout à l'heure. Et pourtant, il le faut...

— Que voulez-vous dire?

— Si je suis chez vous, Roger, c'est que j'ai une mission à remplir. Depuis longtemps, nous ne nous rencontrons que dans le monde, au hasard d'un bal ou d'un dîner. Ma présence ici, aujourd'hui surtout, en ce jour où je suis si émue, si éprouvée, vous sentez qu'elle a quelque chose de solennel, de définitif...

Gilberte s'arrêta un instant. L'émotion la prenait à la gorge. Elle se dominait; mais elle ne parlait plus que par mots saccadés, hachés. Roger l'écoutait anxieusement, ne sachant s'il souhaitait ou s'il redoutait cette confidence, et son immobilité raidie contrastait avec le tumulte désordonné de son esprit.

— Une mission, oui... Elle s'est éteinte lentement, lentement... si vite... J'étais à son chevet, la veille, Roger... On eût dit qu'elle pressentait que ce serait pour le lendemain... Elle fit sortir son mari en lui demandant d'éloigner les enfants... ses enfants... Renée, dont les six ans comprenaient, et qui ne bougeait pas... et qui pleurait... Guy, qui ne savait pas, et qui jouait avec

un jeu de constructions, dans un coin... Alors, quand je fus seule avec elle, elle parla. Jamais elle ne fut plus lucide qu'à ce moment-là, Roger. Elle parlait lentement, posément, mais sans me regarder, comme si elle avait eu peur de mon regard...

Roger dut s'approcher de Gilberte. Il n'entendait plus qu'avec peine, tant les phrases étaient morcelées, tant la voix était sourde, sans timbre...

— Quelle admirable sérénité peut avoir une femme, quand elle sait que c'est fini! Elle m'avoua... si calmement... Elle me demandait même pardon, pauvre Christiane... Alors que c'était moi... nous... qui ne savions pas...

Il semblait soudain que les lèvres de Gilberte se refusassent à transmettre ses paroles. Elles remuaient encore, mais nul son ne s'en échappait plus: Gilberte parut près de défaillir. Ses tempes bourdonnaient, et, devant ses yeux passait comme un brusque écran de lumière. Elle dut se retenir à Roger, maintenant tout près d'elle, pour ne pas tomber.

— Gilberte, asseyez-vous...

Mais elle s'était ressaisie :

— C'est fini... un étourdissement...

Elle se dégagea de Roger qui la soutenait. Elle répéta:

— C'est fini...

Cependant, elle restait debout. Ses mains tremblaient. Elle sentait son front moite, sa poitrine haletante. Et elle pouvait à peine parler.

Elle fit un dernier effort, ouvrit son sac, en tira une lourde enveloppe.

— Ma mission, Roger, ma mission... Adieu, mon pauvre ami...

Et, avant que Roger eût eu le temps de comprendre, de dire une parole, il se retrouva seul, au milieu de la pièce, tenant dans sa main une enveloppe jaune, sur laquelle son nom était écrit, et que scellait un large cachet de cire rouge.

PIERRE LAGARDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jacques Boulanger : *Sous Louis-Philippe. Le Boulevard.* Avec un plan hors texte, Calmann-Lévy. — Emmanuel Feuillettaz : *Balzac et le monde des Affaires,* Payot. — *Un inédit de Balzac : Le Catéchisme social. Précédé de l'article : Du Gouvernement moderne.* Textes établis et commentés par Bernard Guyon, La Renaissance du Livre. — José Bozzi : *Balzac et les Médecins dans la Comédie humaine,* Lille, Le Mercure universel. — Henri Martineau : *Stendhal et le Salon de Mme Ancelot,* Le Divan. — Stendhal : *Le Rouge et le Noir. Armance.* Préface, bibliographie et notes par H. Martineau, La Pléiade. — André Le Breton : *Le Rouge et le Noir de Stendhal,* Mellottée. — Victor Jacquemont : *Lettres à Stendhal,* André Poursin.

Devenu moraliste après son avènement, Louis-Philippe entreprit d'assainir le Palais-Royal, maison familiale des ducs d'Orléans, dont son père, Philippe-Egalité, avait ouvert au peuple les jardins et les galeries. Il en expulsa successivement les tripots, les lupanars, les boutiques qui accueillaient le vice multiforme et cynique. En quelques années, il fit, de ce centre des plaisirs parisiens, un lieu morose et solitaire. Marchands, courtisanes, joueurs, dandys, oisifs, fâchés de n'y trouver plus leurs aises, avaient émigré vers une région plus hospitalière.

C'est de cette région, brusquement animée d'un mouvement intense, que M. Jacques Boulanger, après bien d'autres historiens, nous entretient dans un livre d'une grande richesse documentaire : **Le Boulevard sous Louis-Philippe.** Il n'est pas de meilleur guide que M. Jacques Boulanger dans les méandres de l'ancien Paris, et qui sache avec plus de méthode, de précision, d'intelligence, de couleur et de pittoresque nous en restituer les aspects généraux et particuliers, c'est-à-dire les décors où s'encadrèrent les images typiques de la vie et des mœurs.

Il nous peint tout d'abord un panorama général du Boulevard tel qu'il était à la fin du règne de Charles X et tel qu'il devait, par transformations successives, devenir sous

le règne de Louis-Philippe. On construisait alors l'église de la Madeleine, et l'on ne songeait point encore, par contre, à bâtir l'Opéra. La grande voie présentait des zones de vive agitation et des zones de calme presque absolu. Le vrai Boulevard, le Boulevard des dandys, le Boulevard où pullulaient les riches immeubles, les boutiques de luxe, les cafés achalandés, les passages, les équipages, les promeneurs, commençait sur l'emplacement actuel de la Chaussée d'Antin et se terminait à l'endroit où s'ouvre présentement la rue Drouot. Au delà, vers la Bastille, il poursuivait, entre deux rangées d'arbres, sa perspective, moins riante d'aspect, moins trémulante de vie, ne retrouvant d'animation que dans la partie dite du Temple où s'élevaient les bâtiments des petits théâtres.

En 1837, grandes transformations : l'éclairage au gaz est inauguré et d'élégants candélabres sont substitués aux piteux réverbères à huile; l'asphalte, d'autre part, remplace, sur la chaussée, les gros pavés inégaux. La circulation, sur ce terrain aplani, s'accroît dès lors. Les véhicules de ce temps consistent en coupés, le plus souvent conduits par leurs propriétaires, portant à l'arrière deux laquais en livrée, en tilburys hauts sur roues, en calèches, briskas et cabriolets. Dès 1828, les omnibus font leur apparition sur le boulevard; ce sont de pesantes caisses montées sur trois ou quatre roues; elles charrient un important chargement humain; parées de noms charmants : les Diligentes, les Ecossaises, les Joséphines, les Hirondelles, elles desservent des quartiers parisiens, traversent ou longent, sur un petit parcours, le boulevard; seules les voitures de la ligne Madeleine-Bastille, d'illustre mémoire, suivent la grande artère sans s'en écarter. Les fiacres, dits citadines, berlines, célestines, les cabriolets à capotes, véhicules de louage, stationnés sur les places, font une concurrence modérée aux omnibus et, de concert avec les haquets, tombereaux, camions et charrettes du commerce, complètent ce que les contemporains appellent le « torrent de la circulation ».

Tous ces attelages, munis de roues ferrées, roulent à grand fracas sur le boulevard, s'empêtrent les uns dans les autres, causent de tels embarras que Mme de Girardin se plaint

de risquer « peine de mort » chaque fois qu'elle s'engage sur la chaussée. Leur bruit fatigue les oreilles. Il est accru par les appels des marchandes en plein vent dont M. Jacques Boulanger nous détaille avec soin les petits commerces, par les trompettades et autres musiques de toutes sortes de baladins, chanteurs, aveugles et bateleurs.

De l'ancien régime, la rue sous Louis-Philippe a conservé sa couleur. Les costumes féminins et masculins n'ont pas encore perdu leur éclat, mais ils tendent à s'assombrir peu à peu. M. Jacques Boulanger passe en revue les modes qui se succèdent. Il fait aussi défiler sous nos yeux les types sociaux qui, à différentes heures de la journée, viennent transformer la physionomie du Boulevard. Enfin, il entreprend, sous le titre de *Promenade en 1836*, un examen minutieux de la spacieuse artère et de ses rues transversales, nous présentant un à un les hôtels particuliers, les magasins (les Trois Quartiers existaient déjà), les maisons de modes, les banques, les cafés (Café Foy, Café de Paris, Tortoni et, plus loin, Frascati), les cercles, les tripots, les théâtres (Bouffes, et, rue Le Pelletier, l'Opéra), les journaux (*Le Voleur*, fondé par Emile de Girardin) et mille personnages célèbres qui logent dans ces parages ou qui les hantent, depuis le fameux cuisinier Carême jusqu'au financier Rothschild, au peintre Corot et au dandy lord Seymour. Nous ne pouvons malheureusement suivre M. Jacques Boulanger dans l'incursion à laquelle il se livre, multipliant avec esprit les anecdotes, les portraits, les faits historiques.

Les littérateurs s'occupèrent naturellement du Boulevard où beaucoup d'entre eux passèrent d'agréables moments. Au dire de Musset, le Boulevard était « un des points de la terre où le plaisir de la terre était concentré ». Mme de Girardin en traça une image assez méprisante. Balzac lui consacra, dans plusieurs de ses romans, de nombreuses pages, notamment dans le *Diable à Paris*.

Il en était volontiers le passant, le flâneur, le promeneur, l'hôte, l'observateur attentif, tantôt à titre d'écrivain cherchant les matériaux de ses romans, tantôt à titre de dandy un peu ridicule, sans goût, vêtu d'habillements aux couleurs disparates qui s'accommodaient mal à son corps disgracieux.

Il tira certainement, de cette région d'unanime folie, maints traits de ses damoiseaux aux mœurs relâchées et aux vastes appétits qui ressemblaient comme des frères aux « lions » du café Tortoni. Fréquenta-t-il les maisons où étaient installés les banquiers qui dirigeaient la finance de ce temps? Peignit-il l'âme et le visage d'un Nucingen à l'image de ceux d'un Jacques Laffitte ou d'un Rothschild? Cela semble probable, mais les historiens et les critiques ne l'ont pas, croyons-nous, encore précisé.

M. Emmanuel Feuillettaz, auteur d'un ouvrage intitulé : **Balzac et le monde des affaires**, ne nous apporte, sur ce problème d'identification, aucun fait nouveau. Telle n'était point sa tâche d'ailleurs, son dessein consistant à nous montrer quelle compétence étonnante l'écrivain témoigna en matière commerciale et que son œuvre fournit, du monde des affaires au début du XIXe siècle, un tableau complet, un peu pessimiste peut-être, mais singulièrement instructif et dont les économistes doivent tenir compte.

Avant de passer à l'étude des types de négociants et d'agioteurs que le romancier mit en scène, M. Emmanuel Feuillettaz examine les différentes physionomies de la vie économique pendant le premier tiers du XIXe siècle. Il signale, avec justesse et raison, les grands progrès des sciences, l'essor industriel qui en fut la conséquence, le développement des routes et des moyens de transports, l'avènement du prolétariat, la création de toutes sortes de commerces nouveaux, la naissance des grands magasins, l'apparition de la publicité journalistique, etc. Dans le domaine financier, M. Emmanuel Feuillettaz découvre d'importantes innovations et, parmi celles-ci, l'extension du crédit, la spéculation, les opérations boursières de grande envergure. Nous ne croyons pas, pour notre compte, que le XIXe siècle ait, plus que les précédents, étendu la circulation de l'argent. Si l'on étudie l'action des grandes banques internationales des XVIe et XVIIe siècles, on s'aperçoit aisément qu'elles épaulaient de leurs prêts toutes les affaires présentant quelque valeur, qu'elles étaient intéressées dans les fermes, les compagnies maritimes, les assurances, qu'elles spéculaient sur les terrains, les blés, les vins, etc., qu'elles soutenaient les industries naissantes, bref que

leurs méthodes étaient parfaites et leur audace assez grande pour les entraîner presque toujours à la faillite.

N'insistons pas. Disons que M. Emmanuel Feuillettaz, avec beaucoup de sens critique et de perspicacité, dégage de la *Comédie humaine* les figures typiques de commerçants et de tripoteurs qui s'y trouvent peintes ou estompées. Ainsi voyons-nous dans son livre apparaître, en des chapitres différents, celle de César Birotteau, la plus caractéristique peut-être et la plus émouvante d'entre elles; celle de Gaudissart, le génial et hilare voyageur de commerce; celle de Nucingen, le financier sans entrailles; celle de Gobseck, l'ignoble et féroce usurier; celles aussi de comparses, caissiers, agents de change; celles de « faiseurs », c'est-à-dire de personnages qui repaissaient d'espérances leurs créanciers. Ces gens sont, pour la plupart, des imbéciles (Birotteau) ou des coquins. Balzac ne les a pas vus sous des aspects angéliques. Il a, par contre, admirablement exposé leurs affaires, leurs bilans même, en homme rompu aux comptabilités et initié au droit commercial.

Où le romancier a-t-il pris ses prototypes et sa riche documentation? M. Marcel Bouteron nous le dira sans doute un jour. M. Feuillettaz établit, dans la deuxième partie de son ouvrage, que Balzac avait, en matière commerciale et industrielle, des idées et des doctrines fort nettes, sinon des illusions. Ces idées et ces doctrines ne devaient pas être d'une application bien pratique, puisqu'elles l'amenèrent à des désastres successifs quand il s'avisa de quitter le cabinet des spéculations intellectuelles pour un bureau d'imprimeur.

Etrange physionomie morale que celle de Balzac! Les rêves les plus contradictoires bouillonnent sans cesse dans sa cervelle! M. Bouvier nous le montra, dans un livre antérieur, prêt d'entreprendre les plus folles équipées sur le terrain industriel. Précédemment, M. Baldensperger nous avait révélé son ambition d'être, dans le domaine des lettres, une sorte de héros international, un Napoléon de l'esprit. Aujourd'hui, M. Bernard Guyon voit en lui un étonnant dialecticien de la politique, un homme d'Etat méconnu et qui, dans son **Catéchisme social,** de même que dans un article intitulé : *Du Gouvernement moderne,* formula ses pensées de sociologue

ainsi que les lois et disciplines sur lesquelles, à son avis, se pouvait fonder une société ordonnée, plus soucieuse de ses devoirs que de ses droits. M. Bernard Guyon, qui publie en un petit volume ces deux traités composés en 1840 et 1832, le premier resté inédit et inachevé, le second déjà imprimé par Lovenjoul, ne se console pas de constater que les biographes les plus pénétrants de Balzac dédaignèrent en celui-ci le philosophe politique. Il crie à l'injustice et au scandale. Il accuse ces biographes d'avoir un peu trop tablé sur les échecs électoraux répétés de l'écrivain pour juger ce dernier médiocre et inconsistant en matière d'affaires publiques. Les uns, dit-il, font de Balzac un conservateur rétrograde et les autres un marxiste dangereux. A la vérité, ajoute-t-il, nul d'entre eux ne s'est donné la peine de le lire soigneusement.

Nous accorderons volontiers, pour notre compte, à M. Bernard Guyon que les doctrines sociales et politiques de Balzac, bien que furieusement aristocratiques et autoritaires, n'étaient pas sans valeur. L'homme, fort légitimiste, au moins en 1832, les emprunta partiellement à Bonald, dont il lisait et admirait les œuvres; elles lui furent aussi inspirées par ses observations de la nature et de la société; elles découlèrent également, mais pour une part assez minime, de quelques écrits des idéologues du XVIII[e] siècle. Elles n'apparaissent pas toujours comme très cohérentes, car elles varièrent sous l'influence des événements.

Nous n'aurions pas éprouvé grand plaisir à vivre dans le monde conçu par Balzac, car le romancier, ayant constaté que l'état de guerre régnait en permanence « parmi les créations terrestres », n'imaginait, pour imposer la paix et l'harmonie aux hommes, qu'une monarchie absolue où les forts domineraient les faibles. En conséquence de ses théories basées sur l'observation de la nature, il rayait de son royaume la liberté et l'égalité, dangereuses chimères, contraires aux lois qui régissaient la faune zoologique. Il imposait, par contre, aux citoyens de son Etat idéal, une religion forte, la religion catholique, la « plus parfaite », en vertu de ce principe que le sentiment religieux est « inné chez l'homme » et que la « base de l'ordre est dans la religion ».

Balzac ne semble pas avoir transporté les articles rigoureux de son « *Catéchisme social* » dans ses ouvrages; il inséra, du moins, dans le *Médecin de campagne* les passages les plus importants de son étude sur le *Gouvernement moderne*. M. Bernard Guyon, qui, dans son livre, accompagne ces deux proses de préfaces circonstanciées et de notes aussi érudites qu'abondantes, signale quelle utilisation l'écrivain donna à la seconde, destinée, à l'origine, à être publiée par le *Rénovateur*, journal légitimiste.

Mme Jean Bozzi, qui vient d'écrire un agréable petit volume sur **Balzac et les Médecins dans la Comédie humaine,** ne semble pas avoir soupçonné l'importance très spéciale du *Médecin de campagne* dans l'œuvre du romancier, bien que celui-ci eût écrit à Mme Zulma Carraud : « Je viendrai à vous armé d'un des plus beaux livres qu'ont faits les hommes... *Le Médecin de campagne* me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert*. Il n'y a pas de phrase qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée, c'est effrayant. » Balzac tenait particulièrement à ce livre, non parce qu'il y présentait un héros d'une espèce et d'une qualité nouvelles, mais parce qu'il y développait ouvertement ses idées politiques et qu'il s'efforçait d'y mettre en action ses idées sociales. Les unes et les autres s'étaient d'ailleurs sensiblement modifiées. Le docteur Benassis ou plutôt, pour lui rendre son vrai nom, le docteur Amable Rome, établi à Voreppe en Dauphiné, apparaît, en effet, dans ce roman monotone, comme un idéaliste et un anticipateur, bien mieux que comme un réaliste soucieux d'appliquer parmi ses clients et administrés les principes féroces du *Catéchisme social* !

Mme Jean Bozzi voit en Balzac un homme sans cesse attentif aux découvertes scientifiques, passionné de physiologie, et qui, le premier, par l'entremise du roman, rendit au médecin, longtemps méprisé sous l'ancien régime, la place éminente qu'il doit occuper dans la société. Elle évoque, au cours de son travail, les nombreuses figures de praticiens consciencieux et savants qui émergent de la *Comédie humaine* : Desplein, Horace Bianchon, Brisset, Caméristus, etc., sous les traits desquels Balzac peignit Dupuytren, Bouillaud, Broussais, Récamier. Elle réserve aussi une place spéciale aux

médecins provinciaux, militaires et étrangers, dont les mérites n'échappèrent point à l'écrivain. Elle constate que celui-ci traça des uns et des autres des portraits d'une minutieuse exactitude. De son étude synthétique, il ressort que Balzac rechercha avec assiduité la fréquentation des hommes de science, suivit de près leur technique, s'initia aux méthodes nouvelles de diagnostic et de thérapeutique, témoigna, en définitive, de connaissances surprenantes en des matières que les plumitifs de son temps dédaignèrent complètement .

Un autre romancier contemporain, Stendhal, qui suit Balzac dans sa gloire posthume et que les critiques s'efforcent d'élever à sa hauteur, marqua, à notre avis, moins d'appétit de connaître. Stendhal, il est vrai, se laissait attirer par les arts où Balzac — hors peut-être en musique — n'excellait guère. D'esprit délicat, raffiné même, il disposait d'un sens critique très averti qui lui permit d'éviter les fautes de goût que Balzac commettait avec prodigalité. Au point de vue du caractère, Balzac reste plus sympathique que Stendhal aux yeux de la postérité. Tous deux, nous présentant en les personnes de Rastignac et de Julien Sorel des types d'arrivistes, les peignirent à leur image. Quelle différence de conception! Tel Balzac, Rastignac, riant, généreux, rond d'allures, ne dissimule guère ses calculs; tel Stendhal, Julien Sorel, fermé, concentré, enveloppant, chattemite, tend aux buts qu'il se propose d'atteindre par des moyens de tartuffe.

Stendhal promenait dans la société un visage de sceptique et de critique amer. Il éprouvait un besoin maladif de censurer, de multiplier les quolibets, d'user d'anonymats et de pseudonymes, de cacher sous des masques sa vraie personnalité. Dans un petit volume d'une très riche documentation, **Stendhal et le Salon de Mme Ancelot,** M. Henri Martineau, stendhalien notoire, nous fait apparaître l'écrivain en attitude assez équivoque.

Ces Ancelot, le mari, Jacques-Arsène-François-Polycarpe, la femme née Marguerite-Louise-Virginie Chardon, étaient deux bourgeois madrés, non sans esprit, atteints d'une furieuse démangeaison de plume et qui, après avoir tâté de tous les genres littéraires avec des succès divers, triomphèrent, en définitive, dans le vaudeville. Le premier occupa, servi par

ses relations, des postes considérables, celui en particulier de directeur de la Comédie-Française, et parvint, après maintes tentatives vaines, à siéger à l'Académie française. La seconde ouvrit un salon achalandé d'illustres visiteurs et qui exerça une assez grosse influence. De mœurs fort libres, elle accueillit dans sa couche de nombreux amants dont elle resta l'amie, ses appétits satisfaits. Le couple entassa par douzaines les livres. Aucun de ceux-ci ne semble avoir survécu. M. Henri Martineau brosse successivement du mari et de la femme des portraits curieux, vivants, pleins de faits et qui nous restituent, dans leur réalité, les originaux.

Ancelot et sa femme, portés sans aucun mérite au pinacle, subirent, durant toute leur carrière, les brocards des chroniqueurs et des nouvellistes. Ils répondirent quelquefois, avec à-propos, à leurs censeurs. Ils souffrirent plus souvent en silence, non sans chagrin, l'animosité dont ils étaient entourés.

Mme Ancelot avait rencontré Stendhal et Mérimée en 1827, chez le baron Gérard. Il semble que les deux amis souhaitèrent vivement venir dans sa maison. La bonne dame leur fit tenir une invitation. Stendhal l'accepta à la condition de se présenter chez elle sous l'un de ses pseudonymes. Il y pénétra, en effet, sous le nom de César Bombay, marchand de bas et de bonnets de coton, et il y joua ce personnage avec aisance et volubilité. Dans la suite, de concert avec Mérimée, méchante langue, Stendhal cribla de ses railleries les Ancelot. Mme Ancelot connut sa fâcheuse attitude et la lui reprocha en des lettres restées inédites, que M. Henri Martineau publie grâce à l'obligeance de M. Jacques Boulanger, leur possesseur. De ces lettres, dont quelques-unes sont fort intéressantes, se dégage le véritable caractère de la dame. Elles montrent, en effet, que Mme Ancelot, d'une grande bonté naturelle, témoigna à Stendhal une indulgence infinie et que, malgré les orages successifs de leurs relations, elle parvint à conquérir pleinement le cœur de l'égoïste et ingrat personnage. Plus tard, Stendhal, du fond de son exil de Civita-Vecchia, implorait le secours moral de celle qu'il avait tant de fois vilipendée, et il recevait ses proses pleines de douceurs comme des baumes. Au cours de leur liaison, l'écri-

vain ne tint pas le beau rôle. De la publication de M. Henri Martineau, Mme Ancelot sort singulièrement grandie. Elle était femme d'intelligence subtile et de cœur généreux. Ces qualités compensaient largement la médiocrité de son talent littéraire.

M. Henri Martineau aura, dans sa carrière, fortement contribué à faire connaître les coins secrets de l'âme de Stendhal et bien des physionomies ignorées de ses écrits. On sait qu'il poursuit la réimpression de ses *Œuvres complètes* en une série de petits volumes présentés agréablement. Il vient de lancer également, ces temps derniers, une édition soigneusement colligée du **Rouge et du Noir** et d'**Armance,** réunis en un volume, précédés de substantielles préfaces, accompagnés de notes et de variantes. Nul doute que cette édition, calquée, pour le *Rouge et le Noir,* sur l'originale de 1830, et, pour *Armance,* sur celle de 1826, ne soit considérée comme l'une des plus sûres parmi celles qui figurent dans la bibliographie stendhalienne.

En quelques pages nourries de documents, M. Henri Martineau résume l'histoire du *Rouge et du Noir,* rendue déjà fort complexe par suite de maintes trouvailles de chercheurs. Quiconque souhaitera ajouter des renseignements plus généraux à cette histoire consultera avec fruit le travail qu'André Le Breton consacra, avant de mourir, à ce roman. André Le Breton n'était pas à la vérité un enquêteur bien subtil; il ne s'inquiétait guère de se plonger dans ses paperasses d'archives; il se contentait de réunir, sous forme synthétique, les faits déjà mis au jour. On trouvera, dans son livre, le *Rouge et le Noir* situé dans la biographie de Stendhal; cette présentation aidera peut-être à mieux comprendre cette œuvre si intimement mêlée à la vie de son auteur.

L'examen, hélas! trop rapide, auquel nous nous livrons, des derniers ouvrages consacrés à Stendhal, resterait incomplet si nous ne signalions, comme un document important, les **Lettres de Victor Jacquemont à Stendhal,** publiées par M. Pierre Maes. Ces lettres sont, dans le volume, au nombre de dix-sept; douze d'entre elles sont demeurées inédites. Elles offrent un intérêt évident pour une période de la vie de Stendhal comprise entre les années 1824 et 1831. Leur

éditeur en éclaire les obscurités dans une excellente préface et dans des notes, et nous fournit des précisions curieuses sur les relations que le romancier entretint avec Victor Jacquemont, de vingt ans plus jeune que lui.

Stendhal avait rencontré Jacquemont dans le salon du comte et de la comtessede Tracy. Intellectuel très fin et d'une rare maturité d'esprit, ce jouvenceau étudiait alors la médecine, la physique et les sciences naturelles. Les deux hommes furent unis, ce semble, par leur commune admiration de Rossini. Ils fréquentèrent assidument ensemble la Pasta et la Schiassetti, cantatrices italiennes qui interprétaient admirablement l'œuvre de ce musicien, et ils les entourèrent de leur sollicitude passionnée.

Stendhal manifestait à son jeune ami une confiance assez grande pour lui soumettre ses écrits et accepter de lui des critiques formulées en ces termes : « Détestable, style de portier ». En 1827 et 1828, Jacquemont partit pour des missions scientifiques dans l'Inde où il trépassa en 1831, accablé par le travail et le climat. Il ne cessa jamais de s'intéresser, de son exil, au sort de l'écrivain, lequel lui garda un souvenir affectueux exprimé au cours de plusieurs de ses ouvrages postérieurs.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philippe Chabaneix : *Poésie*, « Vertcœur ». — Jeanne Marni : *Lumière*, Lemerre. — Henriette Herpin : *Hommage à l'Amour Inconnu*, «La Caravelle ». — Georges Hugnet : *La Belle en Dormant*, « Editions des Cahiers Libres ». — Alfred Cazes : *Sahariennes*, P. et G. Soubirou.

Pourquoi bouder à ce délice? Et répéterai-je encore les regrets vains, futiles, maussades, auxquels je me suis laissé entraîner lorsque j'ai eu le plus récemment occasion de parler de Philippe Chabaneix, de son délicieux et sensible talent de poète vrai et sûr? Que son inspiration ne varie guère, qu'on aimerait, en possession d'une si grande maîtrise, le voir se mesurer à des thèmes de plus d'envergure, je ne me lasse pas de le penser à part moi, chaque fois que je songe à lui. Mais qu'il apporte un recueil nouveau, comme celui-ci, le dernier né, **Poésie,** dès que j'en parcours des yeux

le moindre morceau, mes exigences moroses se sont évaporées, je suis heureux d'éprouver le même charme, tout aussi pénétrant, tout aussi émouvant, et de reconnaître que si l'éloge d'être parfait se peut appliquer à quelque œuvre humaine, il n'en existe guère où il s'applique mieux que celle de Philippe Chabaneix. Comment n'être enchanté par la magie et la grâce ensoleillée et fraîche de ce petit tableau, *la Bruyère :*

Ton regard s'en allant vers les coteaux lointains
Où le soleil du soir épanchait sa lumière,
Ton cou souple ombragé par tes cheveux châtains,
Et contre tes genoux ce rameau de bruyère;

A nos pieds le ruban sinueux, large et clair
Que déroulait un fleuve au calme des prairies,
Et le svelte frisson des peupliers dans l'air
Et les toits roux luisant comme des poteries;

Et puis sur le changeant mystère de tes yeux
Ces doux oiseaux posés qui semblaient presque un rêve
Et qui n'étaient que des baisers silencieux
Où mon désir puisait une nouvelle sève.

La facture de ces vers, avec l'introduction au vers pénultième d'un seul ternaire parmi ces alexandrins de coupe classique, leur chant délicat appuyé sur des consonances alternées et des allitérations glissantes et discrètes, qu'elle serait suggestive la science prosodique dont ce poète dispose, s'il ne fallait mieux louer encore comme elle s'adapte à la pureté attendrie, un peu songeuse, d'un sentiment fin et profond qui se prolonge jusqu'en rêve et se survit en souvenir. Le recueil se compose de dix-huit morceaux. Je ne puis, pour la délectation des lecteurs unie à la mienne, les recopier tous; j'aurais aimé citer quelque strophe octosyllabique, *Dialogue, Fenêtre, Romance,* l'exquise *Cartomancie, l'Abandon, Volupté, Signe,* ou encore, rejoignant les plus simples réalisations, frêles et inoubliables, d'un Gérard de Nerval, les mesures de quatre pieds de *Lumière,* de six pieds de *Chanson.* Que n'ai-je de place aussi pour me permettre la reproduction des dodécasyllabes de *Lettre,* de *l'Echarpe,* de *Désir,* quand je ne puis déjà me retenir de transcrire au moins ceci, qui s'intitule *Clé des Songes* :

O morte aux longues mains, — toi qui fus si vivante
Et si fraîche en mes bras, sous un ciel étoilé —
Dans ce vaste domaine où, tout l'hiver, il vente,
O morte aux longues mains, conserves-tu la clé

Des songes que l'amour nous fit aimer ensemble,
Conserves-tu la clé des songes anciens,
Et sais-tu, loin de toi, pourquoi, ce soir, je tremble
En rêvant à des yeux qui ne sont pas les tiens?

Les mésanges gazouillent leur chant ailé, sans se soucier que, sous des cieux plus étendus et farouches, plane parfois l'envergure tragique des vols d'aigles ou de condors.

D'un nombre considérable de vers, de poèmes, de pages bien emplies regorge le recueil de Mme Jeanne Marni, **Lumière.** Que reprocher à un pareil travail? Mais, hélas! aussi, qu'y admirer? Dans les temps qui ont suivi la grande éclosion parnassienne, les volumes de ce genre ont abondé. Des poètes véritables, des poètes nés ont produit sous cette forme bien des rêveries délicates, bien des images, avec ou sans élan, de leurs sentiments ou de leur pensée, bien des développements, parfois même à l'excès oratoires. Ne suffit-il qu'on ait eu à rendre justement hommage au talent de plusieurs, à l'œuvre sensible ou emportée de certains, tels que Jean Richepin ou encore, pour ne pas omettre un vivant, par exemple Edmond Haraucourt? Il en est d'autres, certes, dignes de non moins d'estime, mais sans rien apporter ni de transcendant ni d'inattendu. A quoi bon — je cite le début d'un des plus marquants poèmes du présent recueil, écrire les vers de cette *Maternité* banale :

Seule près du foyer, sur la chaise de paille,
Et découvrant à peine un sein rose et puissant,
La mère en souriant courbe sa belle taille
Pour toute se donner aux lèvres de l'enfant...

ou de tel morceau patriotique, ou de tel paysage de Bretagne? On ne peut prétendre que le travail auquel se livrent les auteurs de ces choses ne soit tout à fait honorable, mais il demeure illusoire parce qu'il est inutile.

D'un mouvement suivi, d'un regret qui s'agrandit, l'âme insatisfaite de Mme Henriette Herpin compose son **Hommage à l'Amour Inconnu.** Amélie Murat caractérise bien

ce recueil dans la préface signée d'elle : « Une femme attendit l'amour — et de quel cœur ardent et grave — dès sa jeunesse. La vie lui a été donnée, la vie pleine, avec le mariage et la maternité; mais ce n'est point là « l'immortel amour » dont elle avait rêvé! La mort a passé... et la vie aussi. Elle espère encore, à l'automne, avec des alternatives de confiance et de détresse, tantôt croyant

que je serai vivante
Un jour, entre les bras de l'Amour infini

tantôt . . . .

Guettant un seul passant : la mort!

Souvent les femmes font d'une déception de leur désir le motif durable de leur plainte plus ou moins modulée, le lyrisme ouvre son désespoir à l'accent rythmé de leur espérance ou de leur résignation. Peut-être en résulte-t-il pour elles un bercement efficace, la torpeur et le soulagement d'une consolation? Tout peut servir de thème à la composition poétique; des confidences de grands poètes ne diffèrent pas souvent beaucoup de ces redites et de ces désolations féminines. Seulement, cela ne suffit pas. Etre poète importe plus que d'avoir le cœur meurtri; la circonstance est peut-être favorable au développement d'un génie; elle ne le constitue pas. Ecoutons la grande Marceline lorsqu'elle pleure et soupire; ne nous détournons pas non plus d'Amélie Murat. Ce sont des poètes, et, si elles n'avaient point été malheureuses, douloureuses et déçues, elles auraient chanté quand même; ce sont des poètes avant tout; admirons et aimons-les. Donnons aux autres notre pitié, si elles le désirent et s'en montrent dignes. Voilà bien tout ce qu'il nous est possible de leur offrir.

Avec tout le maniérisme qui plaît aux partisans de ce système, M. Georges Hugnet, se réclamant, je pense, de précédents dadaïstes, sous la forme de poèmes très analytiques, serrés en ce qui concerne leur substance, et laissés à l'abandon d'une expression jaillie spontanée, directe, sans reprise ni contrainte, a composé son livre **la Belle en Dormant**, où j'ai quelque peine à retrouver, à vrai dire, mieux qu'un récit suggéré, ou ce que l'on peut se figurer par le terme de

poème. Malgré quelques crispations fortuites ou voulues, l'histoire se lit avec aisance, comme si l'auteur n'allait pas à la ligne pour faire croire à des vers, et, de plus, parfois le rythme est assez marqué pour que naisse l'illusion. Je souhaite que, dans ses ouvrages à venir, M. Hugnet se décide et soit, selon son gré ou la nécessité, tout à fait un poète ou un prosateur tout à fait, non plus cet écrivain hybride qui étonne sans satisfaire.

Sahariennes sont, signées Alfred Cazes, impressions algériennes et du désert, vives, colorées, suggestives. Le vers facile, presque impromptu, est à l'auteur un instrument docile qu'il manie selon ses besoins; il lui rend les services qu'il en attend, plutôt de la couleur d'ailleurs que du chant. Plus d'éclat passager que de profondeur. Mais ne vais-je d'un Algérien encore une fois provoquer la susceptibilité offensée et méprisante si je risque quelque réserve? Tant pis! Leconte de Lisle, dédaigneux de localiser avec précision, m'a fait frissonner à m'imaginer le désert; M. Alfred Cazes, beaucoup moins.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alphonse de Châteaubriant : *La réponse du Seigneur;* Grasset. — Gaston Chérau : *La voix de Werther;* J. Ferenczi et fils. — Gustave Kahn : *Terre d'Israël;* Librairie Fasquelle. — Mémento.

Ce goût de la parabole dont témoignait, déjà, M. Alphonse de Châteaubriant dans *Monsieur des Lourdines* et que j'ai signalé chez lui, naguère, nous le voyons pleinement s'épanouir, aujourd'hui, dans **La réponse du Seigneur.** M. de Châteaubriant a peu écrit, mais, en revanche, il a beaucoup médité, et c'est la somme de ses réflexions qu'il nous livre en un magnifique bouquet, plein de couleur et de fraîcheur... Un jeune homme, un étudiant, fait un jour la connaissance d'un vieux sage dans un vieux château, au cœur d'une forêt bretonne qui ressemble à la forêt de Brocéliande, mais qui est aussi symbolique que celle de *La Divine Comédie.* Parti « pour partir », le sac au dos et le bâton à la main, une boîte de botaniste au côté et *Le songe d'une nuit d'été* dans cette boîte, il arrive, par hasard, chez M. de Mauvert comme celui-ci vient de perdre sa sœur bien-aimée. Il assiste aux funé-

railles de la morte, qui se font sur un char à bœufs; mais, au moment de reprendre la route, cède à l'invitation de M. de Mauvert. Le moyen de résister à ce galant homme qui le traite avec une bonté et des manières exquises? Ce n'est cependant pas par désintéressement que M. de Mauvert l'a retenu. Cet hôte étrange veut faire de lui son disciple, l'héritier de sa pensée, et il lui transmet, bientôt, l'essentiel de celle-ci. Quelque temps, trompé par le côté féerique de son aventure et les périphrases de M. de Mauvert, le jeune homme a cru à l'existence d'une merveilleuse jeune fille dont il était destiné à devenir l'époux... Mais sa déception est de courte durée. Le secret que lui révèle M. de Mauvert vaut bien, en effet, la perte d'un beau rêve. C'est le secret de la prière, autrement dit de la méditation en Dieu, de la contemplation de Dieu. « La perfection, déclare M. de Mauvert, naît de la contemplation de la Perfection. » Il donne pour exemple de ce qu'il avance ce phénomène que, dans « le barbare langage de la science », on appelle *mimétisme*; phénomène selon lequel certain papillon des Tropiques finit par s'identifier à la feuille sur laquelle il s'est posé. Déjà, Nathaniel Hawthorne avait conté l'histoire d'un enfant qui, à force d'admirer une figure sculptée par la nature dans une montagne voisine de son village, avait pris les traits de cette figure. « Prier, dit encore M. de Mauvert, c'est entrer dans un autre univers... Ce n'est pas demander à recevoir, mais demander à devenir. » Pénétré de la profondeur d'un tel enseignement, de sa vertu salvatrice, le jeune homme accepte de le transmettre après l'avoir reçu, de le répandre aussi largement que possible pour le bonheur de l'humanité. Il quittera le château enchanteur où, au lieu de réveiller une Belle endormie, il aura reçu la lumière... Et c'est admirable. Admirable, non, sans doute, pour la nouveauté du symbole, mais pour les détails dont le symbole est fleuri. Quelles sages ou charmantes pages sur les domestiques et la noblesse de jadis; la façon des gens de la campagne de décliner le verbe avoir; l'eau, etc... Et quelle bonhomie malicieuse! J'ai lu, du récit de M. de Châteaubriant, de sévères critiques. Elles sont bien injustes, et surprennent, d'autant plus qu'elles émanent d'Aristarques en général

fort indulgents... Certes, il ne laisse pas d'y avoir quelque gaucherie, de-ci, de-là, des fautes de goût, même, dans l'expression de M. de Châteaubriant qui n'est pas un écrivain-né, ou qui a du mal à plier naturellement sa phrase à la complexité de ses sentiments et de ses sensations. Il la force, en la travaillant trop; et elle me rappelle, parfois, celle d'un autre Breton comme lui, le grand Villiers de l'Isle-Adam, autant par la splendeur que par les surcharges et le hérissement de son lyrisme. Mais que l'on me cite des auteurs plus sûrs de leur diction que M. de Châteaubriant qui soient capables de concevoir et d'exécuter, aujourd'hui, un poème comme *La réponse du Seigneur*? De l'exalter si haut, et de l'emplir d'une telle émotion? Je crois que c'est le caractère de sa mysticité, d'essence profondément chrétienne, pourtant, qui a indisposé contre cette œuvre — tellement en dehors de la médiocrité ou de la vulgarité courante — à la fois les catholiques orthodoxes et les rationalistes. On lui en veut, ici, d'encourager les adeptes de la « Christian Science »; là, de réduire ou de rabaisser le rôle de l'intelligence... L'Eglise lui reproche son odeur de fagot, et les cartésiens sa métaphysique. Mais *Le discours de la méthode* n'était qu'une introduction à l'étude des sciences naturelles; et M. de Châteaubriant n'a pas la sottise de nier qu'il y ait des avantages à tirer de celles-ci. Qu'on les laisse à leur place, voilà tout; qu'on leur abandonne ce qui tombe sous le sens, ou qui relève de l'observation. Qu'on ne leur permette pas d'empiéter sur le domaine de l'esprit. Il n'y a pas de morale à tirer d'elles; pas de leçons à en recueillir pour l'amélioration des hommes. C'est pour avoir cru que le bonheur était en dehors de lui, c'est pour avoir demandé à la science de le lui donner, que l'homme s'est perdu (la vieille histoire de l'arbre du bien et du mal). L'homme a renoncé à la Vérité pour courir après des vérités. La Vérité! Elle n'est pas en dehors de nous, mais en nous. Elle n'est pas dans la dispersion, mais dans le rassemblement de notre moi. Celui-là seulement s'illumine qui découvre le point de son âme où la clarté de Dieu se fait une. Ainsi, la loupe en concentrant les rayons du soleil suscite le feu... Le bonheur, en tout cas, est chose indépendante de la vie matérielle. Comme

le disait, le mois dernier, M. Benda, dans *Les Nouvelles littéraires*, à propos, justement, de l'impuissance de la science à assurer le salut du monde, on a tôt fait d'atteindre la limite des jouissances que sont susceptibles de procurer les biens matériels. La félicité, c'est le désintéressement qui l'assure. Lisez les pages si belles que M. de Châteaubriant a écrites sur les passions de l'homme et sur ce « moi » exigeant qui, en le faisant se prendre pour une cause, le dresse en adversaire de ses pareils. Assez mal accueilli lors de sa publication, comme je viens de le dire, je crois que le nouveau roman de M. de Châteaubriant est appelé à prendre une éclatante revanche. C'est un de ces livres dont une seule lecture ne nous tient pas quittes. L'amour qu'il prodigue, on le lui rendra, tôt ou tard.

La femme, l'enfance douloureuse, les deux thèmes qui lui sont le plus chers, M. Gaston Chérau, l'auteur de *Valentine Pacquaut* et de *Champi-Tortu*, les reprend dans **La voix de Werther**, un recueil d'une demi-douzaine de nouvelles de la qualité la meilleure. Quatre portraits de femmes, d'abord : Sidonie Furtaud, qui a eu son premier Prix au Conservatoire et qui a épousé un fils de riche usinier du Nord. Elle n'est pas heureuse, mais mélancolique. La vie bourgeoise, si douillette soit-elle, lui pèse. Elle ne respire dans cette étouffante atmosphère que par la toute petite ouverture d'un peu de musique. Celle d'un disque qu'elle refuse de faire entendre à son mari... Elle s'en ira. — Lucile, elle, a « du poison romanichel » dans les veines. On lui pardonnerait d'avoir aimé l'amour. Mais, ayant eu la chance d'épouser le plus indulgent des hommes, si elle quitte ce mari vieillissant, il est vrai, pour suivre l'amant de son choix, elle se donne, aussitôt après, à un ruffian. C'est « la femme des tempêtes ». Les tempêtes des sens. Une malade. — Mme de Lazelle, qui s'est mésalliée pour cacher une faute, n'est guère plus forte qu'elle, sous ses dehors hautains. Il suffit d'un sursaut d'autorité de la brute qu'elle bafouait pour qu'elle capitule devant lui. — En revanche, Mme Gondin s'étiolerait sans se plaindre, dans un coin perdu de province, si un soir elle n'entendait chanter le grillon... Et la voilà partie pour le rêve, la belle aventure, la folie... — En regard,

l'enfant, si gentil, si sage, que l'Assistance publique arrache aux braves gens qui l'ont élevé, se fût contenté, lui, d'une famille... Et sur tout cela, une belle histoire qu'un souffle de lyrisme familier porte, les ailes déployées, et qui rappelle les contes romantiques d'Allemagne. M. Gaston Chérau est un artiste, mais qui n'allume pas la lampe de l'analyse pour explorer le mystère des filles d'Eve. Mystère d'origine physiologique, sans doute; et qu'il n'est pas nécessaire, pour cette raison, de chercher en dehors de l'exaltation des instincts. De la voie de l'esprit où l'être humain se trouve engagé, dès sa naissance, la femme se détourne par l'imagination, comme nous nous en détournons par l'intelligence. Elle embellit de mensonges la vérité que nous desséchons par le raisonnement. D'ailleurs, M. Chérau ne traduit, avec un égal bonheur, l'inquiétude de l'enfant et le tourment de la femme que parce qu'ils s'abreuvent aux mêmes sources. Enfin, M. Chérau n'oublie jamais de rappeler, par des traits vifs, le milieu où évoluent ses personnages puérils et féminins. Comme il aime la vie! Comme il sait la faire aimer! Et que tout devient simple avec lui; cela même qui nous semblait le plus compliqué. Créer, c'est redécouvrir. A chaque instant, M. Chérau retrouve un coin d'Eden. C'est le bois, avec ses bêtes courantes ou ailées. L'eau, avec ses milliers d'hôtes furtifs. L'air, avec ses parfums. Lisez ceci, par exemple : « Il y avait aussi, un peu plus loin, le têtard à figure de monstre, que les pics visitaient, et dont la cime était faite de quatre branches maigres, dernier refuge de sa sève. Plus loin, des touffes de hêtres et de noisetiers sauvages, domaine des écureuils et des loirs. Et puis, *la rivière s'enfonçait dans une voûte de verdure qui la gardait des rides du vent...* » N'est-ce pas exquis?

C'est, de l'antiquité à nos jours, une évocation de la race sémitique que fait en une suite de tableaux variés M. Gustave Kahn dans **Terre d'Israël.** Cette seconde série de *Contes juifs* complète heureusement celle que M. Gustave Kahn avait déjà publiée, voilà trois ou quatre ans. On y retrouve, avec le même sens du génie biblique, le même humour mêlé d'ironie et de tristesse, de résignation et d'optimisme, la même fougue d'épopée. Et voici, dans les temps légendaires,

Saül; la mort de Yezabel, livrée aux dogues (d'un réalisme qui éclipse celui du songe d'Athalie); le moyen âge; l'Orient; Paris et les débuts d'un musicien... Que sais-je encore? Le poète des *Palais Nomades* et du *Livre d'images* développe dans sa prose les possibilités musicales de son vers libre. Elle est riche, cette prose, nombreuse et d'une précision violente en dépit de ses grâces parfois précieuses.

MÉMENTO. — *A la Belle de Nuit,* par M. Jacques Robert (Albin Michel) est une enseigne de gros numéro, en exergue à la vie d'une fille, sa vie économique, si je puis dire : nourriture et rapports entre pensionnaires, discipline propre à chaque maison, car l'héroïne en fait plusieurs, baissant à chaque changement de catégorie, jusqu'au claque-dents pour pouilleux dont un des habitués la tue par jalousie d'un autre habitué. Même pas, pour parler Flaubert, « de grosses cochonneries ». Alors, autant aurait valu que cette monographie fût dressée par les messieurs du Bureau du Travail à Genève, qui l'auraient congrûment enrichie de statistiques, pourcentages du prélèvement patronal, horaires de la travailleuse et courbe de son usure annuelle, table des risques. Parmi ces risques, à souligner le mal italien que ces dames appellent le nazi et dont elles ne se formalisent que peu, depuis le traitement par piqûres. — *L'Amarre,* par M. François Mozane (Louis Querelle) est un roman maritime, tout fleuri de termes de bord — et de poncifs; de bonnes intentions et de lyrisme éculé. Un petit marin rencontre à Saint-Malo, sous les espèces d'une bonne de café borgne, la goule qui « amarrera » sa vie. Pour elle, il s'enlise, laisse se perdre le précieux amour naïf de sa payse et enfin se suicide. Quelques heureuses descriptions du port de Saint-Malo, de la côte vers Dol et le Mont Saint-Michel, ne rachètent pas la nullité de l'ensemble. — *L'Obsédé,* par M. Jacques Farnèse (Albin Michel). Au front, un pauvre diable a eu, comme on dit en argot, « les foies »; il a pu dissimuler sa peur sous des soi-disant crises nerveuses. Rentré chez lui, l'idée de son mensonge le ravage. Un ami de tranchées qui vient le voir exaspère son obsession. Il croit que sa femme et son ami soupçonnent son secret. (En réalité, comme son état le rend insupportable, l'ami s'emploie à consoler la femme.) A la fin, tout à fait fou, il se tue. Fond et forme m'ont paru faibles. — La charmante jeune femme d'un trop vieux gentilhomme, dans la clinique d'un psychiatre génial et biscornu qui guérit les névropathies. La petite dame est bien mieux guérie par le charmant neveu du psychiatre. C'est *Le sabre qui guérit,* dit M. Fernand Mazade (Nouvelle So-

ciété d'Edition). Fantaisie en prose d'un poète. Une bluette; mais quelle noblesse d'être poète : ce rien est habillé du plus somptueux, du plus chatoyant et musical vêtement qui soit.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Phèdre, tragédie en cinq actes, de Racine. Disque gramophone.

Se souvient-on d'une historiette qui me parut il y a quelques mois mériter d'être ici relatée? Il s'agissait de Sarah Bernhardt et d'un disque de phonographe. La jeune personne qui voulait l'acheter s'entendait poser par une vendeuse des questions saugrenues qui tendaient à prouver qu'elle ignorait tout de l'illustre tragédienne et peut-être même jusqu'à son existence. Il est vrai que ce disque n'était pas de la plus nouvelle actualité, mais qu'il devait compter plus de vingt ans, sinon trente. On réussit cependant, avec quelque patience, à le découvrir.

Sarah Bernhardt vient de dire, pour mon plaisir et mon enseignement, dix fois, quinze fois, vingt fois, le fameux morceau du second acte de **Phèdre** que l'on nomme sa *déclaration*. Il y a là vingt-neuf vers, dont la récitation dure une minute quarante-cinq secondes, et cela pourrait fournir la matière de pleines heures de commentaires, sans compter les pages entières qu'on se laisserait, sous le coup de cette émotion, aisément aller à noircir d'évocations. Mais ce n'est pas cela que je veux faire ici. Je veux simplement essayer de discerner ce que cette audition révélera d'une artiste si fameuse aux générations qui ne se seront pas trouvées en contact avec elle. A supposer que tous les documents qui peuvent aider à ranimer son souvenir aient disparu et qu'il ne subsiste que ce disque, bien périssable cependant lui aussi, quelle idée aiderait-il à se composer de Sarah Bernhardt?

Il ferait d'abord connaître quelques-unes des qualités physiques de l'artiste : le son de sa voix et son timbre délicieux. Telle qu'on l'entend ici, c'est une fraîche voix de soprano, non pas aiguë, mais très fine et que son étendue mène cependant jusqu'à la gravité. La richesse de ses inflexions la rend étrangement musicale, et la justesse délicieuse de l'oreille qui la

guide lui permet de parler d'une façon si variée, si continuellement variée, qu'elle ne court jamais le risque de monotonie. Comme une chanteuse adroite, elle change de note au cours d'une seule émission. « *Je l'aime* », dit-elle, au début du second vers de ce morceau, et sur le radical du verbe la voix, après s'être posée, s'élève en frémissant. N'est-ce point à peu près ce qui s'appelle moduler? Et quand elle dit : « C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours... », et qu'elle place le second « c'est moi » à quelque léger intervalle au-dessus du premier, comment faut-il appeler cette façon mélodieuse de varier l'inflexion de son discours?

Autre supériorité physique : soit par don naturel, soit par entraînement, elle possède un souffle d'une puissance magnifique. Elle est capable de débiter trois vers d'une seule haleine, par conséquent de les nuancer de la façon la plus subtile : « *Cette noble pudeur* », dit-elle en une seule expiration au cours de ce morceau :

Cette noble pudeur colorait son visage,
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.

Or, quand elle parvient au terme de ces trente-six syllabes, elle est loin de paraître à bout de souffle. On a le sentiment qu'elle pourrait encore aller plus loin, et il ne lui faut qu'une légère inspiration à peine sensible pour pouvoir prononcer deux nouveaux vers :

Que faisiez-vous alors? Pourquoi sans Hippolyte
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?

Aussi sa diction est-elle parfaitement exempte de ce halètement peumatique qui rend si pénibles à entendre tant de tragédiens des deux sexes. On redoute toujours de les voir s'asphyxier dans leur texte. Chez elle, la respiration pose sur le récit une sorte de ponctuation vivante dont la variété fait valoir certains mots comme ferait un soulignement :

Oui, prince — Je languis, je brûle pour Thésée,
Je l'aime — non point...

ou bien :

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune — traînant...

Mais ici ce n'est pas la seule force physique qui importe, et l'intelligence du texte, l'intelligence tout court intervient.

Cette intelligence, Sarah Bernhardt la manifeste de trois façons essentielles : en mettant dans le jour qui leur convient les beautés consacrées de ce morceau, en y faisant apercevoir des dessous moins évidents, enfin en en dissimulant pieusement les imperfections. On peut en effet hasarder qu'un vers tel que : *volage adorateur de mille objets divers,* malgré l'élégance de son arabesque, n'est point de ceux qui seraient venus à la postérité tout seuls. Il y fut entraîné par la splendeur du contexte, mais il porte jusqu'au ridicule la trace d'un goût d'époque qui n'était pas excellent. Nul auteur de pièces en vers (ils sont rares à l'heure présente) n'oserait l'écrire aujourd'hui et, si on le rencontrait chez un des tragiques oubliés du XVIIIe ou du XIXe siècle, il servirait de motif à les railler.

Sarah Bernhardt le noie en quelque sorte dans une mélodie qui en dérobe le sens pour n'en plus laisser subsister que le sentiment. Les mots n'importent plus. L'émotion émane d'autre chose que d'eux. Ce n'est cependant point le procédé habituel à la tragédienne. Si musicale que soit ordinairement sa déclamation, elle sait toujours détacher avec une puissance et une exactitude incomparables les mots sur lesquels on doit attirer une attention essentielle. Elle sait même les charger d'un sens qui les outrepasse. Par exemple, le terme « dieu des morts » (*qui va du dieu des morts déshonorer la couche*) m'avait toujours paru une périphrase d'école sans grand accent. Par l'inflexion imprimée au mot *mort,* Sarah Bernhardt fait planer l'idée de la mort sur toute cette page sublime. De même, l'intonation mise sur le mot « jeune » (*charmant, jeune, traînant tous les cœurs...*) intègre au poème l'idée de la jeunesse, et celle qui repose sur le mot « amour » (*l'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée*) fait de même pour l'idée d'amour; ainsi, par l'art de la tragédienne, les trois grandes réalités poétiques, la mort, la jeunesse et l'amour, apparaissent comme la trame éclatante de la déclaration de Phèdre.

On trouvera peut-être qu'il y a une minutie excessive à analyser de la sorte la façon dont est récitée par Sarah

Bernhardt cet illustre morceau. On pourrait en faire davantage et montrer qu'en accentuant une seule syllabe, elle sait donner au vers une couleur frappante. Elle se complaît souvent à donner à ce qu'elle dit le ton élégiaque d'une mélopée languissante. Or, dans cette atonie apparente, éclate parfois une note énergique qu'on ne sourait mieux comparer qu'à ces accents qu'un dessinateur savant place si judicieusement parfois dans un croquis qu'ils suffisent à le faire vivre dans toute la solidité de son relief. « *Que de soins,* murmure-t-elle en chantonnant, *que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!* » Mais cette parole passionnée ne conserve pas jusqu'à son terme sa langueur; car, sur la première syllabe du mot *charmante*, la voix éclate, la valeur se fortifie et donne un nouvel accent, un nouvel intérêt au vers qui se prolonge.

En dépit de tous ces menus détails où j'insiste, la diction générale du morceau est largement composée. Sa qualité oratoire est mise en valeur par les ressources d'une voix qui en révèle les divisions essentielles. *Oui, prince... Mais non... C'est moi...* Quelle splendeur que ces vers, et quelles délices de les entendre prononcés par une interprète qui se trouve naturellement à leur niveau et qui les conduit sans effort jusqu'à leur conclusion : *retrouvée ou perdue,* laquelle éclate, non pas en coup de tonnerre, mais comme un grand final d'orchestre retentissant sur un accord parfait. Et au-dessus de cette puissante conclusion vocale, l'*e* muet résonne exquisement comme la très fine vibration d'un verre de cristal, l'*e* muet à qui Sarcey consacra des feuilletons entiers, et que personne à la Comédie-Française ne sait plus aujourd'hui faire doucement tinter.

§

Cet enregistrement de la déclaration de *Phèdre* dut être établi lors de la première rencontre de Sarah Bernhardt avec le phonographe. Voici ce qui nous le fait supposer.

Quand la déclamation est terminée, si on laisse le disque continuer à tourner, on demeure quelque temps sans rien entendre, puis la voix merveilleuse qui s'est tue prononce cette petite phrase : « *Ce n'est pas compliqué.* » Et l'on reconstitue la scène qui dut se dérouler il y a vingt-cinq ans

ou plus dans je ne sais quel studio, lorsque, la récitation de la tragédienne étant achevée, les opérateurs se précipitèrent autour d'elle, la complimentèrent, la remercièrent, et qu'étonnée qu'il ne fallût faire que cela pour emprisonner à jamais une voix dans la matière, elle dit ces mots que le disque recueillit aussi pour les transmettre à l'avenir : « *Ce n'est pas compliqué.* » Et, chose étrange, cette petite phrase, nettement martelée, sert plus que toute chose à évoquer dans mon esprit une vision de cette femme extraordinaire.

Bien des fois, à cette époque ancienne, à l'heure où elle se rendait à son théâtre un peu avant l'heure du dîner, si par chance ma voiture croisait la sienne, je l'ai aperçue, assise au fond d'un cab français, attelé de deux chevaux. De grands chapeaux de fleurs coiffaient sa chevelure vaporeuse, de grandes cravates légères dissimulaient dans leurs nœuds le bas de son visage, et elle souriait d'une manière éblouissante, dès qu'elle distinguait dans le regard des passants qu'ils l'avaient reconnue.

Je me serais facilement laissé aller à parler d'elle si le hasard bienveillant n'avait justement suscité, alors que le disque de Sarah retentissait encore dans mon esprit, une représentation de *Phèdre* à la Comédie-Française. J'ai eu la chance d'y assister. J'en rendrai compte la prochaine fois.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Constitution et configuration des molécules organiques, rapports du quatrième Conseil Solvay de Chimie, Gauthier-Villars. — H.-R. Kruyt : *Les colloïdes*, préface de Jacques Duclaux, Alcan. — M. Huybrechts : *Le p_H et sa mesure; les potentiels d'oxydoréduction*, Masson. — Georges Urbain : *La symbolique chimique*, 2 volumes, Hermann. — Mémento.

Nos huit dernières chroniques n'ont pour ainsi dire pas fait mention de la chimie et de ses progrès. A première vue, ce silence pourrait passer pour injuste. De fait, la chimie est, de toutes les branches de la physique, celle qui résiste le plus à la vulgarisation, celle dont il est quasiment impossible d'extraire les idées générales sans faire appel à des développements très spéciaux, à des formules complexes qu'il faudrait avoir constamment présentes à l'esprit et dont le

principe devrait être rappelé à chaque instant.

On en aurait la preuve en feuilletant le gros volume (500 pages) qui relate les rapports et discussions du quatrième Conseil Solvay de Chimie, à Bruxelles : **Constitution et configuration des molécules organiques.** Dix sujets très divers ont été abordés, et il faudrait dix pages de cette revue pour faire comprendre de quoi il est question. Force nous est de mentionner rapidement trois ou quatre exemples.

Le seul rapport français est l'œuvre de Mme P. Ramart-Lucas, professeur à la Sorbonne, qui traite des relations entre l'absorption lumineuse et la constitution chimique. H. Staudinger (de Fribourg-en-Brisgau) s'occupe des composés extrêmement complexes, comme le coton et le caoutchouc. R. Robinson (d'Oxford) cherche — comme le fait Georges Urbain de son côté — à établir un pont entre la chimie organique et les théories électrochimiques. Sam Sugden (de Londres) montre les avantages que l'on peut tirer des *parachors*, c'est-à-dire des relations, découvertes depuis 1910, entre la masse des molécules d'une vapeur et la tension superficielle du même composé à l'état liquide, etc. Comme on le voit, tout cela est passablement technique.

§

Les colloïdes comptent parmi les questions de la plus brûlante actualité; les travaux qui les concernent sont innombrables, et nous avons fait plusieurs fois allusion (1) aux exposés d'ensemble qui se sont appliqués à résumer cette question, que l'on considère à juste titre comme un « prolégomène à toute biologie future ». Nous avons aujourd'hui à notre disposition un « manuel de chimie colloïdale », dû à H.-R. Kruyt, professeur de chimie physique à l'Université d'Utrecht, fort bien traduit par J. du Plessis du Grenédan et préfacé par Jacques Duclaux, professeur au Collège de France.

Une *introduction générale* rappelle avec beaucoup de précision les phénomènes généraux qui interviennent en colloï-

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1926, p. 680; 15 janvier 1927, pp. 426-430; 15 avril 1928, pp. 399-400.

dologie : l'adsorption et l'électrocapillarité. L'ouvrage lui-même est divisé en deux parties (avec un appendice pour les cas intermédiaires) :

1° Les colloïdes hydrophobes (ou suspensoïdes), où l'équilibre résulte essentiellement de forces électriques; tels sont l'électrargol, l'hydroxyde ferrique;

2° Les phénomènes se compliquent encore avec les colloïdes hydrophiles (ou émulsoïdes), où la solvatation (adsorption superficielle d'eau) se superpose à l'électrisation. Certains émulsoïdes sont minéraux, comme la silice; mais la plupart (agar-agar, albumine, gélatine) ressortissent à la chimie organique.

Un résumé historique (pp. 195-203) fixe impartialement les étapes de cet important chapitre de la science.

§

Le petit livre d'Huybrechts, professeur à l'Université de Liége, mérite certes des éloges, mais également quelques critiques : il s'agit d'une mise au point, à l'intention des biologistes, des questions qui concernent les solutions d'électrolytes : **Le p_H et sa mesure, les potentiels d'oxydoréduction, le r_H.** Notations quelque peu sibyllines, qui expriment, comme nous l'avons dit (2), d'une part l'acidité et l'alcalinité, d'autre part les pouvoirs réducteur et oxydant (c'est-à-dire l'action sur l'électrovalence).

L'auteur a pris soin d'insister longuement sur les embûches mathématiques, qui parsèment la route qui conduit les néophytes à la formule de Nernst; mais, deux fois (pp. 127 et 180), la suite de ses raisonnements est incompréhensible. Il a grandement raison de négliger (pp. 200-205) les idées récentes sur l'« activité », mais il aurait pu se dispenser d'évoquer à trois reprises (pp. 55, 59, 72) des exemples qui laissent supposer qu'il a imparfaitement assimilé cette notion. D'autres erreurs de détail (3) se présentent ici et là;

(2) *Ibid.*, 15 mars 1926, pp. 679-680; 15 juin 1927, pp. 671-672; 15 nov. 1931, pp. 163-164.

(3) Mauvais exposé de la pile Daniell (p. 82) et contradiction subséquente (p. 126); erreur sur un calcul de travail (p. 356); emploi d'un nombre exagéré de chiffres significatifs (pp. 121 et 354); confusion entre la masse des molécules et un coefficient d'attraction (p. 202); confusion entre la loi d'action de masse et la loi de la cinétique chimique (p. 16); erreurs constantes de notation et de nomenclature.

mais la prochaine édition — la troisième — sera un guide sûr pour les débutants, si, comme nous n'en doutons pas, l'auteur prend à cœur d'amender celle-ci.

§

Très fréquemment (4), nous avons signalé l'intérêt de la collection *Actualités scientifiques et industrielles*, éditée chez Hermann. A une époque où tout commerçant, l'oreille basse, lésine, à une époque où l'imposé cherche à resquiller et se fait l'apôtre inattendu d'une « objection de conscience », le directeur de cette maison d'édition, Henri Freymann, devenu « l'ami des savants », trouve le moyen de rassembler toutes les compétences et de publier *une centaine* de brochures, qui nous offrent, dans tous les domaines et à peu de frais, une documentation unique : toute la presse — française et surtout étrangère — ne tarit pas d'approbations sur ce remarquable effort entièrement désintéressé (5).

L'œuvre récente (en deux tomes) de Georges Urbain, membre de l'Académie des sciences, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Institut de chimie, a une portée générale; sous le titre **La symbolique chimique**, l'éminent savant expose une question pour laquelle il se passionne depuis plusieurs années : la *valence*, c'est-à-dire le détail du groupement des atomes dans les molécules. Valences positives et négatives, valences constantes et valences maximum, électrovalences et covalences, valences principales et valences secondaires, coordinences, etc., tels sont les termes assez spéciaux qui définissent les divers aspects du problème. L'ouvrage débute par un rappel de l'évolution historique au siècle dernier; les idées modernes sur la constitution des atomes ont apporté des précisions importantes, mais non point décisives, puisque bien des mécanismes nous échappent encore. Georges

(4) Tout récemment, j'ai mentionné (*Ibid.*, 15 avril 1933, pp. 422-424) la *Série d'exposés sur la relativité*, dirigée par Paul Langevin, ainsi que les deux opuscules que je viens de présenter au public de langue française : Hans Reichenbach, *La philosophie scientifique, vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes* (*Ibid.*, 15 déc. 1932, pp. 619-622) et Rudolf Carnap, *L'ancienne et la nouvelle logique* (*Ibid.*, 15 juillet 1933, pp. 425-427).

(5) Ces lignes auront-elles l'heur de tomber sous les yeux de quelque compétence au ministère de l'Education Nationale? Ces *Actualités* forment une véritable encyclopédie scientifique, exempte de « battage » et de fleurs de rhétorique.

Urbain nous indique dans quelle direction la science va se développer : s'attaquant à la chimie organique, il bat en brèche le « dogme » de la valence immuable du carbone (6) et espère beaucoup d'une généralisation des électrovalences.

Ouvrage de premier ordre, indispensable à quiconque tient à connaître les difficultés dans lesquelles la chimie actuelle se débat.

Mémento. — Dans *l'Œuvre* du 5 juillet, un bon article (sur le « positron », nouveau corpuscule d'électricité), signé de deux *vrais* savants, Bernard Kwal et Marc Lesage, qui insistent sur l'intérêt des récentes expériences d'Anderson (en Amérique) et de Blackett (en Angleterre).

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Nicolas Berdaieff : *Le Problème du Communisme*, Desclée de Brouwer, Paris et Bruges. — E. Poisson : *Fourier*, « Collection de textes, Réformateurs sociaux », Alcan. — Mémento.

Sous le titre **Le Problème du Communisme**, Nicolas Berdiaeff, qui est un de nos plus grands penseurs contemporains, a réuni trois études du plus haut mérite: *Vérité et mensonge du Communisme*, *Psychologie du nihilisme*, et *Philosophie soviétique*. Berdiaeff a longtemps été communiste marxiste, et c'est le christianisme qui l'a en somme désintoxiqué; mais il n'en garde pas moins des traces de son ancienne foi, qui ne fait qu'augmenter l'intérêt de sa personnalité pensante.

Vladimir Solovief, un autre très grand penseur russe, mais de la génération précédente (je l'ai pourtant connu personnellement; moi aussi, hélas! je serai bientôt de la génération précédente), disait: « Pour vaincre le mensonge du socialisme, il faut avoir saisi la vérité du socialisme. » Et Berdiaeff applique la même formule au communisme bolchevique. Oui, mais notons d'abord que Solovief ne connaissait guère que le socialisme de Saint-Simon, Fourier, Proudhon, Kropotkine, etc., le marxisme n'ayant pas encore pris la grande importance qu'il acquit par la suite, et qu'on pouvait parler de vérité partielle du socialisme en pensant au côté

(6) « Il y a, dit-il, de fortes présomptions que le carbone soit trivalent », tant dans les éthyléniques que dans les aryliques.

généreux, idéaliste et humanitaire de ceux qui le représentaient. Rien de tout cela ne se trouve dans le bolchévisme. Toutefois, on peut dire que l'idée base du communisme est très belle aussi. Tout commun, rien d'approprié, par conséquent plus d'égoïsme, d'avidité, d'avarice, de bassesse d'âme; une société qui réaliserait vraiment le communisme ne serait-elle pas excellente? Où peut-on être plus heureux que dans un monastère?

Soit! Mais d'abord, n'entrent dans les monastères que ceux qui le veulent bien; s'il fallait y entrer par force, comme à la caserne pour ne pas dire à la prison, le communisme perdrait de son charme. En outre, le propriétarisme est aussi conforme à la nature humaine que son contraire; il l'est même davantage, en ce sens que le communisme absolu est impossible (qui osera aller jusqu'au communisme des femmes ou seulement des brosses à dents?), tandis que le propriétarisme ne gêne personne si chacun peut être propriétaire et céder d'ailleurs son droit dans le mesure qu'il lui plaît (que de propriétaires, au cours de l'histoire, qui se contentent du domaine éminent en laissant à d'autres le domaine utile!). Et puis, est-il bien sûr que le communisme détruise tout égoïsme, toute avidité ou avarice, et que les monastères ignorent la bassesse d'âme? Ce qui est l'idéal à réaliser, c'est le contraire, la hauteur d'âme, le désintéressement, mais ces vertus-là se trouvent aussi bien chez ceux qui possèdent que chez ceux qui ne possèdent pas, et se rencontrent davantage même chez les très grands riches que chez les petits possédants, même prolétariens.

Au surplus, ce qui condamne le communisme et même le socialisme, quel qu'il soit, comme doctrine générale et règle de vie, c'est qu'ils ne s'occupent que de la matière et que l'homme ne vit pas seulement de matière. Là est l'antinomie irréductible de la religion et du socialisme; celui-ci se donne pour idéal l'aliment pour tous, le costume pour tous, la maison pour tous, mais un homme qui n'aurait pas d'autre idéal ne serait pas au-dessus de l'animal, mettons de l'anthropopithèque; et en outre cet idéal, en lui-même très légitime et même primordialement nécessaire, on n'a pas besoin du socialisme pour le réaliser; tout individu, fût-il le plus

individualisé et le moins communisé du monde, le réalise très bien, et même le réalisera d'autant mieux qu'il sera moins communiste et plus individualiste associé; on le voit justement en Russie où l'immense effort bolchévique n'a abouti qu'à la misère générale et où le sort des plus heureux (sauf, bien entendu, les commissaires du peuple) est cent fois pire que le sort des plus déshérités moujiks au temps des tsars.

Berdiaeff dit ici que si le communisme a triomphé en Russie, c'est parce que le christianisme y avait été inférieur à sa tâche. Et il y a là un peu de vrai; l'époque capitaliste, dit-il, a coïncidé avec le déclin de la spiritualité religieuse; oui, et l'époque la plus terriblement capitaliste qui ait été et qui est justement le bolchévisme russe, a voulu détruire complètement toute religion, la chrétienne d'abord; mais vraiment le christianisme ne peut être rendu que partiellement responsable de la survivance de ces défauts: égoïsme et avidité, qui sont, hélas! inhérents à la nature humaine, et qui triomphent plus encore dans le monde des Soviets que dans celui des banques et des usines. Et, en outre, le christianisme n'a jamais été, quoi qu'on en ait dit, une doctrine de palingénésie sociale; le communisme des apôtres était une simple association volontaire, et Ananias et Saphire ont été punis par saint Pierre comme prévaricateurs et pas comme non-communistes. « Mon royaume n'est pas de ce monde », avait dit Jésus. Et reprocher au christianisme de ne pas avoir réalisé la communauté des biens est faire erreur: il n'avait à réaliser que celle des sentiments.

Il est donc impossible d'accorder à Berdiaeff que le communisme soit en théorie et en pratique une manifestation d'ordre spirituel et religieux. En théorie il est exactement le contraire, on vient de le dire. Et en pratique il a bien provoqué un fanatisme violent, mais le fanatisme n'est nullement d'ordre spirituel et religieux, quoiqu'il se soit manifesté souvent dans cet ordre. Les seules religions civilisées qui ont été vraiment fanatiques sont la religion hébraïque, celle du temps des Juges tout au moins, et la religion musulmane, et encore peut-on dire qu'elles ne le sont pas essentiellement, et que soit le prophète Samuel, soit le prophète

Mohammed ont faussé ici le sens de ce qu'ils prêchaient. Toutes les autres religions, brahmanisme, bouddhisme, polythéisme, christianisme, ont été tolérantes (les religions précolombiennes ne pouvaient pas être dites civilisées), et si le communisme a été et est encore destructeur et massacreur, à un degré qui n'a jamais été atteint, car même les Mexicains se sont moins barbouillés de sang qu'eux, ce n'est pas parce qu'il était une religion, c'est plutôt parce qu'il ne l'était pas, n'étant qu'une doctrine de violence terrestre et de contrainte détruisante ou asservissante. Ici, Berdiaeff a raison de dire qu'il incarne la tentation de la transmutation des pierres en pain et de la réalisation du royaume du Prince de ce monde, c'est-à-dire de Satan (je précise la traduction qui pourrait ne pas paraître assez claire). Le communisme n'est donc pas une religion, mais une parodie de religion, avec ses embryons de culte et de dogme, et, en fait, une antireligion.

Berdiaeff met bien en lumière le caractère messianique du bolchévisme russe, provenant du messianisme marxiste. Karl Marx, « quoique évadé de la Bible, était, dans son inconscient, imprégné de cette foi », et pour lui le peuple élu s'est mué en classe élue. Oui, mais ce messianisme-là était spécifiquement antireligieux, et en fait il n'y a pas eu de peuple plus négateur de toute vraie religion que le peuple juif au temps de Jésus. De l'admirable prédication religieuse des Prophètes, il n'avait retenu que quelques versets équivoques d'Isaïe sur le Messie fondateur de la paix des peuples, auxquels il avait joint sa foi en un Messie vengeur et dominateur, et le vrai miracle de Jésus, ce que les chrétiens pourraient appeler la griffe de Dieu, fut de transformer ce Messie terrestre en un Messie céleste, en lequel d'ailleurs ses compatriotes ne se sont pas complu, car, après être revenus à l'autre et après avoir fait sous son signe leur grande révolte qui échoua, ils en ont créé un nouveau et tout aussi hostile au premier, et qui a été tantôt le peuple juif lui-même, tantôt le prolétariat de tous les peuples. Mais ces questions sont si considérables et difficiles qu'il faudrait un volume pour les traiter congrûment, et je ne puis que les indiquer, en disant une fois de plus combien la pensée de Berdiaeff est profonde, tout en étant d'ailleurs souvent dé-

sarçonnante pour notre équilibre helléno-latin, mais quel est le Russe qui n'est pas désarçonnant pour nous?

Parmi les grands socialistes d'avant la vogue du marxisme, je prononçais le nom de Fourier. Justement j'ai à parler de lui, un volume de la *Collection des Réformateurs sociaux* de M. Bouglé lui étant consacré: **Fourier,** avec une préface d'E. Poisson, un apôtre de la Coopération, qui adresse au vieux maître le salut des Coopérateurs, bien que la grande Harmonie de Fourier soit, il le reconnaît, bien supérieure à cette pauvre petite chose qu'est le mouvement coopératif et où certains, comme Charles Gide, ont voulu voir, avec une complaisance inacceptable, le *Sésame ouvre-toi* de la palingénésie sociale. Mais laissons ceci et revenons à Fourier.

Ce fut un grand rêveur et un grand poète. Un grand fou aussi, dira-t-on. Mais n'est pas ainsi fou qui veut. Tous ceux qui ont approché Fourier en ont été enthousiasmés, et, pour ma part, je trouve qu'aucun des chantres d'Utopie, ni Morus ni Campanella, pas même le divin Platon, ne vient à sa cheville. Ne serait-ce que pour cette raison que Platon n'était pas fou du tout, tandis que Fourier l'était splendidement, et que cela donne à ses rêveries un cachet d'ingénuité, de sincérité et de solarité que n'ont pas les autres utopistes, tous froids comme glace, même quand ils veulent peindre des Cités du Soleil. A côté de Fourier, il n'y a qu'un nom qui mérite d'être nommé, Proudhon. Mais tous les autres socialistes, quelle bande de sots! Sots niais comme Louis Blanc, sots pédants comme Karl Marx, sots bombinants comme Jaurès, en vérité aucun n'a de vraie valeur.

Tandis que Fourier en a, et beaucoup! D'abord, il n'est en rien socialiste si on fait de « socialisme » le synonyme de contrainte. Fourier n'a jamais prôné le recours à la force, et sa dictature n'aurait voulu être que de persuasion. Il a prôné simplement l'association, l'Entr'aide, comme a dit Kropotkine, la Synergie comme j'ai dit moi-même, l'Harmonie comme il préférait dire. Toute sa doctrine sociale revient à ceci: Si les hommes savaient s'associer, s'utiliser, tirer parti même de leurs défauts, ils arriveraient à créer une société mille fois supérieure à tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Et

il n'avait pas tout à fait tort, les maux sociaux venant des contraintes imposées par de variés tyrans au nom tantôt de l'unité de foi, tantôt de la grandeur du roi, tantôt de la beauté du plan quinquennal. Toutefois, il n'avait pas complètement raison, le bien social venant avant tout des progrès de la science dont Fournier tire parti sans se dire qu'ils pourraient bien ne pas exister, et de la bonne volonté générale dont Fourier ne se préoccupe pas davantage, parce qu'ayant une belle âme harmonique il ne semblait pas se douter qu'il y a force âmes dysharmoniques, à commencer par les paresseux, les parasites, les voleurs, les violents, etc. L'excellent Fourier n'était rien de tout cela, et il bâtissait sa société pour lui, en se disant qu'elle irait bien à tout le monde. Tous les réformateurs sociaux et même individuels en sont là. Quand quelqu'un fait une règle de moines, comme il est vieux et qu'il dort peu, il oblige tous les moines, même jeunes, à se réveiller la nuit pour chanter matines. Fourier, de même, a donné une place énorme à ce qu'il appelait la papillonne, parce qu'astreint à une besogne monotone et fastidieuse de comptable, il aurait voulu faire autre chose au moins de temps en temps, et dans son Harmonie chacun, dans la même journée, est tour à tour jardinier, artisan, écrivain, chanteur, etc., etc... C'est enfantin mais délicieux. Et comme il aimait les confitures, il voulait que tout le monde en Harmonie mangeât des confitures: c'était délicieux, mais enfantin.

Ah! que n'a-t-on suivi Fourier de préférence à tant d'autres rêveurs mille fois plus dangereux, comme ce sinistre Karl Marx qui est bien un des plus grands malfaiteurs que la pauvre humanité ait connus! Karl Marx était vraiment de la race des démons, étant très logicien, très pédant, très sot (rien de plus sot que Messire Satanas, il est berné par le moindre paysan dans toutes les légendes) et très méchant, essentiellement méchant, une âme de haine, d'envie et d'orgueil, tandis que le bon Fourier était de la race des anges, tout douceur, tout bonté, tout joie, et qu'il fut un peu fou par-dessus le marché, cela ne fait que le rendre plus sympathique; ne faut-il pas être un peu fou pour ne voir partout que le bien et croire qu'on n'a qu'à étendre la main pour

être heureux? Si, certes! Mais il faut être mille fois plus fou, et alors plus dangereusement fou, pour croire qu'on rendra tout le monde heureux en instaurant l'esclavage, la misère, le knout et la potence en permanence!

Mémento. — Klaus Mehnert : *La Jeunesse en Russie soviétique,* Grasset. En guise de préface, l'auteur rappelle qu'il y a en U. R. S. S. cent millions d'hommes de moins de 25 ans. C'est inexact, car, avec les femmes, ça ferait deux cents millions de jeunes habitants. Et c'est relativement vrai, car, en U. R. S. S., il n'y a que des jeunes, tous les vieux étant morts par pendaison, fusillade ou misère. L'auteur est un Allemand, très allemand et très désireux d'enrégimenter ces millions de jeunes Slaves au service de Dame Germania qui est, paraît-il, enserrée par deux douzaines de voisins puissamment armés (je ne sais trop où il trouve ces 24 Etats ennemis). — *** : *Marchands de canons,* Mignolet et Storz. L'anonyme auteur semble croire que ce sont les marchands de canons qui « imposent » les conflits militaires. Oui, oui, comme les marchands de pointes de silex les imposaient au temps des cavernes. Hélas! l'âge des cavernes existe encore pour les cerveaux, et que de pauvres diables n'ont jamais vu passer devant leurs yeux que des ombres qu'ils ont prises pour des réalités, et des sottises qu'ils prennent pour des génialités! Le divin Platon n'avait pas prévu ça. — Manuel Devaldès : *Croître et multiplier, c'est la guerre,* Mignolet et Storz. Il est certain que, s'il n'y avait personne sur terre, personne ne se battrait. Ceci dit, croire que, s'il y avait 20 millions de Français au lieu de 40, les Allemands ne nous attaqueraient pas, est une idée qui ne peut venir qu'à des gens ayant le crâne fait d'une certaine façon. N'en déplaise à l'auteur et à son préfacier, l'inévitable Victor Margueritte, si le kaiser nous a attaqués en 1914, c'est en partie parce que, l'Allemagne ayant deux fois plus de soldats que nous, sa guerre ne pouvait être qu'une guerre fraîche et joyeuse. Ah! le fanatisme néo-malthusien est de taille, sinon à transporter les montagnes, du moins à coucher dans la tombe pas mal d'hommes, et même de pays! — Léon Pinsker : *Auto-Emancipation,* traduction et introduction de Schulsinger, Editions sionistes, 12, rue Grétry, Anvers. Reproduction d'un mémoire écrit en 1882 à la suite de pogroms et qui fut très loué par Théodore Herzl quand celui-ci, en 1896, fonda le sionisme. — *La Revue des Etudes coopératives* (avril-juin 1933) donne une étude de P. Berline sur la *Situation économique de l'U. R. S. S.,* dont les conclusions sont très sévères : misère géné-

rale. Le salaire moyen d'un ouvrier soviétique est de 1.200 francs français par mois, mais les prix sont si élevés (1 kg de viande 144 frs., de beurre 300 fr.) que ce gros salaire est insuffisant; de plus, depuis juin 1932, époque de ces chiffres, la crise a augmenté, et les prix ont doublé; enfin, ces prix sont fixés par l'Etat pour les ouvriers inscrits aux coopératives soviétiques; les prix naturels sont encore plus hauts, et tout ouvrier libre n'a qu'à crever de faim. Comme le dit un autre article de la même revue sur *La Coopération en U. R. S. S.*, « le plan quinquennal, après son achèvement triomphal, a amené la misère générale pour toutes les populations des villes et des campagnes ». Ceci n'empêchera pas les affidés chez nous de chanter le los de l'U. R. S. S. — Sur le régime soviétique, on lira avec intérêt, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet, un article, *Comment on place un emprunt en U. R. S. S.* Le citoyen qui ne souscrit pas est tout simplement privé de sa carte alimentaire, ce qui équivaut à mourir de faim. En effet, quoique anticapitaliste, le communisme est obligé, lui aussi, de recourir à l'emprunt; depuis l'établissement du régime, il y en a eu une trentaine portant sur 150 milliards de nos francs français. — Dans la *Revue politique et parlementaire,* M. Raphael Alibert, au cours d'un article intitulé *La Déflation et le Budget,* donne une consultation très documentée sur notre situation économique et financière. Chaque année, le contribuable français doit sortir 92 milliards de sa poche (Budget : 56; Caisse d'amortissement : 7 1/2; Offices : 8 1/2; Départements et communes : 13; Charges sociales hors budget : 6). Cette somme formidable est prélevée sur un ensemble de gains et revenus qu'on ne peut pas estimer au-dessus de 300 milliards. Par conséquent, le travailleur ordinaire paie au fisc le tiers et souvent la moitié du produit de son travail. Dans ces conditions, c'est la ruine absolue et à brève échéance si le Parlement ne se décide pas à un changement complet de politique. Qu'on garde l'étiquette radicale-socialiste, puisque pour nous l'étiquette prime tout, mais qu'on fasse une politique radicalement antisocialiste. Car c'est du socialisme étatiste et gabegiste que nous crevons.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Wilhelm Giese : *Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné;* Hambourg, Publications de l'Université, Section Folklore, Histoire des Civilisations et Langues, t. 18, gr. in-8°, ill. — Arnold van Gennep : *Le Folklore du Dauphiné, Isère, Etude descriptive et comparée de psychologie populaire,* avec 8 cartes folkloriques et linguistiques; Gustave Maisonneuve, 2 vol. in-8°. — Dr Marcel Baudouin: *Le Maraîchinage, Coutume du Pays de Monts, Vendée;* Pierre Bossuet, in-8°, ill. — Constantia Maxwell : *The English Traveller in France, 1698-1815;* Londres, Routledge, in-8°, ill.

Le titre du beau volume de Wilhelm Giese prête un peu à confusion, car ici Hochalpen ne signifie pas autre chose que « département des Hautes-Alpes », et en partie seulement, car l'auteur a limité ses recherches sur **Le Folklore des Hautes-Alpes du Dauphiné** à la partie orientale, Queyras, Briançonnais et fragment haut-alpin (La Grave) de l'ancien mandement de l'Oisans. C'est en fait une étude linguistique, mais à propos des divers mots culturels (maison, ustensiles, voitures, etc.). M. Giese donne la description des objets, et en note des comparaisons. Pour tout ce qui concerne la civilisation matérielle de cette partie de nos Alpes, cet ouvrage est non seulement intéressant; il est indispensable à quiconque s'occupe scientifiquement de ces régions, ou même n'y passe qu'en touriste. De bons dessins dans le texte et des photos bien réussies complètent cet ouvrage où cependant on ne trouvera pas grand'chose sur le folklore coutumier, littéraire ni musical.

Alors que, pour M. Giese, la dialectologie est le point de départ, la base même de son enquête, dans mes volumes sur le **Folklore du Dauphiné, Isère,** elle n'apparaît que comme science auxiliaire, mon but principal, comme l'indique le sous-titre, étant de donner un tableau aussi complet que possible des modes de pensée, de la mentalité, populaires, ainsi que des réactions individuelles et collectives que ces modes de pensée déterminent. J'ai étudié successivement les cérémonies de la naissance à la mort, les cérémonies périodiques (culte des saints, grands cycles de Carême et Carnaval, Pâques, etc.), les cérémonies saisonnières (moissons, vendanges, très intéressantes et très primitives); la magie et la sorcellerie (bonne série de formules magiques), la météorologie populaire, la littérature (contes et légendes), les chan-

sons (série très riche, avec découverte de versions nouvelles de la *Pernette*, de *Renaud*, de *Paysan, donne-moi ta fille*, etc.), les comptines (série également riche et intéressante) et les jeux populaires, enfin les rondes (la plupart rituelles, à embrassades) et les danses.

Il fallait satisfaire à la fois le public spécialiste et international, à qui sont destinés les commentaires et les comparaisons; et le public local, dauphinois, alpestre et rhodanien général; c'est pourquoi j'ai donné mes textes et documents en entier, sans coupures. En outre, quatre index considérables (près de cent pages) facilitent le maniement de tous ces faits. Pour la première fois, les textes des chansons sont commentés au fur et à mesure, la plupart des folkloristes se contentant de publier leurs chansons telles quelles, sans se donner la peine d'en chercher les parallèles.

Or, il faut considérer que je n'ai pu manœuvrer ainsi que deux cents communes environ pour l'Isère, donc à peine un tiers; ma conviction est que le folklore isérois est plus riche encore que ne l'indiquent mes deux volumes. D'ailleurs, depuis, j'ai déjà reçu 34 communes nouvelles et il faudra publier un tome III. L'éditeur ne m'a accordé que huit cartes, mais j'en avais dressé une vingtaine; et ici aussi je sais que mon innovation ne sera pas sans susciter un mouvement de renouveau folklorique; car le report sur cartes fait surgir des problèmes dont mes prédécesseurs n'avaient même pas l'idée. Déjà un fait général se dégage, non seulement de ces deux volumes, mais de mes matériaux inédits sur la Savoie (qui donneront au moins douze volumes), sur les Hautes-Alpes (où j'ai déjà 75 communes), sur l'Ardèche (où j'ai maintenant 119 communes), à savoir : que les phénomènes collectifs dits folkloriques évoluent dans un plan autonome qui est indépendant de la géographie, de l'organisation politique, de l'organisation diocésaine, de la différenciation économique, du dialecte, et qu'ils obéissent à des lois que sommairement on peut sans doute nommer sociologiques, bien que nuancées singulièrement.

Les lecteurs du *Mercure de France* savent trop bien dans quel sens étendu j'ai toujours considéré ici même le folklore pour que j'aie besoin d'insister sur mon attitude métho-

dologique, dans ces volumes. En fait, j'ai utilisé à la fois une dizaine de méthodes (expérimentale, statistique, cartographique, psychologique, comparative, etc.) et l'image qu'on obtient ainsi d'un groupement comme celui des paysans de l'Isère diffère énormément de celui que nous en peuvent donner les géographes, les historiens et les romanciers, puisque le géographe subordonne l'Homme à la Terre; l'historien, l'Actuel au Passé; et le romancier, le Normal à l'Anormal.

Que si l'on pouvait avoir pour tous les départements des monographies qui, comme celle-ci, décriraient au moins un tiers des communes, on obtiendrait du « visage de la France », terme à la mode, un tout autre portrait que ceux qui encombrent les manuels et les périodiques. Mais il y faudrait de la patience... En tout cas, mes cadres sont adaptables aux autres provinces, cadres bien visibles par la table des matières que j'ai faite, dans ce but, extrêmement détaillée.

Avec la cinquième édition, revue et considérablement augmentée de son **Maraîchinage**, le Dr Baudouin nous donne, non pas seulement une étude monographique d'une coutume singulière, et particulière à un tout petit pays vendéen, mais aussi d'excellentes études comparatives sur les coutumes plus ou moins semblables qui se rencontrent ailleurs en ce monde. La définition du maraîchinage qu'il nous donne est : « C'est un baiser intrabuccal, ou plutôt un accouplement bucco-lingual, ou encore une sorte de cataglottisme; plus simplement, c'est le baiser colombin », spécialement attribué aux prostituées vénitiennes. On s'embrasse ainsi pendant des heures, sous un parapluie aux champs, au bord des routes, ou à plusieurs couples sans vergogne dans les auberges. La pratique semble en France limitée à certaines régions de la Vendée, avec extension en Poitou et peut-être en Touraine. Il y a le plus souvent, mais pas nécessairement, attouchement des organes génitaux et coït incomplet, crainte de grossesse.

Cette coutume conduit ensuite le Dr Baudouin à rechercher les diverses formes du mariage d'essai chez les peuples primitifs ou barbares. Mais faut-il vraiment remonter avec lui jusqu'à la Préhistoire pour interpréter une coutume qui en somme a simplement pour but une preuve de procréation

possible, et qui n'est qu'un équivalent de la période de rut biologique? Je ne crois pas que des coutumes sexuelles d'essai et d'entraînement à l'acte d'amour puissent être datées, ni sériées en ordre de filiations ou d'emprunts. Le but biologique a donné lieu à des formes d'art sexuel diverses, et le baiser colombin, comme les autres procédés d'excitation, peut avoir été inventé ou réinventé bien des fois sans intervention du facteur anthropologique ou ethnique.

Si vraiment il fallait donner une explication de la localisation du maraîchinage en Vendée, je suggérerais au Dr Baudouin qu'il a dû sinon naître, du moins se fixer ici et s'y développer parce que, pour des causes complexes, l'excitation sexuelle se produit plus lentement chez les hommes et les femmes du pays de Monts qu'ailleurs. Nous sortons ici du folklore proprement dit, bien que ce domaine de la psychologie et de la physiologie sexuelles ait un effet direct sur les mœurs et coutumes, dans le cas du maraîchinage et dans d'autres. Car on ne voit guère comment un tempérament, mâle ou femelle, de Provençal ou de Gascon, de Flamand ou de Parisien, supporterait sans se détraquer ce baiser colombin prolongé, qu'on peut d'ailleurs observer à loisir à Hyde Park et un peu partout en Angleterre. Il est employé par des tempéraments à retardement; ce retard se marque aussi dans les autres formes de l'art et même dans les réactions ordinaires de la vie sociale.

Le livre de Mme Constantia Maxwell sur **Les Voyageurs anglais en France de 1698 à 1815** sera vraiment utile à tous ceux qui s'occupent de régionalisme. Souvent l'auteur donne des extraits typiques des récits de voyage, extraits où l'on trouve des notes de folklore (costumes anciens, types de maisons, anecdotes psychologiques, etc.). L'introduction décrit avec soin les modes anciens de voyager, les difficultés de toutes sortes qu'on rencontrait, les guides et les cartes dont on se servait. A la fin du volume, une abondante bibliographie des voyageurs anglais en France permet de pousser mieux à fond cette recherche. Tous n'ont pu être retenus par l'auteur, qui consacre des chapitres aux plus importants seulement : Lister, Breval, Douglas, Smollett, Sterne, Thickness, Wraxall, Young, Rigby, John Moore, Twiss, Swinburne,

etc. Huit planches, d'après des originaux anciens, et une carte de la France par provinces augmentent l'intérêt du volume.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Alain Gerbault : *L'Evangile du Soleil;* Fasquelle. — Gabriel Faure : *Sur les Routes de Bohême;* Fasquelle.

Le navigateur solitaire bien connu Alain Gerbault vient de donner chez Fasquelle la relation abondante d'un de ses derniers voyages. Ce ne sont pas les péripéties se déroulant à bord qui forment la matière de **l'Evangile du Soleil**, mais de pittoresques récits concernant ses différentes escales et ses observations sur les naturels des pays visités.

C'est par les îles Bermudes que passe d'abord le voyageur, venant de New-York. Après une dure traversée, il mouilla ses ancres à Port-Saint-Georges, ancienne capitale des îles. Son bateau, le *Firecrest,* durement malmené par la tempête, avait besoin de sérieuses réparations. En faisant voile de Saint-Georges vers Hamilton, capitale actuelle des Bermudes, il passa près d'une ancienne frégate transformée en dépôt de charbon, et qui est, paraît-il, le seul navire de guerre britannique ayant jamais fui devant l'ennemi; jugé indigne de combattre, il a été désarmé. L'île Saint-David a une curieuse population descendant des colons anglais amenés par Richard Moore en 1612, et de matelots britanniques qui se sont mélangés à des esclaves noirs. Il n'est pas rare de voir dans une même famille des enfants blancs et d'autres presque nègres. Vivant un peu isolés, les habitants sont individualistes et un peu sauvage; ils sont presque tous parents et vivent en bon accord. De là, Alain Gerbault se dirige sur l'isthme de Panama et son débarquement à Colon suscite comme partout une grande curiosité; c'est avec une sorte de terreur respectueuse qu'on murmure : « El hombre solo », c'est-à-dire l'Homme seul; et beaucoup s'éloignent en se touchant le front et en disant : « Un peu fou! » Panama est une ville où se rencontrent bien des races, notamment des Indiens San Blas, de fort petite taille, au torse énorme, vivant dans la forêt tropicale et ayant conservé leurs ancien-

nes coutumes. Un chapitre est consacré à la Mariguana, herbe qui procure l'oubli et qu'on fume dans la région. Du *Firecrest*, sortant du canal, la ville même de Panama apparaît imposante, mais ne fait pas oublier la vieille cité bâtie en 1520, détruite par Morgan et qui n'a gardé de sa splendeur passée que les tours de la cathédrale Saint-Anastasius.

En passant près de l'île de Périco, le voyageur évoque le souvenir de la fameuse bataille que livrèrent (1680) les flibustiers et les Indiens à la flotte espagnole qui, malgré la bravoure de son amiral, fut entièrement détruite. Aux îles Galapagos, il nous présente un grand propriétaire et un philosophe avec lequel il a d'agréables conversations. Deux ans après son départ de France, il parvient enfin aux îles Polynésiennes, dont il avait si longtemps rêvé. Cela nous vaut d'intéressantes pages sur ces îles enchanteresses, les mœurs, coutumes et danses des Mangaréviens. Ce sont ensuite les îles Marquises, dont les habitants ont toujours pris un grand soin de leur corps et où le voyageur se livre à la pratique du « surf riving », jeu local qui consiste à glisser sur les vagues à l'aide d'une planche. Quittant les îles du sud pour celles du nord, il mouille son bateau dans la baie d'Hakatea, qui est peut-être la plus belle rade française du Pacifique. Une excursion dans l'intérieur de l'île Koukouhiva nous vaut une délicieuse description du paysage. D'autres considérations sur les habitants sont données ensuite, de même que le récit de ses jeux avec les enfants. Nous arrivons ensuite aux îles Torramotore, puis à Tahiti, dont presque toute couleur locale a disparu; à l'île de Porapora, où il est chaleureusement accueilli; aux îles Samora, dont les habitants se prodiguent de même en démonstrations amicales.

Aux îles Wallis, le *Firecrest* s'étant échoué, le voyageur dut séjourner plusieurs mois et faillit même devenir roi. Gagnant les îles Fidji, il nous décrit le pittoresque et curieux spectacle du port de Souva. Aux Nouvelles-Hébrides, la majeure partie des plantations appartient à des Français. Il passe ensuite à la Nouvelle-Guinée, à la Réunion, aux îles du Cap-Vert, aux Açores et enfin arrive au Havre.

L'itinéraire du voyageur se suit facilement, grâce aux cartes qui accompagnent le volume. Quelques belles illustrations

agrémentent le texte, dont nous complimentons M. Alain Gerbault, dût en souffrir sa simplicité et son mépris de la réclame.

§

A la même librairie Fasquelle, M. Gabriel Faure publie une relation intéressante d'un séjour de quelques semaines en Tchécoslovaquie. Son volume **Sur les routes de Bohême** nous permettra de mieux connaître une région curieuse et où la France est généralement aimée. La première station sur la frontière tchèque se nomme Cheb et, comme dans toutes les douanes, les formalités y sont longues et fastidieuses. C'est l'ancienne ville allemande Egger où, en 1833, Chateaubriand composa de ses meilleures pages. Le pays est accidenté; les montagnes et collines sont couvertes de sapins; le printemps surgit brusquement, et c'est un régal pour les yeux que la floraison générale des arbres fruitiers, des aubépines, marronniers, etc. Dans les villages, garçons et filles se réunissent pour détruire joyeusement la *Morana,* mannequin de paille qui symbolise l'hiver. La population a le culte des arbres et des jardins, et les maisons disparaissent dans la verdure et les fleurs. Plzen est une cité très agréable; sa grande place est entièrement bordée d'anciennes maisons; l'église Saint-Barthélemy offre de belles verrières et les vieilles fortifications ont été remplacées par une ceinture de jardins. Prague est une très belle ville où abondent les souvenirs français. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui avait épousé Béatrice de Bourgogne, mourut à Crécy en combattant pour la France. Son fils Charles IV était neveu d'un de nos rois; il vécut chez nous dix ans de sa jeunesse et ramena d'Avignon Mathias d'Arras, l'architecte de la belle cathédrale Saint-Guy; il créa la première université de l'Europe centrale sur le modèle de notre Sorbonne. Nombre de nos écrivains ont visité Prague; Chateaubriand, entre autres, y fit deux séjours. Nous mentionnerons seulement, parmi les choses intéressantes de cette ville, le vieux château de style composite, la belle promenade des quais de la Vltava, le magnifique pont Charles qui compte seize arches, le couvent des Prémontrés de Strahov avec son église pleine de dorures et la riche bibliothèque,

frisant le rococo. Il n'est guère de nation plus éprise de musique que la Bohême; aussi Mozart a-t-il laissé à Prague des souvenirs ineffaçables. Gabriel Faure a consacré à ce sujet tout un chapitre, et un autre encore à la rencontre de Gœthe et de Beethoven. Dux est une petite ville qui possède une place curieuse, avec l'hôtel de ville, un monument de la Sainte-Trinité et un château dont tout le mérite est d'avoir abrité les dernières années de Casanova, sur lequel l'auteur nous fournit quelques détails inédits.

Le château de Konopischt est un ancien manoir royal, domaine de 8.000 hectares, où l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand venait chasser ou plutôt massacrer les bêtes. Parmi d'innombrables trophées qui recouvrent les murs, on remarque surtout les bois de six mille cerfs, ses victimes. Il y a aussi une riche collection d'armes et d'armures. Tabor a conservé son aspect de vieille ville bohémienne, avec ses rues étroites et tortueuses, ses maisons aux façades peintes et aux toits crénelés. Le souvenir de Jean Huss y est toujours vivant, et l'on trouvera dans le volume divers détails qui le concernent. Austerlitz, dont le nom garde le souvenir d'une des grandes victoires de Napoléon Ier, est mentionné ensuite, et c'est, pour terminer, Bratislava, agréable cité des bords du Danube, dont la population est surtout accueillante et le site enchanteur. Le récit de M. Gabriel Faure, dont nous avons eu maintes fois l'occasion de parler, est en somme une très agréable lecture.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Esprit français : deux poèmes de Marie Batilliat, poétesse qui se révèle après sa mort. — *Europe :* en Russie, la nature humaine se modifie. — *Eurydice :* un sonnet de M. Vincent Muselli. — *La Muse française :* une belle défense de Théophile Gautier par M. André Fontainas. — Naissance : *Voisinages; Commune.* — Mémento.

Notre excellent confrère M. Marcel Batilliat, qui a eu la douleur violente de perdre sa femme subitement, en mai dernier, a découvert qu'elle « composait des poèmes que, par une sorte de pudeur — écrit-il — elle ne montrait à personne, pas même à moi ». Quel bel et rare exemple,

cette discrétion! Ne la pouvait pratiquer qu'un être d'élite par le cœur et par l'esprit. Nous assistons à la révélation posthume d'un talent qui ressortit à la grande lignée féminine. Voici deux pièces de Marie Batilliat, dignes de la durée. La première fut inspirée par le plus noble et le plus beau sentiment de gratitude humaine; la seconde est un poème riche de sens à l'égal des plus généreux de pensée, et d'une forme qui ne le cède pas aux œuvres avoisinant la perfection :

LES DEUX PORTRAITS

Voici deux portraits : l'un, lorsque j'avais seize ans :
Ah! comme était muet encore mon visage!
J'ai l'air d'une orpheline et suis, sur cette image,
Celle qui ne s'est pas trouvée, et qui t'attend.

Voici l'autre : l'été, plutôt que le printemps.
Un rayon de soleil a percé le nuage.
Je suis changée, ayant changé de paysage,
Et j'ai l'air bien plus jeune : un sourire content...

Ah! Combien ce cliché du bel âge m'étonne!
Mon printemps, hors de toi, ne fut donc que l'automne,
Et c'est toi, seulement, qui fis parler mes traits,

Car tu fus l'enchanteur qui, soudain, ressuscite
Celle qu'il aime, en lui donnant quelques attraits...
Avant toi, j'étais donc cette pauvre petite?

LUCIDITÉ

A me trouver, je mis beaucoup de ma jeunesse
Et longtemps je marchai dans un jour incertain.
A me trouver, je mis tant et tant de paresse,
Lorsque je traversais la brume du matin...

Mais puisque maintenant la bonne lampe éclaire
Et que tout se dessine à son rayonnement,
Puisqu'à présent ma vie est en pleine lumière :
Soyons avare, n'en perdons pas un moment.

L'huile diminuera si vite dans ma lampe!
Si vite, je verrai ma raison s'obscurcir...
Un jour, je m'appuierai, en montant, à la rampe,
Car, à l'enfance, on doit humblement revenir.

§

Ses lectures incitent M. Jean Guéhenno à se demander :

« La nature humaine est-elle en train de changer en Russie? » C'est l'objet d'un essai que publie **Europe** (15 juillet). Le titre appartient à un journaliste américain qui l'a placé en tête d'un article qu'il donna en mars dernier à la *New Republic* : M. Lindeman. Cet article donne lieu à ce commentaire impressionnant qui précède cette affirmation : « Les jeunes gens russes ont le loisir d'être honnêtes », expliquée parce que « le besoin d'acquérir » ne dirige plus leurs actes :

Tant de formes d'avilissement qu'entraîne pour les hommes et les femmes dans notre monde le mélange de l'amour et de l'argent, sont là-bas définitivement écartées. L'amour y redevient aussi simple et aussi vrai que dans les vieilles chansons.

Robin m'aime
Robin m'a
Robin m'a demandé-e
Si m'aura

Les gens ne s'y marient que parce qu'ils s'aiment. C'est une grande révolution.

Mais c'est dans tout ce qui a rapport à cet autre besoin : la faim, que les changements sont particulièrement profonds. Le plus grand titre d'honneur de ce pays est d'avoir établi que les sociétés humaines peuvent vivre autrement que par l'intérêt personnel. Il faudrait en finir avec la légende de l'instinct de la propriété. Le désir de gagner plus serait le seul mobile capable de déterminer les hommes au travail. Je ne crois pas même que cela soit vrai dans nos sociétés cependant fondées sur l'argent et la propriété. Les vrais travailleurs n'ont jamais été décidés à travailler par un tel mobile, et aucune grande chose jamais ne s'est faite par l'intérêt. Ce qu'on peut accorder, c'est que, dans nos sociétés, le besoin, l'angoisse de la sécurité, règle l'activité de la plupart des hommes. Et cela en fait aussi la bassesse et la malhonnêteté. Peu d'hommes ont les loisirs d'être honnêtes. Peu d'hommes vivent dans une suffisante sécurité pour cela. L'intrigue paraît naturelle au plus grand nombre, paraît le seul moyen de s'en tirer. J'ai eu quelquefois de grandes discussions avec de braves gens, journalistes, avocats, ingénieurs, médecins, à qui je proposais comme un régime juste un régime qui ferait d'eux tous des fonctionnaires. A ces gens qui pourtant quelquefois crevaient de faim, ou vivaient petitement, bassement, obligés à mille sales intrigues pour subsister seulement, il semblait que je proposais le comble de la désolation. Ils voulaient garder le droit de gagner plus,

toujours plus, ces gens qui parfois ne gagnaient rien. Ils avaient en horreur une société qui ne serait qu'un échange réglementé de services.

§

Eurydice (juillet), « cahiers de poèmes et d'humanisme », offre à la lecture le régal de ce sonnet de M. Vincent Muselli :

Si tu veux, ouvrons la porte
Qui mène au jardin secret :
Laisse-toi prendre à ce ret,
O Toi, si frêle et si forte !

Amie, et faisons de sorte,
Par un amoureux apprêt,
Que je te tienne, indiscret,
En cet émoi d'être morte

Elyséen, mais si bref !
Ah, n'en demeure grief
En ta chair jeune et fleurie,

Mais qu'un désir ingénu,
Charmante, y persiste et rie
A tel beau dieu reconnu !

Dans ce même fascicule, M. Pierre Pascal traduit avec bien du talent, en vers, l'*Ulalume* d'Edgar Poe.

§

Nos lecteurs connaissent depuis des années la haute valeur des critiques de M. André Fontainas, soit qu'il traite de l'œuvre d'Edgar Poe, soit qu'il écrive sur le mouvement poétique actuel, au fur et à mesure des publications nouvelles. **La Muse française** (15 juillet) publie un essai de M. Fontainas sur « Edgar Poe et la Poésie française », d'où nous détachons cette généreuse, cette juste et nécessaire défense du grand et si cher Théophile Gautier, qui nous inspire — à quelques-uns — cette admiration très particulière, intime en quelque sorte, d'où résulte l'illusion d'avoir approché un grand homme par l'amour que l'on voue à son œuvre :

Il est fort à la mode, qui ne s'en est aperçu? s'il est question de la dédicace des *Fleurs du mal* à Théophile Gautier, des louanges adressées par Baudelaire à Gautier (comme, d'autre part, à

Hugo également) de soutenir que, dans ces occasions-là, Baudelaire n'était pas, ne pouvait pas être sincère. Pourtant, la suprême gloire de Gautier ne consiste-t-elle pas à s'être, dès l'enfance, consacré à la religion exclusive de la Beauté, sous les formes les plus diverses, et de ne s'en être dépris, de n'avoir douté un seul jour, de ne s'en être laissé détourner par aucune préoccupation divergente, quelque intérêt de facile réputation et de richesse que cette lâcheté d'un instant lui aurait pu procurer?

On veut voir en lui le fauteur de tout le mal et du désordre romantique. Il serait le turbulent et le désordonné, comme, plus avant dans son existence, il serait devenu l'homme des nonchalances les plus abandonnées et de la froideur indifférente. Or, ceux qui, à la fin de sa carrière, l'ont approché, même fatigué d'un labeur sans cesse ingrat et rebutant, le proclament leur grand animateur, le grand excitateur de leurs recherches et de leurs énergies. En pleine période d'exubérance romantique, il avait exalté la pureté de l'art hellénique; il composait dans le souci de la mesure et de la correction la plus réfléchie, il ne livrait rien au hasard. Sa froideur? Des poèmes tels que *Ténèbres*, où se préfigure un poème mallarméen, *le Guignon*, *Thermodon*, *Aux moines de Zurbaran*, sont-ils froids? Sa pureté et sa froideur empêchent-elles qu'il fasse surgir de son âme ce vers d'une intensité cristalline, et qu'on croirait dérobé à la *Bérénice* de Racine :

Je sentais le désir d'être absent de moi-même,

en ce poème, prototype de maints morceaux des *Fleurs du mal*, *Niobé* :

Sur un quartier de roche, un fantôme de marbre,
Le menton dans la main et le coude au genou,
Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
Pleure éternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pèse donc sur ta tête abattue?
A quel puits de douleurs tes yeux puisent-ils l'eau?
Et que souffres-tu donc dans ton cœur de statue
Pour que ton sein sculpté soulève ton manteau?

Tes larmes, en tombant du coin de ta paupière,
Goutte à goutte, sans cesse, et sur le même endroit,
Ont fait dans l'épaisseur de la cuisse de pierre
Un creux où le bouvreuil trempe son aile et boit.

O symbole muet de l'humaine misère,
Niobé sans enfants, mère des sept douleurs,
Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire,
Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs?

Or, ces vers datent de 1834 ou 1835, en plein fourmillement du romantisme. C'est un jeune homme de vingt-quatre ans qui les écrit. Sont-ils d'un forcené, ou d'un poète bien froid? Baudelaire, qui n'a, à cette époque, que douze ou treize ans, ne s'y trompera point : il y reconnaîtra un précurseur, à qui il manifestera son admiration et son affectueuse gratitude. Gautier a illuminé une voie où il saura s'engager à son tour, et où l'éclairera l'exemple de son cher Edgar Poe.

§

Naissances :

Voisinages (été 1933) : 1, rue Baléchoux, à Gisors (Eure). Cette publication trimestrielle a pour but d'établir « une sorte de coordination des efforts intellectuels régionaux ». Elle demande l'« aide morale et pécuniaire » de « tous les gens de goût », par la plume de M. Quint. Celle de M. André Brun célèbre M. Philéas Lebesgue, qui donne à la revue un beau poème inédit : « Soir de neige », suivi de trois autres pièces. M. Georges Tholomé écrit sur le comte de Gobineau « citoyen de Trie-Château ». Il emprunte généreusement à une notice de M. Léon Deffoux publiée par le *Mercure de France,* pour définir le rôle de Gobineau en 1870-71 durant l'occupation allemande. M. Jacques Bourgeois intitule un article sur le poète de *Bateau ivre* : « Arthur Rimbaud, l'ubermensch ». Pourquoi pas : le surhomme?

Commune date de juillet son n° 1. C'est l'organe de l'« Association des Ecrivains et des Artistes Révolutionnaires ». La rédaction siège 13, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris. Elle rassemble MM. Henri Barbusse, André Gide, Romain Rolland, Paul Vaillant-Couturier, et a pour secrétaires MM. L. Aragon et P. Nizan.

Le premier fascicule débute par des « Notes sur Clausewitz » par Lénine : à tout seigneur, tout honneur. Ensuite, collaborent MM. E. Litauer, R. Rolland, L. Aragon, P. Vaillant-Couturier, P. Nizan.

Les poèmes de M. L. Aragon sont tous à portée sociale. Les « couplets du beau monde » sont de la polémique plus que de la poésie. « Un beau jour » est un appel à rompre le calme de Paris. « La prise du pouvoir » chante un avenir

de guerre civile par les moyens de l'éloquence qui réussit dans les réunions publiques.

Mémento. — *La Coopération des Idées* (juillet) : « Pour l'action positive ». — « Sur la grande conférence du Profitariat universel ». — Et tous autres articles de M. Georges Deherme.

La Revue hebdomadaire (15 juillet) : « La faim de Pouss », nouvelle de M. N. de Rochefort.

Les Primaires (juillet) : « Sous le signe du fascisme larvé », éditorial. — « Sur le tombeau d'Henriette Renan », par M. R. Jean-Boulan.

La Revue Mondiale (15 juillet) : « Les pleins pouvoirs », par M. J. Barthélemy. — « Souvenirs sur Pirandello », de M. A. Aniante.

La Grande Revue (juin) : M. A. Sabourdin : « La poésie de la comtesse de Noailles ». — « Verlaine », poème de M. Maurice Fombeure qui écrit très heureusement :

Ta voix est le chant nu de la misère humaine
Puis la douceur de vivre, les baisers embusqués
Et les Watteau dans les bosquets
Où les jets d'eau, les masques, les violons se promènent

Sont des chansons que te dictent
Les accordéons du ciel.
Tu les redis sans art et sans cérémonie :
Une chanson de fou nous ouvrirait la mer.

Æsculape (juillet) : « Despiau », par M. le Dr Jean Giron. — « Quelques images de putréfiés », par M. le Dr H. Meige. — « Pardoux Gondinet », nouvelle hypothèse sur le Masque de Fer, par M. Pierre Vernadeau.

Le Trésor des Lettres (15 juillet) : « Jeunesse de Proust », par M. Henri Massis. — « Réponses imaginaires », poèmes de M. X. de Magallon. — De M. Ch. Marchesne : « Le procès des *Fleurs du Mal* va-t-il être révisé? ».

Le Correspondant (10 juillet) : De M. G. Sanvoisin : « André Theuriet ». — M. Léonce Célier : « Rome et l'Unité du Droit dans l'Eglise ».

Esprit (1er juillet) : « Constitution des Amis d'Esprit ». Ouverture d'une souscription permanente. — « Pourquoi est-ce qu'on travaille? » par M. C.-F. Ramuz. — M. E. Borne : « Philosophie du Travail et contemplation ». — M. A. Dandieu : « Le travail contre l'homme ». — M. J. Folliet : « Quid novi Africa? ». — Le prochain n° de la revue : « La vérité sur l'Extrême-Orient ».

Le Génie français (juillet-août) : « Colette », par Mme J. Olivier. Poèmes de M. E. Vitta, de Marie Batilliat.

L'Idée libre (juillet-août) : « Lucrèce Borgia », par M. Jean Bossu.

La Revue universelle (15 juillet) : M. Charles Maurras : « Notre Provence : Martigues ». — « A travers l'Allemagne hitlérienne », par M. Pierre Lafue. — Fin du « Ernest Chausson » de M. Ch. Oulmont. — Commencement de « Les chevauchées de M. de Paulo », par M. Armand Praviel.

Revue des Deux Mondes (15 juillet) : Lettres inédites de la reine Hortense au prince Eugène. — De M. Jean Dietz : « Ernest Psichari tel que nous l'avons connu ». — « Poésies » de M. Alfred Droin. — « A travers le centre africain », par M. André Armandy. — « L'île de Sein », par Mme Desroseaux.

La Revue de Paris (15 juillet) : « Souvenirs sur Louis-Philippe » du banquier Jacques Laffitte, publiés par M. Paul Duchon.

Le Divan (juin à août) : « Solitude de Mme de Noailles », par M. Tristan Derême. — « Poèmes » de M. Gilbert Charles. — « A M. François Mauriac », lettre ouverte de M. Henri Clouard.

La Muse française (15 juillet) : « François Mauriac », par M. André Delacour. — « Evocation de Toulouse », suite de beaux poèmes de M. Daniel Thaly.

Les Marges (10 juillet) : M. Michel Puy : « Heredia, Gérard d'Houville ». — Poésies de M. René Silvy. — M. Pierre Leguay : « Sur une histoire de la nation française ». — Suite de l'enquête de M. René Jaquet sur « l'état actuel de la littérature ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

J.-J. Rousseau et la Croisade des Patries (*Figaro* du 26 juillet). — Un mot oublié de Lamartine (*L'Œuvre* du 29 juillet). — Un jugement sur Musset (*Journal des Débats* du 31 juillet).

On voit paraître de tous les côtés tant de sottises sur Jean-Jacques Rousseau qu'il y a vraiment plaisir à trouver tout d'un coup, dans le **Figaro**, l'intelligent article que voici de Mme Noëlle Roger :

Je voudrais que par des honneurs, par des récompenses publiques, on donnât de l'éclat à toutes les vertus patriotiques, qu'on occupât sans cesse les citoyens de la patrie, qu'on en fît leur plus grande affaire, qu'on la tint incessamment sous leurs yeux.

...La vertu de ses citoyens, leur zèle patriotique, la forme particulière que des institutions nationales peuvent donner à leurs âmes, voilà le seul rempart toujours prêt à la défendre, et qu'aucune armée ne saurait forcer.

...Travaillez donc sans relâche, sans cesse à porter le patriotisme au plus haut degré dans tous les cœurs...

Qui jette ce fier mot d'ordre à l'heure du danger? Un participant à « la Croisade des Patries »? Un chef de l'association belge « Action et civilisation »? Un promoteur des groupes suisses? Car le mouvement de défense nationale en face du péril bolchévique se développe dans toutes les patries, et le mot d'ordre est le même puisqu'il s'agit de lutter contre les idées révolutionnaires et de maintenir les traditions.

« Gardons-nous », et voici le moyen de nous garder:

Ce sont les institutions nationales qui forment le génie, le caractère, les goûts et les mœurs d'un peuple, qui le font lui et non pas un autre, qui lui inspirent cet ardent amour de la patrie...

...Bien persuadé que vos voisins, et surtout les Russes, n'épargneront rien pour corrompre vos gens en place, et que la grande affaire de votre gouvernement est de travailler à les rendre incorruptibles...

Ces paroles, n'est-ce pas à notre adresse que Jean-Jacques Rousseau les a prononcées, il y a cent soixante ans? Si le détail et les circonstances des événements varient, les événements eux-mêmes semblent ramenés selon un rythme mystérieux.

Consulté par les représentants de la Pologne qui, sous la menace russe, cherchaient à réorganiser et sauver leur pays, il répond en ces termes:

Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne.

Il indique tous les moyens d'exalter le sentiment de la patrie:

Dirigez dans cet esprit l'éducation, les usages, les coutumes, les mœurs des Polonais, vous développerez en eux ce levain qui n'est pas encore éventé par des maximes corrompues, par des institutions usées, par une philosophie égoïste qui prêche et tue.

C'est l'éducation qui doit donner aux âmes la forme nationale et diriger tellement leurs opinions et leurs goûts qu'elles soient patriotes par inclination, par passion, par nécessité.

Quoi? Jean-Jacques Rousseau, le soi-disant inspirateur de la Révolution, le prétendu prophète de la démagogie, offrit à un peuple en danger ce programme de solidarité nationale! Le soi-disant... Car les jacobins, ces compromettants « disciples », ont dénaturé sa pensée, transposé sa doctrine au hasard de leurs désirs et de leurs appétits. Eux qui détruisaient un monde en vertu d'une formule, demeuraient insensibles à la mystique de Rousseau. Singuliers adeptes! ils n'apercevaient pas la beauté de cette apo-

logie de l'ordre et de la loi mis au-dessus de l'homme. Ces doctrinaires, lorsqu'ils commentaient le *Contrat social* sur les places de Paris, négligeaient les textes dont ils n'auraient pu dissimuler le flagrant désaveu. Se doutaient-ils que le « phare des législateurs », en éclairant leurs actes, les condamnait?

Comment une multitude aveugle qui souvent ne sait ce qu'elle veut, parce qu'elle sait rarement ce qui lui est bon, exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile qu'un système de législation? Ils le citaient sans l'entendre. Ils se sont emparés de cette phrase: *Tout gouvernement légitime est républicain.* Et ils ont supprimé le corollaire: *J'appelle donc république tout Etat régi par des lois... La monarchie elle-même est république...*

Rousseau ne se dissimulait pas les difficultés qui guettent les démocraties:

S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes... C'est l'ordre le meilleur et le plus naturel que les plus sages gouvernent la multitude.

Il exigeait des citoyens qu'ils fussent conscients de leurs devoirs aussi bien que de leurs droits; rebelles et traîtres à la patrie, ils cessent d'en être membres en violant ses lois.

Rien n'est plus dangereux que l'influence des intérêts privés dans les affaires publiques...

Les hommes de la Révolution ont accrédité une légende, collé sur l'effigie de Rousseau une étiquette, et le XIX[e] siècle a négligé de vérifier l'étiquette, de reviser la sentence.

Comme l'a bien vu M. Lanson, Jean-Jacques fut le moins révolutionnaire des hommes. Il réprouvait toute mesure violente. Il recommanda aux Polonais la sagesse: *Corrigez, s'il se peut, les abus de votre constitution; mais ne méprisez pas celle qui vous a faits ce que vous êtes... N'ébranlez jamais trop brusquement la machine... Je ris de ces peuples avilis qui, se laissant ameuter par des ligueurs, osent parler de liberté sans même en avoir l'idée, et, le cœur plein de tous les vices des esclaves, s'imaginent que pour être libres il suffit d'être des mutins.*

Les conspirations lui paraissent fort périlleuses: « Presque toujours elles ne sont que des crimes punissables, dont les auteurs songent bien moins à servir la patrie qu'à l'asservir... » (Correspondance générale, tome XVI, n° 3139.)

Le regard qu'il posait sur la Russie fut vraiment un regard prophétique lorsqu'il formula ce jugement dont Voltaire crut spirituel de faire des gorges chaudes:

L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres: cette révolution me paraît infaillible. Tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.

Cette révolution s'est accomplie sous nos yeux; elle cherche à « subjuguer l'Europe »; la philosophie qui prêche et qui tue commence d'empoisonner notre atmosphère, de corrompre les gens en place et les éducateurs de la jeunesse. L'antidote que la « Croisade des Patries » oppose au plus grand danger de notre temps est celui-là même que Rousseau présenta, en termes presque identiques, à la Pologne qui l'appelait à son secours: resserrer la solidarité nationale, doubler la garde autour des valeurs spirituelles que nous ont confiées des siècles de civilisation.

§

Dans l'**Œuvre**, à propos de « l'effroyable sort fait aux hommes de notre temps par la frénésie du machinisme et des appétits », M. G. de La Fouchardière fait tenir à un interlocuteur les paroles suivantes :

— Connaissez-vous, nous dit-il, cette appréciation de la civilisation matérielle qui, un jour, fut donnée par... quelqu'un?...

Et il cita, de mémoire:

Les moralistes la redoutent. Les philosophes la dédaignent. Les économistes l'exaltent, mais ils sont loin d'être d'accord sur les moyens d'en assurer les progrès, d'en régulariser les écarts, d'en prévenir les vicissitudes et, en tout cas, d'en prouver les bienfaits.

Cette synthèse nous parut tout à fait fameuse. Nous voulûmes savoir qui avait prononcé ces paroles ou écrit ces lignes...

— C'est Lamartine... Ainsi, un poète nous mettait en garde contre les méfaits de la civilisation matérielle qui n'existait pas encore et que ses contemporains ne faisaient que pressentir. Au temps de Lamartine, on s'éclairait avec de la bougie, on payait avec de l'argent, on procédait avec ses jambes dans les cas où la locomotion chevaline était inopérante, par exemple lorsqu'il fallait gravir les marches d'un escalier; la voix humaine n'avait qu'une portée de quelques mètres; non seulement il n'était pas question de voler dans les airs, mais on ignorait encore cet engin prodigieux qu'on appelle la bicyclette et qui engendre périodiquement, pendant le mois du Tour de France, toute une littérature lyrique dont Lamartine, assurément, eût été émerveillé... Depuis...

Depuis [commente M. G. de La Fouchardière] l'arbre de science

a produit ses fruits vénéneux auxquels nous avons tous goûté. Il faut reconnaître que, bien avant Lamartine, « quelqu'un » avait mis les hommes en garde contre l'arbre de science; ça n'a servi à rien, et les hommes ont bourré leurs gosses de mathématiques, ce qui a produit des résultats désastreux; à la base de toutes les inventions malfaisantes, on trouve les mathématiques.

C'est en Amérique d'abord que la civilisation matérielle a déposé son bilan... L'Amérique, sans substratum historique, sans traditions, sans scrupules humains, était un monument monstrueux de civilisation matérielle, monument cimenté par la vertu intégrale et systématique... Ça paraissait solide; ça ne tenait pas debout.

Or, en France, nous connaissons déjà une aggravation de la malédiction originelle. D'après la malédiction originelle, l'homme devait gagner son pain à la sueur de son front, ce qui est déjà fort déplaisant... L'arbre de la science a produit des fruits si perfectionnés que le travailleur humain ne peut même plus gagner son pain à la sueur de son front.

§

Dans sa rubrique des Cent ans, le **Journal des Débats** reproduit un fragment du feuilleton littéraire qui salua en 1833 l'apparition du second volume de vers d'Alfred de Musset :

VARIÉTÉS. — *Un spectacle dans un fauteuil*, par M. Alfred de Musset.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. de Musset. Son nouveau recueil se compose de trois poèmes (c'est, je crois, le nom qu'on donne à ses compositions) : *La Coupe et les Lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles* et *Namouna*.

La Coupe et les Lèvres, fatras bizarre, insignifiant, où les déclamations et les lieux communs abondent, où l'on trouve tous les défauts de la poésie dramatique, de la poésie lyrique, de la poésie descriptive sans y rencontrer leurs beautés. Croiriez-vous que M. de Musset a eu une vocation décidée pour l'opéra-comique? Lisez ces vers :

Chantons et faisons vacarme
Comme il convient à de dignes buveurs
Vivent ceux que le vin désarme! etc.

M. Scribe ne ferait pas mieux.

La seconde pièce du recueil *A quoi rêvent les jeunes filles* est un imbroglio assez spirituel, mêlé de faux et de vrai, mais où la vérité a toujours l'air d'un mensonge et où le mensonge semble toujours une vérité. Je préfère la dernière, *Namouna*. L'intrigue n'est

presque rien. M. de Musset a fait quelques centaines de vers sur cette bluette invraisemblable. Quelques-uns sont faciles et élégants, mais la plupart ont une odeur de migraine et de fatuité. On voit qu'ils ont été écrits du bout de la plume, qu'ils n'ont coûté aucune peine à leur auteur, pas même celle de la réflexion.

Tout ce dévergondage a pu paraître original au premier abord, mais M. de Musset veut implanter en France cette espèce de poésie facile qui se permet tout, qui, par paresse, ou par fantaisie, ne se fait faute de rien, pas même des barbarismes, qui ne doute de rien, pas même de la langue. Cette poésie aura le sort et l'attention qu'elle mérite : c'est une poésie de roué qui durera tout juste ce que dure une bonne fortune. M. de Musset a abusé de lui-même. Sa muse, dans ses premiers écarts, montrait une sève et une verdeur peu communes. La verve fit passer les défauts. Sa muse a tout essayé, tout tenté : à peine a-t-elle maintenant conservé un reste de fraîcheur et de jeunesse. Nous lui conseillons le voyage d'Italie.

M. de Musset, nous le répétons, n'est qu'un poète médiocre. Je ne vois pas de salut pour lui hors du genre descriptif : celui de l'abbé Delille!

Cela était signé J. S. Informations prises, ces deux majuscules sont les lettres initiale et finale de Jonxières, critique littéraire au *Journal des Débats* en 1832 et 1833. Connaissiez-vous Jonxières, même de nom? Moi, non plus.

P. P. PLAN.

MUSIQUE

Ballets russes de Monte-Carlo, *Beach*, ballet de plein air de M. René Kerdyk, musique de M. Jean Françaix. — Un bilan.

Parmi les « jeunes » authentiquement jeunes, M. Jean Françaix apparaît comme un chef de file. Sa *Symphonie*, aux Concerts de l'Orchestre Symphonique de Paris, venant après les quatre pièces à deux pianos (*Introduction, Toccata, Sicilienne et Finale*) données la saison d'avant à l'Ecole Normale, nous ont montré que cet élève de Mlle Nadia Boulanger est un musicien de race. La partition qu'il a écrite pour le ballet monté par la troupe de Monte-Carlo au printemps dernier, et que M. René Blum nous a fait connaître au Châtelet pour clore sa saison parisienne, a remporté le meilleur succès. L'argument de **Beach** (tel est le titre de ce ballet) est dû au poète René Kerdyk et n'est point sans parenté avec le sujet de *Jeunesse*, le ballet de MM. Cœuroy, Lifar et

Ferroud, représenté à l'Opéra. Rencontre inévitable et qui ne saurait faire naître nulle querelle : comment des auteurs en quête d'inventions scéniques ne se retrouveraient-ils pas aux endroits d'où l'on peut le mieux observer notre temps? Le *Beach* de M. René Kerdyk et la plage de MM. Lifar et Cœuroy sont pareillement peuplés de baigneurs et de baigneuses dont les exploits athlétiques et les prouesses amoureuses servent de prétexte au chorégraphe. Mars et Vénus, en tous temps et en tous lieux, font alliance, et quand Mars devient pacifique, c'est Vénus et son fils qui harcèlent les hommes. Beau spectacle pour un dieu qui s'ennuie, et l'on comprend que l'Amour, pour distraire Nérée, le transporte sur le sable blond où baigneurs et baigneuses viennent offrir aux caresses des flots et aux ardeurs du soleil, tour à tour, leurs corps harmonieux, jolies cibles pour le divin archer. Dans un décor de Raoul Dufy, bleu et rouge, s'ébattent donc tritons et néréides, puis nageurs et rameurs modernes, jeunes femmes et jeunes hommes que le sport et l'amour enflamment, marins américains irrésistibles, David Lichine et Alexandra Danilova, Léonide Massine et Léon Woisikowsky, qui bondissent, se poursuivent, se rejoignent, pour la plus vive joie des yeux. La musique de M. Jean Françaix donne à nos oreilles un autre plaisir, acidulé comme les couleurs du décor, rebondissant et imprévu comme les mouvements des danseurs. L'invention rythmique est plaisante; les trouvailles de timbres ingénieuses; une certaine fugue est une réussite remarquable. Et cela est plein de verve et de gaieté, en parfait accord avec le scénario de M. René Kerdyk et le décor de M. Raoul Dufy. Les Ballets Russes de Monte-Carlo, dont il faut louer grandement le succès — car il est dû à un effort des plus méritoires et à un choix très scrupuleux et très attentif des moyens mis en œuvre — ne pouvaient trouver spectacle plus agréable pour terminer leur brillante saison du Châtelet.

§

Brillante saison, certes, qui nous rappelle les plus heureux jours d'un temps où Serge de Diaghilew nous révélait ses meilleures créations. Mais, sur ces belles soirées de juin, quelles menaces d'orage ne pesaient-elles point?

Pour qui observe la vie musicale contemporaine, il n'est pas douteux que les choses ne peuvent durer longtemps comme elles sont. Le théâtre lyrique est dans une situation des plus précaires. Rien n'a changé depuis ce que j'écrivais l'année dernière; les mêmes problèmes demeurent posés, et les solutions provisoires qui leur ont été données ne suffisent pas à régler la question. A l'Opéra, grâce au « mécénat » de M. Rouché, le mal est moins apparent. Mais est-il décent qu'un pays comme la France compte sur la générosité et le désintéressement d'un directeur pour entretenir une institution nationale? Il faudra cependant bien, un jour ou l'autre, que l'on reconnaisse la nécessité de donner à la musique la place qui doit lui revenir, ici, comme elle lui revient ailleurs, et qu'on la dote de moyens d'existence pareils à ceux dont on pourvoit les autres arts. Longtemps les apparences ont pu faire illusion. Mais bien des choses ont changé, depuis vingt années. A l'Opéra-Comique, le vieux répertoire s'est usé, a perdu presque tout crédit près du public, tandis qu'on ne prenait pas soin d'en constituer un nouveau. La direction actuelle porte le poids de fautes dont elle n'est pas seule responsable; mais fait-elle tout ce qu'elle peut pour y donner remède? Installer salle Favart des ouvrages comme *Frasquita* est ajouter une faute à toutes celles que l'on a commises. L'opérette a ses théâtres, et qui suffisent largement à répandre la médiocrité et la vulgarité...

Au concert, les choses ne vont guère mieux. Il ne suffit pas de déplorer que l'automobile et le goût des sports détournent, dès que le soleil luit le samedi et le dimanche, les gens qui, naguère, allaient entendre nos orchestres. Certes, le mal est profond qui vient de ce que l'on a, fort étourdiment, donné aux plaisirs du corps la primauté sur les plaisirs de l'esprit. Nous avons patiemment et à grands frais créé quelques imbéciles musclés dont une innombrable foule (qui se croit et se dit *sportive* parce qu'elle lit les palmarès des compétitions) contemple les ébats avec candeur. Le temps viendra sans doute où, la balance oscillant, les arts retrouveront la faveur qu'ils ont perdue, à moins que... En tous cas, ce n'est pas nous qui verrons cet heureux retour, mais nous devons faire tous nos efforts pour le pré-

parer et le rendre possible, et nous ne devons point cesser de réclamer des « pouvoirs publics », pour la musique, une protection si généreusement accordée aux joueurs de ballon, aux coureurs cyclistes, aux sauteurs en long et en haut. Mais il est dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Or, où l'ordre pourrait régner, nous voyons l'anarchie.

Anarchie trop souvent dans le cadre même de nos associations. Le chef d'orchestre a perdu son autorité, tandis que les comités imposaient la leur. Evolution naturelle sans doute, mais dont les effets ne sont pas toujours heureux : au chef responsable s'est substituée trop souvent l'anonyme puissance d'une oligarchie qui, parfois, dissimule sous des raisons de prudence un respect trop vif de la routine. Et puis, comment exiger d'artistes harcelés par le problème quotidien de la vie matérielle, par les cachets, les leçons, les enregistrements, qu'ils soient des apôtres, multiplient les répétitions et travaillent avec un désintéressement plus grand encore?

Anarchie dans l'organisation générale des concerts, faute d'entente entre les associations : mêmes jours, mêmes heures pour les séances; mêmes ouvrages mis au programme, comme s'il s'agissait de se jouer de bons tours. On dit : « Il y a trop d'associations. » Et cela est vrai sans doute. Il est difficile de persuader à quelques-unes d'entre elles de se suicider. Mais au moins pourraient-elles répartir les concerts qu'elles donnent de manière à ne pas mettre le public dans la nécessité de renoncer à l'un pour assister à l'autre. Et il ne faut pas oublier que la radiodiffusion rend les gens paresseux, qui peuvent entendre au coin du feu tel morceau de leur choix, puis, tournant un bouton, prendre telle autre émission d'un autre orchestre. Il ne faut pas oublier que la radiodiffusion permet des comparaisons jadis impossibles, et, par ce fait, qu'elle rendra le public de plus en plus difficile sur la qualité des exécutions. Autant de raisons pour travailler plus que jamais et ne rien laisser au hasard.

A propos de radiodiffusion, les Chambres ont voté la taxe avant de voter le statut, ce qui est exactement mettre la charrue devant les bœufs. Il faut souhaiter que cette erreur soit promptement réparée et que l'on dresse un plan subor-

donnant les intérêts locaux et particuliers à l'intérêt général. C'est beaucoup demander, évidemment... Mais le moins que l'on puisse exiger, c'est que le public qui, désormais, fera les frais des émissions, en ait, comme on dit, pour son argent. Le meilleur moyen, c'est de n'oublier point que la radiodiffusion peut utilement servir à l'éducation du goût, tout comme elle peut contribuer à l'abêtissement des foules. En répandant parmi la foule la connaissance des belles œuvres, la radio peut ainsi redonner, et largement, aux concerts ce qu'elle semble leur enlever d'autre part. Et il n'est pas interdit d'espérer que le statut réglera la question des subventions aux théâtres lyriques et aux concerts au mieux des intérêts de la musique française, encore qu'il faille redouter sur ce point l'étroitesse d'esprit de bien des « usagers » influents.

Nous y reviendrons quand nous serons de loisir.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Concours pour le prix de Rome. Ecole des Beaux-Arts. — Exp. de la galerie d'art du Quotidien. — Paul Léon : *L'art français*, 1 vol. Fasquelle.

Les concours pour les prix de Rome ont peut-être été plus faibles que les années précédentes. Du moins, il ne s'en est pas dégagé de fortes originalités. Le prix de Rome s'accorde avec des considérations très diverses. Un candidat qui s'approche de la limite d'âge a droit à une indulgence préférentielle. Comme un certain nombre des candidats approchent de la trentaine, ils ne sont pas tous des inconnus pour le grand public. Ils ont remporté des succès au Salon des Artistes français. Il n'est point étonnant que le bruit qu'ils ont su faire bruire autour de leurs noms les serve et qu'on leur tienne compte des suffrages et des récompenses obtenus d'un jury dont la mentalité s'écarte peu de celle des commissions académiques qui décernent le prix de Rome. Ainsi M. Roland Gérardin, qui obtient le prix de Rome, avait été fort remarqué au Salon de cette année pour une composition : les *Baigneuses*, d'un vérisme assez accentué et d'une bonne exécution. Il a été moins heureux, par la technique, dans son œuvre du concours du prix de Rome. Il n'en a pas

moins triomphé. Ce n'est point qu'il n'ait tenté de rajeunir le thème qui était offert aux concurrents : la chaste Suzanne et les deux vieillards. Le sujet n'était pas mauvais. Il avait le tort d'éveiller trop vivement la mémoire des candidats, car, depuis la Renaissance italienne, le thème a été mille fois repris. Dans la peinture moderne, un grand chef-d'œuvre de Chassériau évoque une très belle Orientale mate et nacrée descendant, nue, les degrés de la piscine. M. Gérardin ne voulait pas que son tableau de concours se heurtât à un grand souvenir, tout récemment avivé à l'exposition Chassériau, à l'Orangerie. Il a renouvelé le sujet. Suzanne est endormie; les deux vieillards viennent très doucement soulever ses voiles. Elle apparaît donc nue, la tête renversée, la bouche ouverte sous un nez relevé. Son sommeil est lourd, et la bouche ouverte semble murmurer indistinctement, mais de façon perceptible. Quant aux vieillards, ce sont chez M. Gérardin de vilains bonshommes chassieux. Chez aucun des candidats, ces curieux célèbres n'ont eu bonne presse. Rien dans la légende n'empêche de croire que ces juges d'Israël étaient coiffés de belles mitres, affublés de simarres magnifiques; rien ne dit que leur port n'ait point été majestueux. Les concurrents les ont tous dotés de mufles grossiers et coiffés de manières de turbans rouges, sans doute choisis par eux, à l'effet de se rendre moins visibles dans les feuillages. L'œuvre la plus curieuse était celle de Mlle Richter. La composition est heureuse. Le degré de marbre de la piscine est jonché de bijoux, d'étoffes, de roses qui mettent aux pieds d'une belle fille brune une nature-morte très colorée. Le geste de Suzanne déployant son abondante chevelure noire est très juste. L'allure est pudique, le nu traité avec charme. C'était le meilleur tableau soumis à l'examen et auprès de lui, après lui, les tableaux des concurrentes, toutes plus heureuses que leurs rivaux à donner au vieux motif un agrément imprévu : Mlle Besson, qui enveloppe Suzanne d'un joli foisonnement automnal de feuilles dorées et situe non loin d'elle un passage d'amoureux assez vivement silhouettés; Mlle Faure, dont la Suzanne, alertement traitée, se détache sur un aimable paysage d'Ile-de-France; Mlle Thierry, dont la Suzanne dévêtant un

corps aimable et très juvénile a gardé un bracelet de pierres bleues. On a récompensé M. Jérôme. On eût pu de même laurer M. Ronsin, M. Collin, M. Martinez, qui jonche de colombes les marches de la piscine, M. Aillaud. Ce sera pour une autre fois.

A la sculpture, un beau thème, mais difficile : Orphée attaché à la proue du navire *Argo* désarme la tempête par ses chants. C'est plus qu'une étude de nu; il fallait suggérer les éléments déchaînés, le vent et les flots. Des concurrents ont songé, hors de propos, au *quos ego*... virgilien. D'autres ont figuré la rigueur de l'instant, en groupant autour d'Orphée des figurants éplorés, des nautes, des femmes. M. Gemignani, qui a obtenu le prix, a pensé à un orateur se lançant parmi les vagues déchaînées. Ce n'est point un artiste indifférent que M. Gemignani. Il s'est déjà affirmé un sculpteur de grâce avec des petits faunes charmants. Il s'est dépassé cette fois jusqu'à l'éloquence, tandis que M. Maheut, qui n'est point sans qualités, a construit une noble page de missel où un bel Orphée semble égrener des paroles évangéliques, dans un preste et léger mouvement de joueur de lyre. Il y a du mouvement dans l'Orphée de Morenon, dont la flexion de corps suit le mouvement violent imprimé à son navire, chez Guerrard dont l'Orphée est fort bien construit et drapé, chez MM. Nicolas, Giovanetti, Zild de Reichenstein, Jacquot.

L'envoi de M. Andreï est curieux et intéressant. M. Andreï a pensé que si on lui donnait à traiter cette scène, ce n'était point par esprit d'actualité. Il a songé qu'il s'agissait de commémorer un fait historique selon l'esthétique de l'Ecole des Beaux-Arts, mais légendaire selon les autres croyances. Alors il a présenté une large médaille où un Orphée hiératique implore dans un cercle d'archers agenouillés et de porteurs de corbeilles qui veulent désarmer l'Autan par l'offrande et la prière. L'évocation est rythmique et agréable, et le talent méditatif de M. Andreï est digne d'intérêt. M. Andreï est d'ailleurs un familier du Salon.

§

M. Paul Léon est un remarquable historien d'art, et la

plupart de ses travaux affèrent à l'art monumental, à son passé et à son avenir, où le rôle joué par M. Paul Léon dans l'organisation des expositions d'art décoratif lui permet une influence efficace. Des peintres dont il parle, Paul Baudry, par exemple, la peinture murale ornant nos grands monuments est la partie essentielle. M. Paul Léon étudie avec une extrême délicatesse Paul Baudry, dont peut-être la gloire sera plutôt soutenue par quelques gracieux tableaux de chevalet et de petits portraits très intuitifs dans des colorations agréables, tel celui d'Edmond About, et quelques portraits de femmes. Néanmoins, la décoration de l'Opéra est d'un artiste habile, ingénieux, et qui a su grouper en noble ordonnance de gracieuses effigies. Ce livre, l'**Art français,** s'ouvre par une large conférence inaugurative d'une exposition de l'art décoratif à Bucarest, qui a donné à M. Paul Léon l'occasion d'un large exposé de l'évolution de notre art depuis le romantisme, précis plein de justesse et de clairvoyance très informée et très impartiale. On y trouve une jolie page sur Gallé, où l'auteur met en relief les rapports de notre art décoratif à l'origine de son renouveau avec l'impressionnisme qui était une reconquête de l'art par la nature. De même avec Gallé, lettré sensible et qui connaissait aussi bien les impressionnistes que nos vieux imagiers et les Japonais, c'est la nature en ses détails qui envahit la verrerie décorative usuelle, le meuble, l'ornement mural. Henry Cros, grand artiste, l'inventeur de la pâte de verre, contemporain et émule de Gallé, souvent moderniste dans ses médaillons (comme dans ses petites cires), se montre, quand il tente les grands sujets, traités en vaste format, un Grec animateur de nymphes et de néréides. Morris guide l'art décoratif anglais vers l'archaïsme médiéval. C'est Gallé qui, parcourant les forêts de Lorraine, y note des surgissements et des volutes de branches et des détails de floraisons, qui regarde l'infinie variété des horizons marins, pour empreindre le galbe de ses vases de puissantes et tendres tonalités... Son influence, avec tant de modifications nécessaires, s'exerce encore sur notre art décoratif, qui est aussi, pour une large part, tributaire du souple génie d'un Lalique. La conférence de M. Paul Léon ne pouvait, dans ses limites imposées de brièveté, s'étendre

bien longuement sur tout, mais tout est évoqué, succinctement, mais de la façon la plus vivante. A cette occasion, M. Paul Léon était le porte-parole officiel de l'art français. Il a accompli admirablement toute sa tâche.

§

A la Galerie d'art du Quotidien, étayée par quelques peintures et dessins des plus remarquables de Seurat, Signac, Luce, H.-Edmond Cross, Othon Friesz, quelques jeunes peintres d'un talent sûr et déjà éprouvé.

Le tempérament hardi, la vision fine, nuancée, pittoresque et ardente de Marie Passavant s'affirme dans une belle série de paysages d'Ille-et-Vilaine. C'est un beau pays, plein de caractère et très particulier. C'est à peine la Bretagne et ce n'est plus la Normandie. Les arbres y sont beaux, les herbages singulièrement drus et souvent d'un beau vert sombre. Des vallonnements, des crêtes boisées, des bouts de lande grise, des villages serrés autour d'églises d'un caractère simple (façades et intérieurs). Marie Passavent rend bien l'intimité de ce décor avec la présence silencieuse des fidèles devant les autels guirlandés de roses et parés de statues aux vives couleurs que se charge d'embellir la clarté d'un blanc un peu chauffé qui coule par des vitraux décolorés. Elle égaie les petits bois du pays de fillettes gaies à la démarche dansante, petites sœurs fleuries des fées qui les sillonnèrent. Elle excelle à nuancer les très légers miroitements du soleil matinal sur un bourg en fraîche lumière. Près de Billancourt, elle note des bicoques tassées en ruelles et leur pittoresque particulier procédant des éléments à la fois tout neufs et vétustes qui les composent, coins presque de zone, mais moins mélancoliques que la zone pure, car habités par des gens plus heureux. C'est aussi un bon peintre de fleurs et de natures-mortes.

Christiane Oliveda s'était révélée par de très vivantes esquisses du Midi provençal, de Nice, de Villefranche près Nice, avec un don particulier et savoureux d'en rendre le tumulte de taches lumineuses sur les maisons peintes. Sa série actuelle est toute parisienne. Elle y apporte les mêmes qualités de grâce et de complexité colorée. Son Vert-Galant,

son Montparnasse, son quai de la Rapée sont des plus intéressants. M. Pierre Vérité dit avec une grande élégance de lignes simples la vie de la banlieue, dans son décor neuf, tel que l'ont donné les lotissements, et aussi dans les vieux villages qu'ils enserrent. M. Pertat est un peintre de marine, circonstancié, précis, qui traduit bien les atmosphères. Mme Henriette Fertin-Lunel présente d'agréables tableaux de fleurs.

GUSTAVE KAHN.

BIBLIOTHEQUES

A propos de deux manuels. — Décidément, les bibliothèques françaises sont maintenant entrées dans la voie du progrès, où elles auront tant tardé à s'engager, et le mérite en revient à l'initiative privée, celle des compétences individuelles et des groupements professionnels; en présence d'efforts dont la conviction et la ténacité de leurs auteurs rendaient le succès certain, les pouvoirs publics ont consenti à secouer leur torpeur et à collaborer au mouvement.

De celui-ci, les témoignages en ces derniers temps se sont multipliés; je retiendrai seulement les deux manifestations les plus récentes; leur intérêt et leur importance sont considérables.

Elles résident dans la publication simultanée de deux ouvrages, de même inspiration et de même but, dont les auteurs, travaillant chacun de leur côté, sinon à l'insu l'un de l'autre, du moins sans s'être concertés, sont arrivés à un résultat inattendu et fort heureux, produire un travail dont celui de l'un est le complément de celui de l'autre, *Le problème des bibliothèques françaises, petit manuel pratique de bibliothéconomie,* par Seymour de Ricci, constituant un traité volontairement et fort à propos abrégé, condensé et déppouillé de tout appareil technique, dont la lecture et l'étude doivent précéder celles du *Manuel pratique du bibliothécaire* de Léo Crozet, ouvrage didactique où la technique, au contraire, est exposée avec toute la précision et dans tous les détails qui sont indispensables. C'est l'Association des bibliothécaires français qui a pris l'initiative de cette publication, dont elle

a chargé une commission de six de ses membres d'arrêter le plan et de suivre la rédaction.

Il y a trois ans, un écrivain qui a cru devoir se dissimuler sous le pseudonyme de « Hurepoix » a publié dans le *Bulletin du Bibliophile* une étude consacrée à *Un beau métier qu'on n'apprend plus;* c'est de celui de bibliothécaire qu'il s'agissait; j'aurais préféré lire : un beau métier qu'on n'enseigne pas; et, de fait, jusqu'ici, la formation du bibliothécaire n'a encore été l'objet d'aucune organisation pédagogique raisonnée et intégrale, basée sur une conception, adéquate aux besoins de la société contemporaine, de la bibliothèque, celle-ci envisagée sous ses deux aspects essentiels, la bibliothèque d'étude et la bibliothèque de vulgarisation, et dans ses trois degrés, primaire, secondaire et supérieur; nous commençons à peine à sortir des systèmes périmés de l'autodidaxie et de l'enseignement mutuel. L'école franco-américaine de la rue de l'Elysée, que des utopies internationalistes ont tuée, le cours municipal de Gabriel Henriot, qui attend encore la consécration d'un recrutement logique des bibliothécaires des municipales parisiennes, les conférences complémentaires du cours de Camille Couderc à l'Ecole des Chartes, marquent les premières étapes dans la voie de la formation des bibliothécaires des trois degrés, assurée par un enseignement dispensé, non pas seulement à Paris, mais dans toute la France, particulièrement dans les centres universitaires et les écoles normales.

Le *Manuel Crozet* constitue l'outil unique et parfait, mis à la disposition des candidats bibliothécaires et des bibliothécaires de circonstance, et même des professionnels, pour assurer ou compléter leur formation.

L'absence en France, à notre époque, d'un enseignement de la gestion des bibliothèques est significative; elle décèle l'ignorance, dans les milieux dirigeants, Parlement, municipalités, haute administration, et par voie de conséquence ou par relation de cause à effet, dans le grand public, de ce que doit être, aujourd'hui, la bibliothèque.

Ici, une précision s'impose. Les innombrables bibliothèques françaises se ramènent, en dernière analyse, à deux types, la bibliothèque d'étude et la bibliothèque qu'on peut appeler

de vulgarisation, de formation, de lecture, ou encore bibliothèque pour tous ou bibliothèque publique, mais qu'il ne faut surtout pas dénommer bibliothèque populaire, sous peine de montrer, à l'usage de ce qualificatif, qu'on la considère comme une œuvre de classe, alors qu'elle constitue un service public à l'usage de chacun, comme les transports en commun, par exemple.

Le groupe de la bibliothèque d'étude comprend : les bibliothèques de l'Etat, à Paris et à Vincennes, les bibliothèques des universités, réservées aux étudiants et aux professeurs, enfin les bibliothèques des villes. Celles-ci représentent, au point de vue spécial du *Manuel,* le type par excellence de la bibliothèque, celle dont le directeur — ne plus jamais dire conservateur, vocable évocateur d'un rôle passif appliqué à une fonction qui doit être toute d'activité physique et intellectuelle — a des attributions à la fois administratives, scientifiques et sociales et assume seul la responsabilité pleine et entière du fonctionnement de son service, à tous les points de vue.

C'est à ce type de bibliothèque et de bibliothécaire que le *Manuel* est surtout destiné et non pas, comme sans doute un examen trop hâtif l'a fait croire à Hurepoix, à la bibliothèque de lecture.

Seulement, ce qui est exact et constitue l'un des mérites du *Manuel,* c'est que l'auteur a fait, dans la plupart des chapitres, à la bibliothèque de lecture la place à laquelle elle a droit; ce faisant, il a montré une heureuse compréhension d'un principe trop rarement encore appliqué dans l'organisation des bibliothèques françaises, la juxtaposition, dans le même bâtiment ou dans des locaux distincts, des deux types, bibliothèque d'étude et bibliothèque de lecture, sous l'unique direction effective du bibliothécaire municipal.

La liaison administrative des deux institutions, comportant leur pénétration réciproque, et provoquant chez les usagers les mieux doués de la bibliothèque de lecture le désir d'incursions dans la bibliothèque d'étude, est indispensable pour leur permettre, ainsi qu'à leur directeur commun, de jouer le rôle que fort judicieusement leur assigne le *Manuel,* dans la question, si grave pour l'avenir des individus et pour

celui de la nation, de la prospection intellectuelle et de l'orientation professionnelle, et ce n'est pas l'imprudence, pour ne pas dire l'abus de confiance, de l'école unique, qui diminuera l'importance de ce rôle et la nécessité de la participation de la bibliothèque à la vie économique et sociale du pays. Les temps sont révolus du vieux bibliothécaire, enfermé dans sa tour d'ivoire, étranger à la vie qu'il dédaigne, perdu dans les spéculations du passé; l'heure est venue de mettre tout et chacun au service de la nation.

La fonction de bibliothécaire, disent excellemment les inspecteurs généraux Neveux et Schmidt, dans la préface du *Manuel*, constitue l'exercice d'un métier et représente une œuvre d'enseignement; et Léo Crozet d'ajouter plus loin que la bibliothèque complète les établissements d'instruction et même au besoin les supplée. Déclarations capitales qu'il était indispensable de formuler, les vérités en apparence élémentaires qu'elles énoncent n'étant guère répandues dans les milieux dirigeants auxquels elles tracent leur devoir dans le choix des bibliothécaires. Qui dit métier dit apprentissage, et la tâche d'enseigner exige l'intégralité des facultés physiques; d'où l'exclusion des ignorants et des infirmes.

Le bibliothécaire, nous dit encore le *Manuel*, doit être un centre de documentation générale, un directeur d'études, un promoteur de vocations. Son rôle est de former, de développer, d'élever l'esprit public; il s'efforcera, par un choix d'ouvrages accessibles, abordant des problèmes actuels, de provoquer des lectures auxquelles sans lui le public n'aurait pas l'idée de s'arrêter.

Et, sous l'empire de cette doctrine, il n'est pas étonnant que le *Manuel* offre un chapitre consacré aux bibliothèques pour les enfants.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur toutes les prescriptions d'ordre technique qui constituent naturellement le fond du *Manuel*; mais il convient d'en signaler les plus importantes et les plus originales.

A la nécessité du silence dans la salle de travail, on apporte le correctif d'un « parloir », un local où peuvent momentanément se retirer des lecteurs ayant à causer de leurs travaux

ou à prendre auprès du bibliothécaire une consultation bibliographique.

D'excellentes directives sont formulées touchant la constitution d'un premier fonds et les acquisitions nouvelles. Pas d'exclusive; une représentation proportionnelle de toutes les catégories, de tous les genres, basée sur la fréquentation relative des diverses disciplines en principe et non en fait; ne pas prétexter l'absence de demandes de certains ouvrages pour ne pas les acheter; le cercle est vicieux, le lecteur ne demandant pas des livres dont il sait la bibliothèque dépourvue; la représentation locale doit aussi inspirer les achats, dans tous les domaines à envisager, géographie, histoire, littérature, agriculture, industrie, commerce, etc. Une impartialité intelligente est à observer, consistant, non pas à écarter certains ouvrages, mais à représenter certaines doctrines par des livres contenant sur elles des opinions différentes et opposées. Pour les œuvres dont la moralité et l'opportunité de la libre communication sont contestables, une solution irréprochable; la bibliothèque d'étude ne doit pas les écarter, sauf à les communiquer seulement à qui en justifie la demande; la bibliothèque de lecture a suffisamment à choisir parmi les livres indiscutés pour avoir le devoir de ne pas admettre un ouvrage d'une moralité seulement douteuse. Enfin, les livres illustrés sont justement recommandés.

Après les entrées, les sorties, les éliminations.

Les bibliothèques françaises ont jusqu'ici peu pratiqué les éliminations; on comprend pour quels motifs; la question est délicate et complexe; tel ouvrage doit-il être conservé, malgré son ancienneté, son inutilité, la perte de place que cause son maintien sur les rayons? Dans la négative, quel sort doit-on lui faire: cession, échange, vente? A ces diverses questions, le *Manuel* apporte de judicieuses solutions aux directeurs des bibliothèques d'étude; pour les bibliothèques de lecture, il pose le principe d'une conservation trentenaire.

Cette distinction entre la bibliothèque d'étude et la bibliothèque de lecture est naturellement presque toujours à faire, qu'il s'agisse du classement des livres, des catalogues, du libre accès aux rayons ou du prêt.

Comment ranger sur les rayons les livres au fur et à mesure

de leur arrivée? Le *Manuel* préconise le système des bibliothèques universitaires de province, répartition des ouvrages en séries, d'après leur format, et, dans chaque format, juxtaposition dans l'ordre d'arrivée; au catalogue méthodique de substituer sur le papier au désordre matériel un ordre rationnel. L'abondance de la production contemporaine et l'insuffisance des moyens d'action dans beaucoup de bibliothèques sont peut-être les meilleurs arguments en faveur du système.

A la bibliothèque de lecture, le rangement méthodique s'impose; ce mode de classement facilite aux lecteurs la rencontre des ouvrages qu'ils désirent trouver, d'autant mieux qu'ils jouissent du libre accès aux rayons; cette commodité conditionne le rendement intensif de l'institution et le succès de l'œuvre d'enseignement qu'elle comporte; la limitation numérique de la collection de livres permet de l'emmagasiner dans une salle unique, où la surveillance est facile. Au contraire, dans la bibliothèque d'étude, le libre accès aux rayons, si désirable soit-il en principe, est pratiquement impossible; on peut seulement, et on doit, dans des cas exceptionnels, autoriser la consultation sur place, dans le magasin, de certains ouvrages, et spécialement de certaines collections; au surplus, sans rangement méthodique sur les rayons, le libre accès perd beaucoup de son intérêt et de son utilité.

Le chapitre du *Manuel* consacré aux catalogues est le plus étendu. On prescrit, pour la bibliothèque d'étude, quatre catalogues, répondant aux questions suivantes : 1° de tel auteur, quels ouvrages possède la bibliothèque? 2° dans quels ouvrages la bibliothèque peut-elle fournir une documentation sur tel sujet? 3° quelles publications renferme la bibliothèque sur telle branche d'étude? 4° enfin, et la question est ici surtout d'ordre intérieur, quel ouvrage représente telle cote? en d'autres termes, catalogue-auteurs, catalogue-sujets, catalogue méthodique, catalogue topographique. L'établissement des catalogues en général, plus particulièrement la rédaction du catalogue-auteurs, représentent un travail plus complexe et plus délicat qu'il ne semble à beaucoup, et tel littérateur jadis égaré dans la gestion des municipales de Paris pourrait apprendre, par le *Manuel*, qu'il ne suffit pas, comme il l'affirmait ingénument au préfet de la Seine de

l'époque, de consacrer une heure à la lecture de certaines *Instructions* pour devenir capable de produire un bon catalogue.

Fort à propos, le *Manuel* prévoit, pour le catalogue-auteurs, sur la fiche de certains ouvrages offrant une matière abondante, diverse et même parfois imprévue, l'énumération succincte de tout leur contenu, faute de quoi la documentation qu'ils renferment risquerait d'échapper aux recherches des intéressés. Et cette méthode est au moins aussi indispensable à adopter dans la bibliothèque de lecture, sauf à l'appliquer au catalogue méthodique, les trois autres n'étant pas ici nécessaires.

Non moins bien inspiré, le *Manuel* recommande de ne pas imprimer le catalogue du fonds général de la bibliothèque d'étude; il est aussi inutile de le faire pour le catalogue de la bibliothèque de lecture; la nature de la clientèle exige un catalogue méthodique analytique, dont les développements entraîneraient une grosse dépense d'impression; et puis il importe d'obliger ainsi les usagers à venir eux-mêmes à la bibliothèque; ils prendront connaissance des récentes acquisitions, qui ne figureraient pas dans un catalogue imprimé, et l'usage du libre accès aux rayons provoquera souvent la mise en main d'ouvrages intéressants, qu'à consulter un catalogue imprimé le lecteur n'aurait pas remarqués. Ces considérations se rattachent à l'importante question de prévenir une utilisation abusivement exclusive de certaines catégories d'ouvrages, comme le roman, et d'obtenir une fréquentation de l'ensemble de la collection, où chaque série réserve des lectures intéressantes et utiles.

La classification décimale partage le monde des bibliothèques, gérants et usagers, en deux camps, partisans forcenés, adversaires irréductibles; en cette matière comme en beaucoup d'autres, l'absolutisme ne doit pas trouver sa place; l'essentiel est un bon classement méthodique; à mon avis, on peut l'obtenir avec la classification décimale, on peut l'obtenir sans elle; et il est juste de reconnaître que, limitée dans le nombre des chiffres, comme on l'a fait notamment à la bibliothèque Fessart et à celle de Levallois-Perret, le public n'éprouve aucune difficulté à la comprendre et à

l'employer. A constater qu'à la table des matières du *Manuel*, la classification décimale n'est pas mentionnée, on devine l'opinion aimablement défavorable de la commission et de l'auteur à son égard.

La question du prêt est aussi judicieusement traitée dans le *Manuel*. La bibliothèque d'étude ne doit pas prêter; au contraire, le prêt est la règle et même la raison d'être de la bibliothèque de lecture. Prêt gratuit ou prêt payant? La question ne se pose pas pour les bibliothèques de lecture créées et entretenues par l'initiative privée, où le paiement d'une cotisation par les usagers conditionne l'existence même de l'œuvre; pour les bibliothèques officielles, c'est, dit justement le *Manuel*, question d'espèce; si les crédits budgétaires sont suffisants, la gratuité s'impose; dans le cas contraire, les usagers eux-mêmes ont un intérêt personnel à compléter les ressources de l'œuvre par une légère contribution.

On a parfois comparé la bibliothèque à une maison de commerce *sui generis*, dont un directeur intéressé cherche sans cesse, par tous moyens appropriés, à maintenir et à accroître sa clientèle et à élever son chiffre d'affaires. Or, aujourd'hui, le commerce subit la tyrannie de la publicité; reine du jour, elle s'impose partout et à toute heure, enlaidissant les plus belles voies de la cité et violant, avec le haut-parleur, l'intimité du foyer familial; à l'encontre du métier de bibliothécaire, elle a déjà un enseignement organisé et un diplôme de publicitaire. La bibliothèque doit faire de la publicité; il ne lui suffit pas d'être; il lui faut faire connaître son existence, son domicile, son organisation, les ressources qu'elle tient à la disposition de la clientèle, celle-ci étant M. Tout le Monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, étudiants et professeurs, travailleurs et rentiers, savants et primaires; des communiqués à la presse font connaître à la population les « activités » de la bibliothèque, comme disent les Américains, nouvelles acquisitions, dons, legs, rendement annuel de l'œuvre, par un commentaire habile des statistiques et du budget; des expositions variées, des conférences attrayantes, incitent et décident le grand public à apprendre et à prendre le chemin de la bibliothèque; des causeries familières dispensent un enseignement

de la lecture dont les officiels n'ont pas encore compris la nécessité et dont le *Manuel* fournit déjà certains éléments; on ne sait pas, dans les milieux dirigeants, qu'il ne suffit pas de mettre une bibliothèque à la disposition du public; à celui-ci il faut apprendre à s'en servir, se servir de ses livres, de ses catalogues.

Voici, enfin, la recommandation la plus importante peut-être du *Manuel*. Le bibliothécaire, chargé d'une fonction d'enseignement, doit aimer le lecteur en général, et le jeune lecteur surtout; sinon il ne peut remplir son rôle d'ingénieur social, comme on dit en Belgique, où, ayant la chose, on a le mot.

Le beau métier de bibliothécaire a trouvé en Léo Crozet le maître capable de l'enseigner suivant la doctrine moderne. A la carrière déjà si bien remplie de l'auteur, et si suggestive dans sa variété, le *Manuel* est venu ajouter un nouveau titre, qui n'est pas le moins brillant.

ERNEST COYECQUE.

LETTRES RUSSES

Marquis de Lur-Saluces : *Lomonossof, le prodigieux moujik*, Emile-Paul, 1933. — Antoine Martel : *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe* (Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad, tome XIII). Librairie ancienne Honoré Champion, 1933. — Elisabeth de Gramont : *Le chemin de l'U. R. S. S.*, Rieder, 1933. — Vladimir Krymof : *Za millionami* (A la poursuite des millions), 3 vol., Pétropolis, Berlin, 1933. — Roman Goul : *Vorochilof, Boudenny, Blucher*, Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Korsak : *Pod novymi zvězdami* (Sous des cieux nouveaux), Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Pavel Toutkovsky : *Molot vréméni* (Le marteau du Temps), Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Galina Kouznézova : *Prolog*, Maison du Livre Etranger, Paris, 1933. — Mémento.

Le nom de Lomonosof (1) est intimement lié à celui de Pierre le Grand. Ces deux hommes, qui ont dominé de très haut le XVIIe et le XVIIIe siècles russes, ont eu beaucoup de traits communs. Tous les deux furent des occidentaux, des « self made men », des empiriques, des passionnés. Mais si Pierre le Grand, comme le prétendent d'aucuns, ne fit qu'accélérer le mouvement qui entraînait déjà la Russie vers l'Occident, Lomonosof, lui, fut vraiment l'initiateur de la

(1) On verra plus loin ce nom écrit par MM. de Lur-Saluces et Antoine Martel avec deux autres formes orthographiques, que nous respectons.

science et de la pensée nationale, et plus encore le père spirituel de la langue russe moderne. Il fut celui qui, suivant le mot de Vogüé, éleva le parler national « à la dignité de style soutenu (2) ».

La prodigieuse existence de Lomonosof, ce fils d'un pêcheur d'une bourgade proche d'Arkhangelsk, évadé de la maison paternelle par amour de la science, vient enfin de trouver en France, en la personne de M. de Lur-Saluces, son historiographe dévoué et parfaitement renseigné. Le livre de M. de Lur-Saluces, **Lomonossof le prodigieux moujik,** solidement bâti, étayé de nombreux documents et accompagné d'une riche bibliographie, ne laisse dans l'ombre aucun côté de la prodigieuse activité, des multiples connaissances et de la vie mouvementée de celui qu'on avait surnommé à juste titre le « Malherbe russe » et qui fut un émule de Franklin et le précurseur de Lavoisier. Bref, Lomonosof, génie incontestable dans ses divers aspects, encyclopédiste nourri de la meilleure sève de la pensée occidentale, érudit prodigieusement varié et savant doué d'une sorte de double vue, fut un de ces phénomènes qu'on ne rencontre qu'une fois tous les cent ans dans l'histoire d'un peuple.

Nous avions à peine fini de lire l'ouvrage de M. de Lur-Saluces que nous recevions le livre, ou plutôt l'essai du regretté Antoine Martel, ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille et slaviste distingué, sur **Michel Lomonosov et la langue littéraire russe.**

Le travail de M. Martel, excellente esquisse d'un monument graphique à la gloire de Lomonosof linguiste, est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur détermine ce qu'était alors la notion « langue russe », notion qui, chez aucun des écrivains contemporains de Lomonosof, n'était aussi claire, aussi exacte qu'elle l'était chez ce dernier. Car Lomonosof, témoignant d'une perspicacité linguistique aiguë

(2) Pierre le Grand ne sut que signaler le besoin d'une langue nouvelle, et émettre un vœu. Il n'avait pas la notion précise sur la différence qu'il y a entre le russe et le slavon. La seule œuvre positive que laissa Pierre fut son alphabet civil (grajdanka) qu'il imagina vers 1708 et dont l'usage allait permettre à la littérature profane de se dégager plus aisément de la tradition ecclésiastique.

et sûre, fut le premier, devançant en cela un Cœurdoux, un Jones et même un Franz Bopp, qui, en distinguant nettement le russe du slavon, mit le russe à sa place dans l'ensemble des langues slaves, parentes de l'allemand, du grec et du latin, en opposant ces langues parentes aux langues non parentes.

Dans la seconde partie de son travail, M. Martel étudie la langue de Lomonosof et en dégage « l'impression forte que Lomonosof écrit une langue moderne, une langue vivante ». Enfin, la troisième partie de l'essai est consacrée par M. Martel à l'exposé des destins « de la théorie et de l'œuvre » de Lomonosof après sa mort et jusqu'au premier tiers du siècle dernier, quand Alexandre Pouchkine mit sa signature au bas de cette œuvre, qu'il avait continuée et perfectionnée.

Le XXe siècle russe n'a pas encore eu son Lomonosof. Il est vrai qu'il a eu Lénine. Et c'est pour voir la Russie de Lénine que maints occidentaux vont visiter la patrie de Lomonosof. Ainsi fit dernièrement Mme Elisabeth de Gramont. Mais ce qu'il y a de plus curieux, dans le petit livre qu'elle rapporta après avoir parcouru **Le chemin de l'U. R. S. S.**, ce n'est pas son texte, c'est la carte-panorama qui l'accompagne, carte de l'Union soviétique, éditée en Allemagne. Quant au livre lui-même, disons-le franchement, il y a longtemps que nous n'avons pas lu sur l'U. R. S. S. quelque chose d'aussi antipathique en esprit et dans la forme.

Au surplus, cela est rempli d'erreurs grossières. « Pougatcheff, ataman de cosaques » (p. 11). — « Nicki (Nicolas II) aime... sa tante Maria Pawlowna, l'intelligente Allemande dont malheureusement il n'écoutait pas les conseils » (*sic!*). — « Le jeune homme qui assassina Raspoutine un soir d'orgie et le fit jeter dans le canal, dérivé de la Néva, qui passe au pied de son palais, sourit agréablement quand on évoque devant lui cet épisode » (p. 33). — « La Bibliothèque [de Moscou], qui correspond à notre Bibliothèque nationale, ne possède rien de remarquable » (p. 109).

Et encore: « Les aliments habituels du Russe s'appellent: ...stcki (lard). » — Non, madame, ce n'est pas du lard, c'est une soupe aux choux aigres et cela s'écrit et se prononce *chtchi*. — Et à la page 147: « On peut traverser la Russie

avec *Pojalouista,* mot qui signifie à la fois: *bonjour, bonsoir, au revoir, merci, s'il vous plaît, soyez les bienvenus, tant mieux, très bien.* » — Etrange! Jusqu'à maintenant, nous pensions que ce mot russe voulait dire simplement et uniquement: « Je vous en prie. »

Mme de Gramont avoue qu'elle ne connaît pas le russe. Alors, pourquoi se lancer dans des explications linguistiques, ou encore essayer d'un bourrage de crâne par trop naïf, comme par exemple: « Boris Pilniak [le célèbre homme de lettres soviétique] gagne environ cinq cent mille francs français par an » (p. 107). — « ...savants, indifférents à la politique, se sont insérés dans le régime soviétique, qui les garde précieusement et facilite leurs travaux » (p. 31). Etc. Vraiment, ce sont là des affirmations que même des ouvrages écrits en « service commandé » tâchent ordinairement d'éviter. Aussi, le livre de Mme de Gramont ne présente qu'un intérêt des plus limités.

Mais voici des livres de quelques Russes authentiques. D'abord, la trilogie de Vladimir Krymof, **Za millionami** (A la poursuite de millions). Cette trilogie, qui, plus exactement, n'est qu'un roman en trois parties, est une sorte d'autobiographie légèrement romancée. Son intérêt principal réside dans l'extrême diversité de tableaux de la vie russe avant, durant et après la grande guerre, brossés quelque peu à la diable, c'est-à-dire sans aucune recherche de style et sans aucun art dans la composition, défaut qu'on rencontre souvent dans les œuvres des meilleurs écrivains russes, mais pleins de mouvement, d'intensité et de rudesse même. Ils sont hauts en couleurs et riches d'observation, poussés parfois jusqu'à une analyse aiguë. Sur ce fond évolue la silhouette quelque peu tourmentée, incertaine et tout en biais, du principal héros du roman. Parti d'assez bas, ce fils d'un vieux croyant, d'un « raskolnik » de la vieille Russie, se fraye péniblement un chemin vers les millions, jusqu'à coudoyer les grands de la terre, jusqu'à faire partie de cette société, pas mal mêlée, qui, dans le Pétersbourg d'avant et durant la guerre, tenait le haut du pavé, et dont les traits caractéristiques étaient une extrême veulerie, un penchant appuyé à une débauche assez crapuleuse et un

« jemenfichisme » extraordinaire. Mais vint la révolution, et les millions amassés péniblement fondirent comme par enchantement. Alors, ce fut la ruée hors du pays voué au feu et au sang. Entraîné dans l'exode général, le héros du roman de Krymof passe d'un pays à l'autre, avant de trouver le havre où il peut amarrer sa barque. Mais, au rebours de ceux pour qui le chemin de l'exil n'était qu'un calvaire, ces années de pérégrinations devinrent pour lui le chemin de Damas. Après de multiples avatars, après une lutte acharnée contre lui-même et ses penchants, il laissa à d'autres le soin de courir après l'or trompeur. Il se recueillit et dans ce recueillement il trouva le sens de la vie, le droit à cette vie et le bonheur de l'existence.

Roman Goul, l'auteur de ce livre sur *Toukhatchevsky*, cet ancien généralissime des armées rouges, dont nous avons parlé ici même, continue sa série de biographies, légèrement romancées, des principaux chefs militaires de l'Union soviétique. Dans son nouvel ouvrage: **Vorochilof, Bondenny, Blacher,** il campe, avec le même savoir-faire et la même adresse, les figures de ces trois généraux soviétiques dont l'histoire a déjà enregistré certains hauts faits, soit durant la guerre civile et la guerre contre la Pologne (Bondenny), soit lors du conflit sino-soviétique (Blucher). C'est un livre à lire.

Oscar Wilde aimait à répéter: « Les femmes n'ont jamais rien à dire, mais elles le disent d'une façon charmante. » Ce n'est pas vrai peut-être pour les femmes ou du moins pour toutes les femmes, mais cela est très vrai pour certains Russes atteints de ce qu'on appelle en russe: *zoud pisatelstva,* et qui n'est rien d'autre que la *graphorrhée,* maladie contagieuse et virulente. Et nous n'avons que l'embarras du choix pour étayer nos dires. Voici, par exemple, M. Korsak, l'auteur de **Pod novymi zvezdami** (Sous des cieux nouveaux). Cet homme a écrit sept volumes et en prépare un huitième. Dans ces sept volumes, il a exploité jusqu'à la corde l'histoire de son évasion de la Russie, sa participation à la guerre civile, ses tribulations à l'étranger, son passage chez les « blancs » et chez les « rouges », etc. Il n'a plus rien à dire, mais il continue à le dire fort gentiment, et vrai-

ment on ne peut pas trop lui en vouloir. Si cela l'intéresse!...

M. Pavel Toutkovsky a écrit, lui, un roman historique, **Molot vréméni** (Le Marteau du Temps). C'est une invraisemblable histoire de rivalité entre l'empereur Nicolas Ier et un officier de la garde, pour une personne du sexe féminin, une certaine Lise. L'officier est obligé de fuir la Russie; il se réfugie à Paris, d'où il passe en Sibérie, à la recherche de feu l'empereur Alexandre Ier qui, croit-il, n'est pas mort, mais se cache sous les traits d'un ermite du nom de Féodor Kouzmitch. Roman bâti en partie sur une légende absurde, dont la futilité est maintenant amplement démontrée.

Enfin, voici Mme Galina Kouznetzova. Son roman, intitulé **Prolog**, n'est que l'histoire de la vie d'une femme russe depuis sa naissance, son enfance, son adolescence, son mariage, son existence triste et monotone dans la famille de son mari, et, enfin, sa fuite à l'étranger devant le bolchevisme menaçant. Tout cela doit être très vrai, car c'est raconté avec une grande sincérité et un accent fort juste, mais cela est prodigieusement ennuyeux.

Mémento. — Le célèbre roman de l'écrivain soviétique Pantéléimon Romanof, *Tovaritch Kissliakof*, vient d'être traduit en français par les soins de Nad de Cyon, sous le titre quelque peu arbitraire *Amours russes* (Editions de France).

Dans le numéro du 29 juin 1933, le journal russe de Paris, *Les Dernières Nouvelles* (Poslédnia Novosti), a consacré, sous la plume de M. Slovtsof, tout un feuilleton à la « *Bibliographie* » de M. V. Boutchik. Ce travail de Bénédictin des temps jadis est le tableau chronologique de toutes les traductions qui ont paru en France, depuis 1737, quand fut publié le premier livre traduit du russe, jusqu'à l'année 1933. Quand la Bibliographie de M. Boutchik trouvera son éditeur, ce qui ne peut guère tarder, elle sera un livre de renseignements extrêmement précieux pour tous ceux qui s'intéressent en France aux belles-lettres russes, car rien de pareil n'existe sur le marché livresque.

Enfin, le travail de M. Boutchik éclaire parfaitement bien les relations qui ont existé depuis la fin du XVIIe siècle entre la France et la Russie dans le domaine de la pensée. Il détruit aussi la légende du manque d'intérêt de la France pour la production littéraire russe. Certes, cet intérêt s'est manifesté surtout au XIXe siècle, depuis que Mérimée traduisit Pouchkine, Gogol et les pre-

mières œuvres de Tourguénief. Les points culminants de cet intérêt furent l'apparition du livre de M. de Vogüé sur le *Roman russe*, les années qui suivirent la conclusion de l'alliance franco-russe et, enfin, l'époque contemporaine. Mais, parallèlement au nombre toujours croissant de livres russes traduits en français, progressait aussi la qualité des traductions, à telle enseigne que nous pouvons dire qu'il existe actuellement en France une équipe de traducteurs dont les traductions ne laissent rien à désirer, ni au point de vue de l'exactitude, ni au point de vue de la langue.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce vivante. — Le Dithyrambe orphique de la Rose. — L'Orphisme. — J. Sphakianakis : *Diyimata;* Hérakleion. — K. Aemilios : *Palia Kypros;* Kollaros, Athènes. — D. Th. Lipertis : *Tziypriôtika Traoudkia,* tome II; Nicosie. — Pavlos Liasidis : *Ta Phkiora tis karkias mou;* Imp. Cosmos, Nicosie. — La Société des Ecrivains grecs. — Mémento.

Depuis leur origine, ces chroniques, qui remontent à plus d'un quart de siècle, n'ont pas eu d'autre ambition que d'appeler l'attention du lecteur sur **la Grèce vivante**, et sur ses très réels mérites littéraires. Vivante, avons-nous dit : c'est pourquoi nous nous sommes attachés à définir le problème de la diglossie, et nous avons sans hésitation avoué nos préférences pour les œuvres composées dans la langue du peuple, cette langue dont un étrange préjugé national persiste à méconnaître les titres de noblesse, et qui est néanmoins devenue là-bas l'instrument préféré des poètes, des conteurs, des romanciers, de tous ceux qui sentent vivement ce qu'ils écrivent. Après d'inouïes résistances, cette langue parlée et comprise à travers tous les pays grecs a reçu enfin droit de cité dans l'enseignement — décision toujours révocable —, mais, quelles qu'aient pu être les illusions de Psichari sur la proximité d'une victoire totale et définitive, ce n'est pas de sitôt que la *Catharévousa* cédera la place. C'est que la Grèce moderne est l'héritière de Byzance. Quoique l'on en pense, l'Hellénisme est une *continuité*. Le poids de son passé l'enchaîne à certaines traditions peu compatibles avec l'esprit scientifique contemporain. Les Serbes, qui n'ont pas à porter le fardeau d'un aussi lourd héritage, mais qui tenaient aussi de Byzance, avec leur religion, toutes

leurs méthodes de style et de langage écrit, opposèrent la résistance la plus obstinée à la réforme démoticiste de leur grand folkloriste et grammairien Vouk Stefanovitch Karadjitch. Adoptée définitivement aux environs de 1860, la réforme donne depuis lors, au double point de vue littéraire et pédagogique, les plus merveilleux résultats.

La solution sera toujours infiniment plus malaisée à obtenir en Grèce. Celle-ci, en effet, sait que l'Europe garde les yeux fixés sur elle, non pas tant en raison des qualités qu'elle peut manifester dans le présent, mais uniquement à cause de ses ruines et de ce que l'Antiquité a légué à notre civilisation. Ainsi l'admiration que professe l'Occident pour les œuvres de l'Hellénisme ancien nourrit le préjugé, qui confère une fausse noblesse aux formes mortes de la langue. On ne veut pas croire à la nécessité de l'unité grammaticale, pas plus que l'on ne veut admettre que le grec se soit prononcé jadis autrement qu'aujourd'hui.

Au fait, comme toutes les langues, le grec n'a jamais cessé d'évoluer, et dorénavant il s'engage, à l'insu même de ceux qui le parlent, dans une voie analogue à celle que les langues romanes ont suivie. Il s'occidentalise, et devient ainsi de plus en plus apte à exprimer les nuances de sensibilité de l'âme moderne.

Mais peut-on pénétrer à fond le mystère du grec ancien, si l'on ne s'initie au grec moderne, au grec parlé? M. Louis Roussel, qui est bien l'helléniste le plus averti et le plus complet de France, ne le pense pas. Et il aime à citer ses preuves. Le culte inconditionné de la Vérité a ruiné pour lui tous les fétichismes. Et il n'y a pas que le fétichisme grec. Il y a celui des gens qui prétendent aimer la Grèce, mais qui dédaignent de s'intéresser à la Grèce d'aujourd'hui. La croisière de visite aux Sanctuaires grecs, à laquelle prit part en avril dernier le rédacteur de ces chroniques, lui a fourni l'occasion de constater plus d'une fois ce défaut de curiosité de la part de nos compatriotes. Parmi ces savants, ces lettrés, ces archéologues qui m'accompagnaient, bien peu connaissaient, même de nom, Costis Palamas. Sikélianos était un peu moins ignoré. Il le devait à sa qualité d'organisateur des fêtes de Delphes; mais presque personne n'avait saisi

la portée de son enseignement, la grandeur de son but, et l'on ne paraissait guère soupçonner qu'il fût lui-même un poète de marque. A la veille d'aller voir et entendre dans l'immense amphithéâtre naturel, qui s'incurve aux flancs de la colline de l'Acropole au nord, dans le voisinage de l'ancienne Pnyx, le **Dithyrambe orphique de la Rose**, qui fut une majestueuse manifestation d'art moderne et d'universelle portée, j'écoutais formuler le regret que l'auteur de *l'Alaphroïskiotos* n'eût pas songé à faire représenter une fois de plus quelque pièce empruntée au répertoire de l'Antiquité. L'expérience, à Delphes, n'avait-elle pas été couronnée du plus légitime succès? Cependant le poète avait pris soin de faire distribuer aux éventuels spectateurs français une traduction rythmée de son *Dithyrambe*, originellement composé dans la langue aux multiples possibilités que l'on parle en Grèce. Cette langue, éminemment sonore et musicale, avait, dans la bouche du personnage d'Orphée et des deux coryphées qui lui donnaient la réplique sur l'orchestre improvisé de la Pnyx, une majesté toute religieuse, durant que les membres du chœur, les guerriers disciples, éployaient autour du Maître porte-lyre les arabesques harmonieuses des danses rituelles.

Dans l'immense enceinte où, dit la légende, enseigna jadis Musée, et dont les pentes au cœur de la grand'ville sont aujourd'hui vêtues d'herbes et d'arbustes nains, vingt mille personnes au moins se pressaient, pour entendre le *Dithyrambe de la Rose*, dans toute sa pompe lyrique, égale aux plus beaux chœurs d'Eschyle, et l'on pouvait constater ainsi que le peuple d'Athènes n'a pas dégénéré. Il garde le sens inné de la Beauté. Suivant le mode antique, resté traditionnel en Grèce, Mme Eva Sikélianos avait tissé elle-même tous les costumes, et tous les rôles étaient tenus par de simples amateurs. Vers cinq heures du soir, le spectacle commença par une allocution de Mme Sikélianos, définissant le but et le sens de la manifestation. Bientôt monta vers le ciel l'impressionnant dialogue sacré. Orphée sait qu'il est appelé à disparaître, et il tient à léguer à ses orphelins l'héritage secret de la Doctrine. Son testament, symbolisé par la Rose sœur de l'Epi et du Sarment, est un testament de paix et

d'harmonie pour tous les peuples. Ne s'agit-il pas de fonder, à l'instar des Amphictyonies delphiques, les amphictyonies du monde entier? Peu à peu, à mesure que se développait l'ample et triple incantation, le soleil, dont la voix d'Orphée célébrait la puissance, descendait vers la mer, dont on apercevait au loin un fragment couleur d'or. Comme chaque jour, la Mère-Nuit reçut dans ses bras le corps défaillant de son fils divin et, comme elle s'apprêtait à le faire, le poème s'acheva par une invocation à la Ténèbre maternelle, gardienne des serments inaliénables. Coïncidence voulue. Retour savant aux liturgies primitives. Essai d'évasion, hors des byzantinismes désuets et délétères, vers une mystique capable d'associer étroitement les mythes du passé aux nécessités du présent, aux perspectives de l'avenir. Œuvre grandiose qui dépasse de haut tous les pastiches, toutes les restaurations archéologiques! Il s'agit de replacer l'Hellénisme à son plan universel. M. Sikélianos est l'auteur de tout un cycle de tragédies, qu'il rêve de faire successivement représenter dans ce même décor de l'ancienne Pnyx, aussi imposant que celui d'Epidaure si justement célèbre. La première de ces tragédies s'intitule *Dédale*; mais toutes sont encore inédites. A-t-il tort de vouloir faire ainsi œuvre personnelle? Est-ce présomption pure? J'ai cru deviner cette pensée autour de moi, et j'ai tout aussitôt fait remarquer que l'on aurait pu en penser autant de Racine à ses débuts.

Reste à définir ce que fut, en réalité, l'**Orphisme** antique. Assez peu de chose, disent quelques critiques. Ils peuvent avoir raison. En tout cas, une réflexion me vient : Orphisme et Druidisme sont probablement deux rameaux du même tronc, et le Pythagorisme en est un rejet. En Europe centrale, les Doriens ont été les voisins des Celtes. « La région, dit Henri Hubert, qui s'étend du Moyen Danube à la Mer Egée d'où les Doriens sont venus, a été une pépinière de formations analogues aux sociétés pythagoriciennes, aux communatés druidiques. C'est là que l'Orphisme eut son origine. » Entre la Grèce et les Gaules, il y parallélisme évident. De même que les Celtes, aux temps antéhistoriques, sont entrés dans le monde ibéro-ligure qui les précéda sur notre sol, Achéens et Doriens ont infusé un principe de

vie nouvelle à la société égéenne préhellénique. De part et d'autre, Rome devait plus tard imposer la notion d'Etat; mais, préalablement, les Grecs avaient créé les cadres intellectuels de la Pensée occidentale, les Celtes avaient développé l'idée d'honneur chevaleresque. Je ne sais s'il faut rapporter à de lointaines affinités ethniques, ou plutôt aux mouvements d'idées qui se sont produits depuis les Croisades, l'élan qui porte vers la France les tendances les plus spontanées de l'âme grecque. En tout cas, l'occupation franque marqua une étape décisive dans l'évolution de la langue et, pour ce qui est des territoires occupés par Venise, ils bénéficièrent de certaines conditions favorables au réveil du sentiment grec, à travers l'empreinte latine. Aussi bien, en débarquant à Candie, les vers de l'*Erotocritos* sonnaient-ils dans ma mémoire. Ils sont l'antithèse de toute *catharévousa*. Devant la statue de Morosini, c'est à Vincent Cornaro que je songeais, et aussi à cet incomparable et consciencieux érudit que fut le regretté M. Xanthoudidis, auteur de la première édition critique du grand poème chevaleresque de la Crète. Comme je mêlais en moi-même ces souvenirs, je fus entraîné à Cnossos, et d'autres perspectives s'ouvrirent à mon esprit, qui me montrèrent combien le présent est conditionné par le passé. Je posai des questions sur la langue. « Nous ne sommes qu'un petit nombre à connaître le bon grec », me répondit un universitaire éminent. J'appris ainsi que la *catharévousa* à Candie ne faisait pas beaucoup de progrès. M. Jean Sphakianakis, qui vint par la suite nous interviewer, ne l'a pas voulu choisir, en tout cas, pour ses **Contes** finement observés, et qui visent à exprimer la peine des vaincus de la vie. Il est de fait que la misère ne disparaît pas forcément avec l'oppression étrangère. Du moins a-t-on l'avenir ouvert devant soi, et c'est ce qui manque à Chypre.

Les émeutes de l'an dernier, durement réprimées par l'occupant britannique, ont laissé dans l'île un sourd ferment de révolte. Mille entraves réfrènent l'essor de la pensée, du sentiment grecs. Chypre, où le règne des Lusignan a laissé tant de merveilles architecturales gothiques, et qui est riche d'un si long passé de civilisation, souffre de la servitude, et garde un culte à notre culture aussi bien qu'à la très orthodoxe

catharévousa; mais elle a de grands écrivains en démotique intégral, tel M. Nikolaïdis, romancier de haute marque; tel M. Achille Æmilios qui, dans les six contes de **Vieille Chypre,** a tenté avec bonheur de traduire les riches nuances de la vie insulaire. Son éminent préfacier, M. Xénopoulos, le compare à Papadiamandis. Sa langue vaut mieux. Ce jeune savant est un écrivain de race. Chypre a aussi des poètes qui se servent du pittoresque dialecte local, à la phonétique si particulière. M. D.-Th. Lipertis a, dans la langue des paysans de son île, publié depuis 1923 deux volumes de **Chants chypriotes,** d'inspiration purement rustique, où palpite intensément toute l'âme ingénue de l'homme des champs. Quelque chose de religieux anime ces vers, qui rappellent tour à tour Théocrite et les poètes gnomiques, et qui ont été dictés au poète par un sentiment analogue à celui dont s'inspira Mistral. Né de parents laboureurs, travaillant lui-même de ses mains pour vivre, Paul Liasidis, auteur des **Fleurs de mon cœur,** est un poète vraiment populaire, à qui suffisent pour alimenter son inspiration les thèmes éternels de la vie aux champs, mais qui s'abandonne peut-être un peu trop à sa spontanéité. La sincérité fait tout le charme de cette poésie, à travers laquelle semble passer le parfum des orangers de Varosha.

A Rhodes nous retrouvâmes beaucoup de souvenirs français; mais il n'en advint pas comme à Nicosie; nous ne rencontrâmes pour nous tendre les mains aucun émule de Lipertis, tellement tout ce qui est grec là-bas a le devoir italien de se cacher. Et cet ostracisme me fit mal.

Il fait bon se retrouver dans Athènes, au centre vivant de l'Hellénisme. Là tout se résume et prend un sens de poussée vers l'avenir. Athènes a dépassé aujourd'hui Constantinople, non pas à titre de capitale d'empire, mais comme tête et cœur de la nation. L'imposante et lumineuse ruine du Parthénon la domine du haut de son rocher sacré, comme une leçon éternelle. Cependant, les minables demeures du vieux village de 1830 s'accrochent toujours aux flancs de l'Acropole. Par delà se haussent les pastiches architecturaux du quartier de l'Université. Non loin habite et travaille Costis

Palamas. Comme la langue que l'on parle quotidiennement ici, Athènes garde enkystés entre ses quartiers modernes des fragments antiques et de discutables restaurations; mais la vie bouillonne en elle. Pourquoi les maîtres de l'heure voudraient-ils à nouveau proscrire la langue vivante? Peut-on supprimer l'emploi d'un instrument qui a permis au génie d'un Palamas de se manifester jusqu'à égaler les plus grands? Il n'en est guère, à la **Société des Ecrivains grecs,** où je fus fraternellement reçu, qui renonceraient sans douleur à s'en servir. Qu'en dirait l'actuel président, le pur et délicat poète des *Asphodèles*, M. Malakassis? Et vous, MM. Karthaios et Rigas Golphis, bons combattants du *Noumas*? Un langage artificiel aurait-il permis à M. Mirivilis de peindre comme il l'a fait la tragique horreur de la guerre et d'être surnommé le Barbusse grec? Précisément, sa *Vie au Tombeau* vient d'être traduite en français et de paraître chez Flammarion sous le titre de *De Profundis*. M. Mirivilis est un maître de la langue et du style. A la *Société des Ecrivains grecs*, il me fut précieux de serrer des mains, dont je goûte depuis longtemps les écrits. Longuement j'ai pu m'entretenir avec le bon poète Argyropoulos, qui a si bien chanté les regrets de sa patrie smyrniote; j'ai pu échanger d'agréables paroles avec Mme Minôtou, qui a su donner si vigoureuse impulsion à *Ionios Anthologia*, avec Mme Pol Arcas, dont le mari a laissé dans les Lettres grecques un nom trop vite oublié. Mais surtout j'ai pu prendre contact avec les jeunes collaborateurs de la revue *Kyklos* groupés autour de M. Melachrinos. M. Melachrinos est un fin lettré, pour qui les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'ont pas de secrets, en même temps qu'un poète de race. Les fragments de son *Apollonius* publiés à *Kyklos* en font foi.

Mémento. — *Kyklos* est une revue de haute tenue, qui ne vise point à être l'organe d'une école, mais bien à accueillir tous les talents capables d'affirmer une personnalité véritable, et à faire connaître par des traductions artistes les belles œuvres de l'étranger, aussi bien que celles des temps classiques. M. César Emmanuel, disciple de Baudelaire et de nos « musicistes » français, y publie une fort intéressante transposition du *Corbeau* d'Edgar Poe, qui n'a point la souplesse nuancée de l'original, mais qui

est profondément sentie. M. Kazantzakis y interprète Le Dante et nous donne les fragments d'une *Odyssée* fort originale, qui nous présente un Ulysse fuyant avec Hélène, après la défaite des Prétendants, vers les mers glacées du Sud, et conquérant au passage la Crète et l'Egypte. Nous y trouvons aussi des pages composées dans cette langue pure et souple dont Mme Kazantzakis a le secret, des vers de Rômos Philyras, de Malakassis, de Papantoniou, de Nikitas Randos. *Kyklos* a consacré un numéro spécial à la mémoire de Kavaphis, le dernier des Alexandrins, que dénigrent les uns et qu'encensent les autres. *Idéa,* sous la forte direction de M. Spyros Mélas, est vraiment une revue d'idées. On y lira une étude fort intelligente sur le *Roman néo-grec.*

Parmi les nombreux livres reçus, nous citerons, en attendant de pouvoir nous étendre davantage : *I Phyli tôn anthropôn,* roman de la vie grecque, par Thrasos Castanakis, qui sait admirablement sa langue; *Desmotes,* par Angelos Terzakis, qui néglige un peu l'unité grammaticale, mais qui excelle à peupler son gros roman de figures hardiment dessinées; *Poimata,* de Nikitas Randos, un vigoureux et pittoresque vers-libriste; *Zoï kai Moira,* par M. Kyriazis, qui chante en mineur de fraîches mélodies; *Erotika Tragoudia,* de Costas Athanasiadis; *Lyrika Skhédia,* de M. Panayotopoulos; *Dekastikha kai Vilaneles,* de M. Tsirimokos; *To Dilimmo,* quatre actes prestement enlevés, de M. Valsa. Nous ne saurions oublier *Listes,* où le vigoureux prosateur Petros Afthoniatis met en scène d'authentiques brigands; *O Provrismos tis Marias Parni,* roman par Thanasis Petsalis, où sont mises à nu les tares des fins de race; *To Theio Tragi,* par Jean Skaribas, qui a le sens du pittoresque; *O Babas aphasias,* contes où, dans une langue puissamment vivante, se crispe l'horreur du vice, par M. N. Papagiorgios, etc.

L'Hellénisme de Jean Moréas fait faire la grimace aux Grecs et aux Français. C'est une mise au point courageuse, et M. Louis Roussel dénonce en première ligne des défauts grecs; il ne nie point le grand et incontestable talent du poète.

Un grand Dictionnaire encyclopédique français-roméique, par M. Missir de Smyrne, commence à paraître. Bravo!

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général Spears: *En liaison*, 1914; Libr. Gallimard. — Général Alexandre : *Avec Joffre* (1911-1916); Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel Larcher : *Le 1er Corps à Dinan, Charleroi et Guise;* Berger-Levrault. — Jean Violan : *Dans l'air et dans la boue;* Librairie des Champs-Elysées. — Louis Botti : *Avec les Zouaves;* Gap, éditions « Alpes et Midi ». — René Chambe : *Dans l'enfer du ciel* ; Baudinière. — Commandant Gusthal : *Héros sans gloire;* Baudinière. — Rosa Luxembourg : *Lettres de la prison*, Librairie du Travail. — Alexandra Dumesnil et W. Lerat : *Catalogue du fonds russe de la Bibliothèque de la Guerre;* A. Costes.

Le témoignage que nous apporte le général Spears, **En liaison 1914,** a d'autant plus de prix à nos yeux qu'il émane d'un étranger. Nous y sommes naturellement plus sensibles. L'auteur, alors, lieutenant de cavalerie, chargé de la liaison à la Ve armée, s'est trouvé, du premier jour, admirablement placé pour juger des coups. Aussi a-t-il enregistré, dans sa mémoire, une foule de traits, d'anecdotes, de silhouettes prises sur le vif de camarades ou de chefs, qui donnent à son récit un attrait sans cesse renouvelé. On y trouve l'écho, nullement affaibli, de la vivacité de la jeunesse, de sa fraîcheur d'impression, de son humour, doublé d'un don d'observation, libre et directe, qui eut de nombreuses occasions de s'exercer au cours de missions les plus diverses. Sa sympathie pour ses compagnons d'armes français et pour nos troupes ajoute souvent une note d'émotion au tableau si mouvementé, si détaillé qu'il nous donne de cette longue et périlleuse retraite de la Ve armée, après les journées dramatiques de la Sambre.

Il y a, malheureusement, une ombre à ce tableau, où l'on trouve, par ailleurs, tant d'élans de véritable sensibilité. Dès le premier contact, Spears éprouve un sentiment d'antipathie violente pour le commandant de la Ve armée. Celui-ci est grand et lourd, dégingandé; il ne porte pas monocle; mais son lorgnon pend bizarrement à son oreille, comme s'il était, non pas un chef d'armée, mais un simple fonctionnaire. A ses côtés, son chef d'état-major, le général Hély d'Oissel lui apparaît, au contraire, comme le type de l'officier de cavalerie chic. Celui-là pourrait se permettre les plus graves erreurs; Spears n'aurait pour lui que des trésors d'indulgence. Cette antipathie, de la première heure, devient le leitmotiv de son livre. Il ne l'abandonne un instant qu'à Guise, où l'attitude de Lanrezac lui en impose. Quel dommage que

Spears, si fashionable et si parfait gentleman, ait ignoré que Laurezac était un marquis authentique, mais qui depuis longtemps avait remisé son titre aux vieilles lunes! On comprend, cependant, que le jeune et brillant officier de hussards, qu'il était alors, imbu comme tous ses camarades des idées d'offensive folle, déraisonnée, agisant sur eux comme une mystique, ait éprouvé un véritable désenchantement à entendre le chef de la Ve armée, au cours de ces journées tragiques, qui vont du 13 au 24 août. Ses propos, assurément, ne respiraient ni l'alacrité ni l'optimisme aveugle du G.Q.G. Il était sur place. Il voyait. N'a-t-il pas écrit, pour peindre son état d'âme, à ce moment, ce mot terrible, si chargé de sens : « J'étais angoissé. » Mais que le général Spears, après vingt ans écoulés et les révélations de l'après-guerre, ait conservé cette antipathie, en lui donnant la virulence d'une haine recuite, voilà qui est moins explicable. Certaines préventions de race ou de caste, certaines blessures d'amour-propre toujours cuisantes chez certains hommes, prévaudraient-elles sur tous leurs sentiments? Spears, en effet, ne relève que deux griefs contre Lanrezac, en dehors de ses terribles boutades: 1° Le commandant de la Ve armée n'a pas rendu au maréchal French la visite que celui-ci lui a faite le 17 août à son Q.G. de Rethel; 2° Le commandant de la Ve armée n'a pas prévenu l'armée anglaise de sa décision de battre en retraite le 24 août au matin.

Examinons d'abord ce que peut avoir de fondé ce dernier grief. Le 23 août, dans la soirée, Lanrezac réunit son état-major pour lui faire connaître sa décision de mettre son armée en retraite le lendemain matin. Le lieutenant Spears n'assiste pas à cette réunion. Mais au sortir de celle-ci, ses camarades de l'Etat-Major lui font part de la décision que vient de prendre le commandant de la Ve armée. Que fait Spears? Il court naturellement, comme c'était sa mission, instruire le maréchal French de cette décision. French a donc été prévenu, par Spears en personne. Il ne s'est d'ailleurs jamais plaint, ni dans ses Rapports, ni dans ses Mémoires, de ne pas en avoir été informé. Alors, ne s'agirait-il que d'une question de forme? Le lieutenant Spears pouvait-il exiger que le général Lanrezac le chargeât d'une telle mission, quand son état-

major, qui avait sa délégation, l'avait déjà fait? Prétention d'un formalisme vraiment excessif.

Quant au premier grief, on pourrait ergoter longtemps sur le bien ou le mal-fondé de la prétention du général Spears. Mais son insignifiance frappe la raison. Au surplus, dans les journées qui suivirent, les 18, 19 et 20 août, Lanrezac avait de bonnes raisons de ne pas vouloir s'éloigner de son Q.G., ne fût-ce que pour quelques heures. En tout cas, un tel grief ne devait pas inspirer au général Spears un ressentiment capable de fausser son jugement d'une manière aussi grave et dont l'expression est dans les lignes suivantes :

> On ne peut nier, que du fait de ses erreurs initiales, le Haut Commandement ne soit le premier responsable de la situation dangereuse dans laquelle s'était trouvée la Ve Armée. Mais ce n'est pas un sentiment de clairvoyance qui a permis au général Lanrezac de pénétrer les erreurs du commandement, de comprendre la situation réelle de la gauche alliée, et qui lui a dicté sa décision de battre en retraite. Il n'y a absolument rien qui montre qu'à la veille de Charleroi, il se soit rendu compte, mieux que le G. Q. G., de la situation véritable.

Le général Spears, en écrivant ces lignes, a oublié que c'est par lui seul que nous connaissons le dernier mot de l'entretien entre French et Lanrezac, le 17 août, à Rethel, mot qui acheva de creuser un fossé profond entre ces deux hommes. A French, intoxiqué par l'optimisme du G.Q.G., où il avait passé la veille, qui ne voulait croire qu'à l'attaque allemande par les Ardennes belges et qui demandait ce que pourraient venir faire les Allemands sur la Meuse, Lanrezac, exaspéré, répondait : « Ils y viennent pour pêcher. » Impertinence, si l'on veut, mais non pas grossièreté, comme le dit Spears. En tout cas, elle démontre, à elle seule, qu'à la date du 17 août Lanrezac était clairvoyant. Et sa visite au G.Q.G. le 14 août pour demander à porter son armée sur la Sambre, qu'en fait le général Spears? Vraiment, ce n'est pas à Lanrezac, mais au chef de l'armée anglaise que Spears aurait pu, avec plus de justice, faire application des lignes citées plus haut.

Il est enfin une question qui se pose naturellement pour qui réfléchit. Que serait-il advenu de l'armée anglaise, si le

commandant de la Ve armée avait fait consister son devoir militaire à obéir passivement aux ordres du G.Q.G., et s'il avait attaqué, comme ces ordres le lui prescrivaient, avec toute son armée à l'est de la Meuse, en direction de Neufchâteau? L'armée anglaise, restée seule à l'ouest de la Meuse, qu'elle fût placée à Mons ou ailleurs, aurait eu seule sur les bras les Ire et IIe armées allemandes. Ce n'est pas de la haine que devrait ressentir M. le général Spears pour le général Lanrezac, mais un grand sentiment de reconnaissance.

Le recueil de souvenirs du général Alexandre, concernant sa collaboration **Avec Joffre (1911-16)**, peut être confronté utilement, au moins en quelques parties, avec celui du général Spears. Le général Alexandre, alors colonel, officier de liaison du G.Q.G. à la Ve armée, fut le principal artisan de la mise à pied de Lanrezac. Ces souvenirs témoignent combien souvent les *missi dominici* du G.Q.G. furent aussi indiscrets que dangereux. Les anecdotes sont nombreuses; quelques-unes sont typiques, par exemple comment Joffre prédit la guerre (p. 12), une vraie galéjade; comment il se décida pour la loi de trois ans, en lisant un journal (p. 95). Narrées sous une forme admirative, elles n'empêchent pas le collaborateur du généralissime d'émettre un jugement sévère sur le plan d'opérations qui ouvrit les hostilités, avec un insuccès égal sur toute la ligne. Il le qualifie « franchement médiocre », en quoi il se montre poli et indulgent.

L'étude du lieutenant-colonel Larcher : **Le Ier corps à Dinant, Charleroi et Guise** peut également servir de complément au livre du général Spears. D'un caractère purement technique, elle reste un instrument de travail remarquable.

JEAN NOREL.

§

Jean Violan est le pseudonyme d'un héros dont le commandant Ladoux et le colonel Ignatieff, dans leurs livres sur le contre-espionnage, ont conté quelques-uns des hauts faits. Ils le désignaient par son surnom de Zozo que lui avaient donné ses camarades de l'aviation; auparavant il s'appelait J. de Dawrichewy. Ayant joué en 1905 un des principaux rôles dans le mouvement révolutionnaire du Caucase, il avait dû ensuite s'expatrier et se réfugier en France. Il fit

partie des « quatre mille émigrés politiques russes qui s'engagèrent dans notre armée » lors de la déclaration de guerre. Il débuta, lui, au camp d'aviation de Saint-Cyr et put y constater « qu'à part quelques avions, il n'y avait rien que de vieux coucous ». Il y fit la connaissance de l'aviatrice Marthe Richer, « la feuille morte », une enragée de l'aviation, « jeune, jolie, pleine de fric, car elle était mariée à un gros mandataire des Halles ». Mais on avait beau lui faire la cour de toutes façons, « rien à faire... elle ne voulait pas tomber! » Zozo ne tarda pas d'ailleurs à recevoir une première mission; le 27 août 1914, il va au Crotoy y chercher des avions. A Amiens, il rencontre notre cavalerie qui bat en retraite. Quand il arrive au Crotoy, les avions en étaient partis.

Après un nouveau séjour à Saint-Cyr, Zozo part pour Bron. Son avion n'avait qu'une vieille boussole et pas de cartes. Dès son premier vol au-dessus de Gray, il tombe et sa machine se brise. On le renvoie à Buc. De là, il va faire à Berry-au-Bac ses premiers vols au-dessus de l'ennemi. On l'envoie ensuite au Bourget, puis à Avord. Il y fait partie de l'escadre B. M., dont les accidents dus au matériel furent innombrables. Au moment du départ, un de ceux-ci lui fit enlever son appareil. On l'envoie à Clermont-Ferrand. Il retourne ensuite voler contre l'ennemi près de Reims, mais, peu après, doit aller à Paris se disculper auprès des chefs d'avoir averti le père du lieutenant Noirot « que le capitaine G... avait envoyé froidement cet officier à la mort en le forçant à monter un avion inutilisable ».

Cette histoire amena son changement de carrière. Le capitaine Ladoux lui propose d'aller surveiller l'aviatrice M... R..., devenue suspecte à notre contre-espionnage. Zozo la « mouchardera »; si elle a été signalée à tort, « il lui rendra service en la réhabilitant ». Zozo la surveille pendant deux mois, puis, « au milieu d'une nuit, après une scène de jalousie atroce et stupide... il lui lance à la figure, brutal comme la foudre, sa mission auprès d'elle... Elle voulut le tuer. » Il alla alors se porter caution pour elle auprès de Ladoux.

Zozo va ensuite au camp d'entraînement de Plessis-Belle-

ville. Il y constate que la plupart de ses copains ont changé : « La frousse d'aller au front a réveillé chez certains d'entre eux le sentiment de la discipline. » Peu après, il fait une chute; quand on le retire de dessous les débris de son appareil, on constate qu'il a « sept fractures, le bassin fracturé, la rotule en quatre morceaux, le ventre crevé ».

Pendant ce temps, M... R... était partie espionner les Boches en Espagne. Etant revenue à Paris, elle va voir Zozo convalescent et l'emmène sans permission. Les gendarmes le remmènent au Val-de-Grâce. Quand il le quitte, « il refuse sa réforme, quoique salement amoché et sans un liard dans la poche ». Il s'engage au 2e bureau russe de Paris, est envoyé en Espagne « pour nettoyer le coffre-fort » du baron Kron, le chef de l'espionnage boche à Madrid, mais, avant d'y arriver, il est blessé dans un accident d'auto : ce furent les Boches qui le soignèrent. Quand il revint à Paris, Ladoux, « pour toute récompense, lui donne un billet de 500 francs » et Léon Daudet le traite trois fois d'agent boche dans *l'Action française*. Une main inconnue envoie ces articles à son père dans le Caucase. et la dernière lettre qu'il en reçoit, « griffonnée d'une main tremblante de vieillesse et d'émotion », le somme de se défendre d'être un traître. Il dut attendre 15 ans avant que Ladoux lui ait rendu justice dans sa *Marthe Richard*. Maintenant, « la carcasse brisée, il est là, triste preuve du temps qui passe... après quinze ans de lutte cruelle et répugnante, pour le morceau de pain, dans la boue de l'hypocrisie, de la perfidie et du mensonge ». C'est ce qui lui a fait intituler **Dans l'air et dans la boue** le livre où il raconte ses émouvantes aventures.

§

Le livre du lieutenant Louis Botti, **Avec les Zouaves**, est l'un des plus intéressants *carnets de guerre* qui aient été publiés. L'auteur affirme ne pas avoir *déformé* son carnet; c'est en effet l'impression que donne la lecture de son récit. Il raconte sans forfanterie, sans longueurs, sans accès d'un naturalisme de mauvais goût les spectacles terribles auxquels il a pris part. Il a vu tant de choses qu'il n'a pas le temps de décrire longuement les états d'âme des combat-

tants. Il est le vaillant qui, ayant été longtemps épargné par le feu, n'a pu consacrer que quelques pages à ce qui aurait mérité un chapitre. Mais ce qu'il écrit est toujours intéressant et raconté d'une façon attachante.

Botti avait quitté le 1er zouaves en 1906; quand éclata la guerre, il rejoignit le dépôt à Saint-Denis. Dès le 8 septembre, il prit part à une reconnaissance sur Senlis. En décembre, il fut promu officier mitrailleur à la 45e division, une de celles qui étaient composées de troupes d'Afrique; il prit part en cette qualité aux combats sur les positions fameuses d'Ecurie-Roclincourt, Langemark, Boësinghe, Esnes, bois d'Avancourt, Le Forest-Rancourt, etc. Il vit la première attaque aux gaz chlorés, le 22 avril 1915. Sa carrière militaire active finit sur la Somme, le 12 septembre 1916, en face du bois d'Anderlu. Le commandant de la brigade annonça que les mitrailleuses ennemies avaient été détruites. De la place où était Botti, on pouvait se rendre compte qu'il n'en était rien. L'attaque fut néanmoins exécutée à l'heure dite. Sur les 55 officiers du régiment, 19 furent tués (dont le colonel), 29 blessés; en quelques heures, cette troupe d'élite avait perdu 374 tués ou disparus et 707 blessés. « Haut les cœurs! » avait dit le général en commandant l'attaque. Hélas! l'intelligence de ceux qui avaient commandé de loin n'avait pas été à la hauteur de l'héroïsme des exécutants.

§

Aviateur de chasse pendant la guerre, M. René Chambe, dans **L'Enfer du Ciel,** a fait revivre quelques-uns des épisodes les plus émouvants auxquels donnèrent lieu les combats aériens. M. Chambe les raconte avec enthousiasme; ses récits ont bien l'allure épique que méritaient les actes d'héroïsme qu'il relate: la première victoire de Navarre (le 1er avril 1915), le vol du capitaine Brocard (le chef des Cigognes), le 19 mars 1916, sur Verdun (il y fut blessé), le plus grand combat de Fonck, le 9 mai 1918 (6 avions boches abattus), la bataille aérienne de Conflans, le 14 septembre 1918 (deux tonnes de projectiles lancées sur la gare de Conflans par l'escadrille Jannekeyn, mais au prix de lourdes pertes), enfin l'extraordinaire aventure du commandant

Evrard et du sous-lieutenant Emrich, de l'escadrille *La Mystérieuse;* ils s'envolèrent d'Herbisse (Aube) et allèrent atterrir près de Fumay; de là, ils allèrent faire sauter l'écluse de Valnacor, par laquelle passait le gros des transports ennemis; ils errèrent ensuite dans la forêt; au bout de seize jours, ils se confièrent à un habitant de Secheral qui les cacha deux jours; de là, ils rejoignirent nos lignes à un point gardé par des Italiens; ils les prirent pour des ennemis et firent prisonniers les deux premiers qu'ils rencontrèrent; mais finalement on s'expliqua et les Italiens, mettant à profit les observations de ces Français, firent immédiatement une pointe chez les ennemis et ramenèrent six mitrailleuses et une quinzaine de prisonniers. Les récits de M. Chambe rendent fier d'être compatriote des héros dont il raconte les hauts faits.

§

D'une plume alerte, le commandant Gusthal raconte les *histoires vécues* de **Héros sans gloire,** ceux du 2ᵉ *bureau,* combattants de *la guerre secrète.* La lecture de ce livre m'a captivé, mais, sauf quelques récits déjà faits ailleurs, je crains qu'il n'y ait rien d'exact dans toutes ces belles histoires.

§

Les **Lettres de la prison** de Rosa Luxembourg font connaître cette agitatrice communiste à un point de vue inattendu : le côté sentimental. Elles ont été écrites du 5 août 1916 au 18 octobre 1918. Contrôlées par l'administration de la prison, elles ne pouvaient contenir à peu près rien de relatif à la politique. Elles étaient d'ailleurs adressées toujours à la même amie : Sonia, la femme de Karl Liebknecht. Sonia avait sa peine aussi, son mari étant détenu par mesure administrative, comme Rosa. Cette dernière cherchait à la consoler, à la réconforter; elle lui faisait part des humbles joies de sa captivité : la culture de quelques fleurs, l'observation du chant et du vol de quelques oiseaux et de quelques insectes, l'aspect changeant des plantes que l'on peut apercevoir par la fenêtre d'un cachot ou d'un promenoir de prison. En lisant ces lettres, où sont racontés avec tant de poésie

les sentiments suggérés par ces pauvres choses, on se prend à aimer Rosa, Sonia et Karl, belles âmes, victimes des conséquences de leur dévouement à l'impitoyable politique. Ils ne sont pas arrivés au pouvoir, mais on a de la peine à croire qu'ils auraient pu devenir de sanglants massacreurs comme leurs coreligionnaires de Moscou.

§

La Bibliothèque-Musée de la Guerre a réuni sur la vie politique, économique et sociale de la Russie, depuis 1914 jusqu'à nos jours, une collection tout à fait remarquable. Mme Alexandra Dumesnil et M. Wilfrid Lerat en ont rédigé un **Catalogue** méthodique qui est un modèle bien digne d'imitation et où l'on peut trouver facilement les ouvrages concernant chaque sujet compris dans son cadre. Un index détaillé complète les avantages qu'il présente. On ne peut que féliciter la Société de l'Histoire de la Guerre d'avoir publié un travail aussi utile et qui vient dignement continuer la série des catalogues qu'elle a déjà publiés pour ses fonds allemand, italien, britannique et nord-américain.

ÉMILE LALOY.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Exagérations littéraires. — La rue Pierre-Trimouillat. — Mots, Propos et Anecdotes.

Les exagérations dans les mérites littéraires sont à la mode à notre époque. On voit cela pour les morts. On le voit aussi pour les vivants. Les réclames pour les seconds valent les discours sur les premiers. M. Jehan Rictus est Villon, Porto-Riche s'apparentait à Racine, Robert de Flers était le petit-fils de Montaigne, Anatole France était un nouveau Voltaire, M. Pierre de Nolhac ressuscite Ronsard, etc., etc., ce qui, on n'y réfléchit pas assez, est réduire chacun de ces écrivains à bien peu de chose pour répéter si bien un autre. Renversez aussi la proposition : si Villon n'avait été que M. Jehan Rictus, Racine que Porto-Riche, Montaigne que Robert de Flers, Voltaire qu'Anatole France, Ronsard que M. Pierre de Nolhac?... On n'ose y penser. J'en ai été victime, un jour, de ces exagérations. C'était bien avant la

guerre. Je reçois un carton : « Les Amis de M. Philéas Lebesgue se réuniront le dimanche ...., à .... heures, au Café Voltaire, pour fêter le grand écrivain. » Je me dis : « Voilà qui est bien. Il y a encore des gens pour admirer un maître de la littérature française. » Je n'ai pas beaucoup l'habitude de ces solennités, mais je me dis : « J'irai ! » Au jour dit, j'arrive. Pas du tout question de Voltaire. Le grand écrivain était M. Philéas Lebesgue. Rentré chez moi, j'ai relu *Candide*. Je le méritais bien (1).

Un trait encore sur le même sujet. Un conseiller municipal a proposé de donner à une rue de Paris le nom de Pierre Trimouillat. J'ai fort bien connu Trimouillat. Un petit homme, si maigre que ses vêtements flottaient sur lui. Une tête ébouriffée. Le visage, avec une si drôle de moustache et de barbiche, d'un chat qui fait pssss... Un filet de voix, tout petit filet. Un chansonnier, tout petit chansonnier. Il était employé à la Préfecture de la Seine, et le soir allait débiter ses chansons dans des « caveaux », des « goguettes ». Un excellent garçon, le plus modeste du monde. Il aurait été éberlué si on lui eût dit qu'un jour on donnerait son nom à une rue de Paris. Autant que le seront, en se demandant, sans le découvrir, quel était ce personnage, les gens qui liront ce nom sur une plaque. C'est une remarque à faire. On est certainement plus difficilement connu et célèbre aujourd'hui qu'il y a seulement cinquante ans. Mais avec quelle facilité on est glorifié après sa mort ! Paris tourne à la bourgade de province, où l'on statufie le premier petit grand homme venu qui s'est distingué dans des travaux d'archéologie locale, pour l'émerveillement des indigènes. La vie, — la mort, plutôt ! — quand on a seulement écrit trois lignes, devient intenable. Il faudra bientôt mettre dans son testament, après la recommandation : ni fleurs, ni couronnes, ni discours, cette autre prière : ni monument, ni plaque de maison, ni nom à une rue, ni surtout, grands dieux ! *Société*

(1) Comme je m'attends aux propos malveillants, je tiens à noter que j'ai la plus parfaite estime pour M. Philéas Lebesgue, écrivain probe, extrêmement personnel. Je lisais justement ce matin un *Florilège poétique* de son œuvre qu'on vient de publier à l'usage des enfants. Il y a dans ce livre, prises dans toute son œuvre, des pièces d'une saveur franche, d'une émotion extrêmement prenante.

d'Amis, qui se font de la gloriole sur votre compte, sans qu'on n'y puisse plus rien.

Rouveyre a parlé quelque part de mon « équipage ». « A la fois dandy et chemineau. » Mon Dieu! je ne m'en cache pas.

Je finirai par avoir horreur du sentiment, — je ne dis pas : la passion, — je dis : le sentiment.

Je vais quelquefois, le samedi, l'été, l'après-midi, flâner sur les quais. Quand j'ai assez de marcher, je m'assieds sur un banc, face aux boîtes, aussi seul, là, avec tout ce qui m'occupe l'esprit, que si j'étais dans un désert. C'est régulier à chaque fois : un chaland, ayant trouvé son affaire dans une boîte, se retournant et me voyant, vient à moi le volume à la main m'en demander le dernier prix, me prenant pour le bouquiniste. Il me faut l'envoyer au diable pour venir ainsi me déranger.

Un soir, arrivé à la gare du Luxembourg trop tôt pour mon train, je m'assieds sur une de ces banquettes adjointes à ces petits chalets fumivores pour les fumées du tunnel. Un gandin sort du Luxembourg, achète à la grille un journal à un vendeur de feuilles, y jette un coup d'œil, n'y trouve probablement rien pour l'intéresser, relève la tête, se trouvant près de moi, me voit, et me tendant le papier : « Tenez! voulez-vous un journal? » J'étais si abasourdi que je le pris, le gandin certainement heureux d'avoir fait une bonne action en me donnant un peu de lecture.

Je pourrais citer bien d'autres traits.

Tout cela à cause de mon visage d'une autre époque, de mon chapeau d'étoffe à damier, de mon col et de ma cravate à la mode de 1880, de mes souliers genre « souliers de répertoire », et de mon air, — qui n'est pas qu'un air —, de me ficher du qu'en-dira-t'on.

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Norbert Casteret : *Dix ans sous terre*, campagnes d'un explorateur solitaire. Avec des illust.; Perrin. 15 »

A. Foltzer : *Les hôtels des monnaies de Bayonne*. Avec dessins de Mlle Suzanne Labatat, MM. Jean Chicou, H. Jeanpierre et G. Saint-Laurent ; Courrier de Bayonne, Bayonne. » »

O. de Labrouhe : *Chez les pygmées*. Avec 12 photos h. t.; Berger-Levrault. 12 »

Henry de Monfreid : *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie*. Avec de nombreuses illustrations ; Grasset. 15 »

Art

Marthe de Fels : *Poussin*; Nouv. Revue franç. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Jacques Boulanger : *Nostradamus* (Coll. *Les grands illuminés*); Edit. Excelsior. 12 »

Géographie

Pierre Deffontaines : *L'homme et la forêt*. Avec 32 pl. h. t. (Coll. *Géographie humaine*, dirigée par M. Pierre Deffontaines); Nouv. Revue franç. 30 »

Histoire

René Crozet : *Histoire de Champagne*. Avec des gravures h. t.; Boivin. 20 »

Linguistique

Ch. Serrus : *Le parallélisme logico-grammatical;* Alcan. 70 »

Littérature

Armand Baschet : *Le Roi chez la Reine*, histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, nouv. édit., avec 8 gravures h. t. (Coll. Bibliothèque historique Plon); Plon. 15 »

Maurice Bedel : *Zigzags;* Flammarion. 12 »

Léon Bloy : *Lettres à René Martineau*. Préface d'Hector Talvart; Edit. de la Madeleine. 15 »

Félix Boillot : *L'humour d'Anatole France;* Presses universitaires. » »

Karel Capek : *L'année du jardinier*. Illust. de Joseph Capek. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Comité de l'enseignement de la Société des amis du poète : *Florilège poétique de Philéas Lebesgue*. Choix de poèmes et de chansons à l'usage des enfants. Lettre-préface de Ferdinand Buisson. Illust. de P. Orzoni, 3 autographes du maître et 6 h. t. photographiques; Les Primaires. 12 »

Dorothy Francis-Dallas : *Le roman français de 1660 à 1680;* Gamber. » »

Marcel Dhanys : *Les quatre femmes de Philippe II*. Préface de Louis Bertrand (Coll. *Les énigmes de l'histoire*); Alcan. 15 »

René Dubreuil : *L'âme des gens, des bêtes et des choses;* Edit. Sylva, 17, rue La Rochefoucauld, Paris. 12 »

Joseph Durieux : *Près de la reine Marie-Antoinette;* Edit. de France. 15 »

Camille Fabry : *Les entretiens nouveaux : L'Amour;* L'Eglantine, 32, rue de Grenelle, Paris. 10 »

Paul Gautier : *Mme de Staël et Napoléon*, nouv. édit.; avec 8 gravures h. t. (Coll. Bibliothèque historique Plon); Plon. 15 »

J. Kessel : *Marchés d'esclaves;* Edit. de France. 15 »

Charles Léger : *Captives de l'amour*, d'après des documents inédits. *Lettres intimes de Sophie de Condorcet, d'Aimée de Coigny et de quelques autres cœurs sensibles.*

Avec 16 illust. h. t. et 2 fac-similés de lettres autographes; Gaillandre, 21, quai Malaquais, Paris. 50 »

G. Lenôtre : *Femmes, amours évanouies* (*La petite Histoire*). Avec des portraits; Grasset. » »

S. A. I. Marie de Russie : *Une princesse en exil*, mémoires traduits de l'anglais par H. Archambeaud-Fauconnier; Stock. 15 »

Antoine Martal : *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*. Préface par Paul Boyer; Champion. » »

E. Piccard : *Université rouge*, épisodes de la grande tragédie russe; V. Attinger. » »

Jean Pommier : *La jeunesse cléricale d'Ernest Renan. Saint-Sulpice;* Belles-Lettres. 60 »

Ernest Renan : *Travaux de jeunesse 1843-1844*, publiés par Jean Pommier; Belles-Lettres. 40 »

Stendhal : *Mélanges de politique et d'histoire*, établissement du texte et préfaces par Henri Martineau; Le Divan, 2 vol. » »

Jacob Wassermann : *Gaspard Hauser ou la paresse du cœur*, traduit de l'allemand par Mme Romana Altdorf; Nouv. Revue franç. 18 »

Mœurs

Raymonde Allain : *Histoire vraie d'un prix de beauté* (*Miss France 1928*). Préface de Tristan Bernard; Nouv. Revue franç. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Capitaine Fonck : *Mes Combats*. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français, 1871-1914.* 1re série : *1871-1900*. Tome V : *23 février 1883-9 avril 1885;* Costes. » »

Philosophie

André Delacour : *Pascal et notre temps;* Messein. 15 »

Sigmund Freud : *Essais de psychanalyse appliquée*, traduits de l'allemand par Mmes Edouard Marty et Marie Bonaparte; Nouv. Revue franç. 15 »

Poésie

Raoul Boggio : *La double image;* Imp. pour l'auteur par Jean-Paul Vibert, Grosrouvre, Seine-et-Oise. » »

Madeleine Chantal : *Nous seulement;* Messein. 12 »

Jean Dorsal : *Le Sablier suivi des Regrets;* La Rénovation esthétique, 15, quai de Bourbon, Paris. » »

Alfredo Gangotena : *Absence;* chez l'auteur, 36, Garcia Moreno, Quito, Equateur. » »

Georges Hugnet : *Enfances;* Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon, Paris. » »

E.-J. Jacoud : *Les clartés intérieures;* Nouv. Edit. Argo. 10 »

Pierre Morhange : *La vie est unique;* Nouv. Revue franç. 12 »

Politique

Ludwell Denny : *L'Amérique conquiert l'Angleterre*, traduit de l'anglais par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 24 »

Philippe Barrès : *Sous la vague hitlérienne, octobre 1932 - juin 1933;* Plon. 13.50

Adolphe de Falgairolle : *L'Espagne en république;* Fasquelle. 12 »

Henri de Montfort : *Les nouveaux Etats de la Baltique*. Préface de M. Charles Dupuis; Pedone. 20 »

Questions coloniales

Maurice Le Glay : *Chronique marocaine. Année 1911 jusqu'à l'arrivée des Français à Fez;* Berger-Levrault. 15 »

Questions juridiques

Armand Praviel : *L'incroyable odyssée de Martin Guerre.* (Coll. *Les histoires extraordinaires*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Questions militaires et maritimes

Major von Helders : *Comment Paris sera détruit en 1936,* traduit par A.-M. Hellot ; Edit. Albert. 12 »

Questions religieuses

A.-L.-M. Nicolas : *Qui est le successeur du Bab?* Adrien Maisonneuve. 6 »

Roman

Maurice Baring : *Trois vendredis* (*Fridays business*), traduit de l'anglais par Marguerite Dognon ; Stock. » »

Anne Brontë : *Agnès Grey,* traduit de l'anglais par Ch. Romey et A. Rolet ; Nouv. Revue franç. 15 »

Charlotte Brontë : *Le professeur,* traduit de l'anglais par Henriette Loreau ; Nouv. Revue franç. 15 »

Georges-Louis Caldien : *La vie souveraine,* Cahiers du Sud, Marseille ; Librairie Corti, 6, rue de Clichy, Paris.

Francis Carco : *Palace Egypte ;* Albin Michel. » »

Raymond Desorties : *La Tétrabie ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Henriette-R. Faroux : *Francine ;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Paul von Hahn : *Les yeux du soldat inconnu,* traduit de l'allemand par Paul Genty ; Albin Michel. 15 »

Marcel Jouhandeau : *Binche-Ana ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Eric Linklater : *Juan en Amérique,* traduit de l'anglais par A. Léo ; Plon, 2 vol. 24 »

Jean Martet : *Le colonel Durand ;* Albin Michel. 15 »

Jean Mauclère : *L'orage sur la ville ;* Berger-Levrault. 12 »

Edmond Romazières : *Le sang des Maruzabal,* roman policier ; Edit. de France. 6 »

J.-H. Rosny aîné : *Le bel amour de Jeanne de Navres ;* Flammarion. 12 »

Maurice Rostand : *La femme qui était en lui ;* Flammarion. 12 »

Georges Simenon : *L'écluse n° 1 ;* Fayard. 6 »

Marcelle Tinayre : *La femme et son secret ;* Flammarion. 12 »

Jean Toussaint-Samat : *Le mort à la fenêtre,* roman policier ; Edit. de France. 6 »

Gabriel Trarieux : *Monte-Carlo ;* Flammarion. 12 »

T. Trilby : *Tout par amour ;* Flammarion. 12 »

Marcelle Vioux : *Le roi vagabond ;* Fasquelle. 12 »

Sciences

Lucien Chrétien : *Ondes courtes et ondes très courtes.* Avec des figures ; Chiron. 20 »

Franck Duroquier : *Les récepteurs radiophoniques modernes à la portée de tous.* Montages expliqués en détail. Utilisation. Réglage. Entretien. Avec 138 figures ; Masson. 24 »

Jacques Leroide : *Manipulations de chimie.* Avec des figures ; Vuibert. 5 »

Docteur Curt Thesing : *La sexualité dans l'univers, son évolution et ses formes,* traduction originale de l'allemand. Avec des figures ; Edit. Montaigne. 20 »

Sociologie

Paul Colliard : *Le Libertisme ;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Nicolas Dombrowski-Ramsay : *Injustices, Révolutions, Guerres ;* Alcan. 9 »

Aristide Jobert : *Souvenirs d'un ex-parlementaire, 1914-1919.* Préface d'Eugène Figuière. 15 »

Théâtre

Paul Raynal : *La Francerie,* trois actes, en 1914; Stock. 15 »

Varia

Félix Boillot : *Apprenez l'anglais en Angleterre;* Agence française de propagande, 146, avenue des Champs-Élysées, Paris. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La « Revue historique » et le « Secret de Jeanne d'Arc ». — Une lettre de M. Henri Lemaître, au sujet du domaine de Sceaux et des origines de Colbert. — L'origine d'un nom. — Une lettre inédite de Béranger à Prosper Mérimée. — Changement d'orthographe et confusion académique. — Le Sottisier universel.

La « Revue historique » et le « Secret de Jeanne d'Arc ». — Enfin, voici la grande critique qui vient de prononcer son jugement sur le « Secret de Jeanne d'Arc ». La *Revue Historique,* compétente par définition dans les questions d'histoire, a déclaré, par la plume de M. Ch. Samaran, que mes déductions, « pour être présentées avec adresse et talent, n'en sont pas moins inacceptables ». Que M. Samaran se fût contenté de ce jugement sommaire, je n'eusse rien à répliquer, car on ne discute pas une opinion. Malheureusement pour lui (et heureusement pour moi), mon critique avance des preuves de cette opinion.

M. Samaran, s'étant prononcé après tous mes autres contradicteurs, en voyait sa tâche facilitée d'autant, car il disposait d'un choix d'arguments qui m'avaient été opposés. Or (et c'est ici que surgit l'intérêt), mon nouveau critique ne fait aucun cas des objections de ses prédécesseurs; il n'hésite même pas à se mettre en opposition complète avec eux. Serait-ce qu'il présente d'autres arguments écrasants? Aucunement; il se contente d'amortir le choc, d'arrondir les angles, bref, de « sauver la face » de la légende académique; c'est, en somme, le signal d'une retraite en bon ordre des « conformistes de l'histoire ». Soit, je consens à leur accorder les honneurs de la guerre; qu'ils fassent donc retentir leurs dernières fanfares et emportent leurs armes ébréchées et leurs bagages mangés par les mites.

Mais auparavant, je veux mettre le lecteur au courant de l'argumentation de M. Samaran; elle en vaut la peine.

Mon contradicteur commence son article par faire grand cas de quelques coquilles qu'il a dénichées dans mon ouvrage. Mauvais, très mauvais signe pour un critique, signe de faiblesse et d'absence d'arguments importants. Je lui en sais pourtant gré et reconnais volontiers qu'il s'est montré meilleur correcteur que celui de l'imprimerie. Mais passons aux observations « sérieuses ».

Mes précédents contradicteurs affirmaient avec ensemble que l'âge de Jeanne est parfaitement établi par la concordance de nombreux témoignages et que, par conséquent, elle ne pouvait être née en 1407 de Louis d'Orléans, comme je le crois.

Quant aux formes dubitatives de ces témoignages, qui, à mon avis, indiquaient leur incertitude, mes savants critiques n'avaient pas assez de haussements d'épaules et de ricanements pour se gausser de mon ignorance : pures formules de procédure vides de sens que ces « vel circa », « credit », « ut dicebatur », etc., affirmaient-ils.

Que dit M. Samaran? Il reconnaît loyalement « que nous ne savons pas la date exacte de naissance de Jeanne d'Arc et que, selon toute vraisemblance, nous ne la connaîtrons jamais. Elle-même la savait-elle? C'est peu probable. » Et plus loin, parlant de l'ignorance générale des gens de l'époque au sujet de leur âge, il ajoute: « C'est pourquoi, dans les interrogatoires, l'âge est toujours suivi d'un prudent *vel circa.* » Voici un précieux témoignage en faveur de ma thèse; on ne peut reconnaître plus clairement que la première objection de mes contradicteurs, la prétendue certitude sur l'âge de Jeanne, ne tient pas debout.

Mais pourquoi M. Samaran a-t-il eu la malencontreuse idée de me reprocher d'ignorer la naissance en 1407 de l'enfant d'Isabeau de Bavière, baptisé du nom de Philippe, alors que je parle de ce fait dans deux passages de mon livre (p. 224 et 225)? Serait-ce que mon critique à mal lu mon ouvrage?

Il est également mal inspiré en jetant le voile du doute sur les amours d'Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans. Il ne s'agit pas là de « rumeurs », comme il le croit, mais de faits consignés par les chroniques. La laideur (ce qui n'est pas exact) et l'état hydropique de la reine ne pouvaient rendre sa liaison avec d'Orléans plus invraisemblable qu'avec un autre. Or, si elle avait eu un enfant en 1407, c'est qu'il était bien le fruit des œuvres de quelque galant que la « laideur » d'Isabeau n'avait pas rebuté. Pourquoi M. Samaran n'admet-il pas que ce fut Louis d'Orléans?

Autre chose. J'avais indiqué, dans mon livre, la singulière répugnance de Jeanne à prononcer son nom patronyme : d'Arc. A l'appui de ce fait, j'avais cité ses réponses à son premier interrogatoire d'identité, où elle avait exactement répondu à la question concernant son prénom, mais avait déclaré *ignorer* son nom. Mes contradicteurs, conscients de l'importance de ce fait, s'étaient efforcés (M. de La Martinière principalement) à prouver mon ignorance du sens exact de « cognomen » qu'ils m'accusaient de croire être un surnom, alors que ce mot signifiait nom de fa-

mille. Inutile d'ajouter que c'est précisément ce dernier sens que j'indique dans mon livre. J'ai même eu l'occasion de le prouver dans ma polémique avec M. de La Martinière. Mon nouveau contradicteur revient sur cette question. Il reconnaît que je donne bien à « cognomen » le sens de nom de famille, mais trouve que je commets là une grave erreur. Laquelle? Il évite prudemment de le préciser. Somme toute, l'un de mes savants critiques m'accuse d'avoir traduit *cognomen* par nom de famille, et l'autre m'accuse de ne pas l'avoir traduit par cette expression. Encore un peu et nous verrons Trissotin et Vadius se prendre aux cheveux.

M. Samaran effleure également la question des armes de la Pucelle, mais combien discrètement! De l'assurance avec laquelle mes précédents critiques avaient traité cette question, il n'y a pas trace dans l'article de la *Revue Historique*. L'argumentation de M. Samaran se résume en ceci que les fleurs de lys dans un blason ne sont pas forcément un indice de sang royal. Comme je n'ai jamais rien affirmé de pareil, cette objection tombe dans le vide.

M. Samaran ergote un peu, sans insister, sur le surnom de « Pucelle d'Orléans »; s'il devait indiquer l'origine princière de Jeanne, dit-il, on devrait pouvoir citer une Pucelle de Berri ou de Bourgogne. Evidemment, si ces pucelles avaient existé et s'étaient rendues célèbres, on les aurait citées. Mais où est l'objection dans tout ceci? J'avoue ne pas la saisir. Mes contradicteurs précédents avaient avancé que le surnom de Jeanne était d'origine purement littéraire et datait du XVIe siècle. M. Samaran reconnaît, avec moi, que ce surnom est contemporain de Jeanne et lui fut donné par le peuple. Seulement, il lui voit une autre cause. « Qui pourrait songer à s'étonner que le peuple ait donné le nom de Pucelle d'Orléans à la miraculeuse fille qui, contre toute attente, venait de délivrer cette ville? » demande M. Samaran. Je retourne son objection à mon critique: pourrait-il citer un seul cas pareil? Jeanne Laisné (que d'autres appellent Fourquet) a-t-elle été surnommée la Pucelle de Beauvais pour avoir sauvé cette ville? Non, le peuple lui donna le nom de Hachette. Ou bien M. Samaran soutiendrait-il que Dunois ait été surnommé le Bâtard d'Orléans pour avoir sauvé Orléans? Du reste, M. Samaran sait fort bien qu'on ne donnait *jamais* un surnom de localité en souvenir d'un fait d'armes; par contre, ces surnoms, qui étaient fort courants, indiquaient toujours le lieu d'origine ou la famille.

Une phrase de Jeanne, que je cite dans mon ouvrage, a eu le

don de semer le trouble parmi mes critiques. C'est les mots de bienvenue qu'elle adresse au duc d'Alençon lorsqu'il entre dans la pièce où elle cause avec le roi : « *Quanto plures erunt de sanguine regis Franciae tanto melius* », ce que je traduis par: « Plus on sera ensemble du sang de France, mieux cela sera. » Il est évident que Jeanne se comprend elle-même parmi ces personnes; M. Samaran discute ma traduction (qui est, du reste, celle généralement admise); « il n'y a pas deux façons de le traduire », déclare-t-il: « plus il y *aura* ensemble de personnes du sang royal ». Pardon, il y en a une troisième, qui est la plus exacte : « plus *seront* ensemble (de personnes) du sang du roi de France... » Que M. Samaran ne soit pas très fort en latin, peu importe; mais où voit-il la différence *de sens* entre sa traduction et la mienne, et en quoi mon interprétation « n'est justifiée en aucune manière » si on remplace « on sera » par « il y aura »?

Mon critique porte également son attention sur le vers de Martin Le Franc, que je cite dans mon livre : « pour un fier prince conté, non pour simple bergère ». M. Samaran eût certainement pu se débarrasser de ce témoignage gênant en donnant à ce vers une interprétation purement allégorique, mais il a l'honnêteté de ne pas le faire. Il reconnaît donc la bonne foi des gens qui voyaient en Jeanne un « fier prince » et non une bergère. Mais, dit-il, « il faut faire la part de la crédulité, de l'enfantillage même, quand on cherche à comprendre les mobiles, souvent puérils, auxquels obéissaient les gens du xve siècle ». Soit, mais l'exemple est mal choisi, car les bonnes gens qui refusaient de croire à la légende de la bergère, légende que Jeanne avait toujours récusée elle-même, du reste, faisaient justement preuve d'incrédulité et d'esprit critique. Ce serait plutôt chez les « conformistes » de cette légende, qu'ils appartiennent au xve ou au xxe siècle, qu'on pourrait trouver la « crédulité » et « l'enfantillage » dont parle mon honorable contradicteur.

Enfin, le dernier fait qu'analyse M. Samaran, le point capital de toute la question, est l'entrevue entre Jeanne et le dauphin, au cours duquel elle lui révéla son secret. Mes critiques s'en sont, évidemment, tenus à l'explication classique, celle de la prière secrète de Charles VII, dont Jeanne aurait eu miraculeusement connaissance. M. Samaran répugne à ces piètres subterfuges. Il préfère avouer avec M. Hanotaux que, « quant aux détails de l'entrevue décisive, les deux interlocuteurs s'étant enfermés dans le silence, il faut reconnaître qu'ils nous sont et nous resteront sans doute inconnus ».

Et voici tous les arguments que la *Revue Historique* trouve à

opposer à ma thèse. Les « conformistes de l'histoire » ont vidé leur cartouchière, qui, du reste, était fort pauvrement garnie. Je crois bien maintenant que la légende de la bergerette a désormais vécu; nous pourrons commencer enfin à étudier l'histoire de la Pucelle d'Orléans.

Et pour clore, je me permettrai, au sujet de l'article de M. Samaran, une réflexion qui répond à celle par laquelle il termine lui-même son étude :

C'est ainsi qu'on rédige une honorable capitulation dans laquelle on essaye de dissimuler, sous d'habiles subterfuges, l'aveu de sa défaite; mais c'est tout autrement qu'on écrit une critique historique sérieuse. — J. JACOBY.

§

Une lettre de M. Henri Lemaître, au sujet du domaine de Sceaux et des origines de Colbert.

Sceaux, le 29 juillet 1933.

Monsieur le Directeur,

Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez faire paraître dans votre revue la note suivante, relative à un article de M. A. Chaboseau que vous avez inséré dans votre numéro du 1er juillet :

LE DOMAINE DE SCEAUX. — Les habitants de Sceaux, et, en particulier, les membres de la Société des *Amis de Sceaux*, qui s'intéressent spécialement à la sauvegarde des souvenirs de la région, ont été assez surpris d'apprendre, par l'article consacré aux *Origines de Colbert* (*Mercure de France*, CCXLV, p. 9), que c'est l'auteur de cet article, M. A. Chaboseau, qui, en 1923, a sauvé du lotissement le parc du Château de Sceaux. Ils savaient que l'ancien maire, le commandant Pilate, qui est mort cette année, avait le premier eu l'idée de faire acheter le domaine par le département de la Seine, et que son successeur, M. Bergeret de Frouville, par des démarches persévérantes, était enfin parvenu au résultat souhaité. Ils ignoraient que le mérite en revenait au seul M. Chaboseau; ils sauront désormais à qui doit aller leur reconnaissance.

A la fin de cet article, M. Chaboseau écrit, au sujet de la couleuvre qui figure dans les armoiries de Colbert, les lignes suivantes :

> Au point de vue étymologique, la différence est du reste nulle entre les mots *guivre* et *couleuvre*. Si l'on regarde les vieilles variantes *givre* et *vouivre*, on pense évidemment au latin *vipera*; mais il y a aussi les non moins vieilles variantes *gilvre* et *guilvre* qui dérivent de *coluber*.

Le mot *coluber* est accentué sur la 2e syllabe, tandis que *vipera*

l'est sur la première; il s'ensuit que *givre, vouivre,* aussi bien que *gilvre* et *guilvre,* étant accentuées sur la première syllabe, ne peuvent venir que de *vipera. Coluber* n'a donné dans toutes les langues romanes que des formes accentuées sur la 2e syllabe, comme *couleuvre*; d'ailleurs, le *C* initial du latin devant un *O* est toujours resté C en français, c'est-à-dire la gutturale explosive, et n'est jamais passé à la gutturale sonore G; d'autre part, *coluber* ne contient pas le *yod* qui pourrait donner naissance à l'*i* de *guivre.* La phonétique a ses lois, et il est bon de les connaître quand on veut risquer des étymologies.

Dans l'espoir que vous voudrez bien accueillir cette courte note, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, etc.

HENRI LEMAÎTRE
Président des « Amis de Sceaux ».

§

L'origine d'un nom. — Le hasard d'une lecture dans une vieille collection du *Journal Officiel* nous fait trouver, en haut de la page 148, numéro du 8 janvier 1893:

M. Arman (Mathurin-Cyprien-Auguste-Gaston), licencié en droit, né à Paris le 13 mars 1869, y demeurant, se pourvoit devant M. le ministre de la Justice à l'effet d'être autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de Caillavet. — J. LEROY, *référendaire au sceau de France.*

On sait que la requête fut admise. — D'O.

§

Un lettre inédite de Béranger à Prosper Mérimée. — Après les excellentes éditions de Prosper Mérimée établies : au *Divan* par MM. Henri Martineau et Eugène Marsan, et, chez Edouard Champion par MM. Pierre Trahard, Champion et Léon Lemonnier, voici qu'on annonce la publication critique d'*Une Chronique du temps de Charles IX,* suivie d'un choix aussi complet que possible des articles et appréciations de l'époque sur cet ouvrage.

Y trouvera-t-on cette lettre inédite (elle nous est obligeamment communiquée par M. Jules Leroy), adressée à Prosper Mérimée, alors âgé de vingt-cinq ans par le chansonnier Béranger qui en avait près de cinquante:

Mon cher Prosper,

J'espérais vous voir et causer avec vous de votre nouvel ouvrage; il paraît que la peur de quelque rencontre vous empêche de me venir voir, ce qui me fâche. Je me décide donc à vous écrire pour vous remercier de tout le plaisir que m'a fait ce roman. Il m'a extrêmement amusé; cependant je ne vous dissimulerai pas qu'il laisse à désirer. Je sais d'ailleurs que c'est votre opinion. Seulement, je crois que c'est

à tort que vous l'appelez votre *Waterloo.* D'abord, vous ne serez pas défait, et puis, ce n'est là qu'une escarmouche. Mais quand donnerez-vous donc des batailles rangées. Il y a œuvre de belles conquêtes à faire, et vous avez, il me semble, tout ce qu'il faut pour triompher. Allons, du courage, mon ami. N'épuisez pas vos forces en essais qui, tout brillants qu'ils soient, ne peuvent avoir un succès assez durable pour que l'esprit puisse s'en contenter. Au goût, au sentiment exquis du naturel, joignez davantage la gloire de vaincre la difficulté de l'art. Et n'allez pas, pour ce mot, m'accuser de vous renvoyer aux règles, comme le ferait un élève d'Aristote. Ce Grec et moi n'avons rien de commun. J'entends seulement que vous ne vous contentiez plus de simples esquisses et que, par des conceptions fortes, grandes, puissamment coordonnées, vous donniez à notre scène ce qu'elle semble réclamer et mettiez enfin le sceau de votre réputation commencée sous d'aussi heureux auspices. Pardonnez-moi ce petit sermon pédantesque en faveur de l'intérêt qui me l'inspire. Adieu, mille amitiés, etc.

Ce 15 mars 1829.

à Monsieur MERIMEE fils,
Rue des Petits-Augustins,
Ecole des Beaux-Arts, Paris.

Assez juste en somme, cette critique du chansonnier sur ce tableau d'histoire dont on peut penser sans sacrilège, selon l'heureuse expression de Marsan, que l'auteur n'était pas encore à cette époque grand érudit, s'il était bon lettré. Et l'emploi, en apparence inattendu, du mot « scène » dans cette lettre de Béranger donnerait à croire que celui-ci prévoyait que la *Chronique du temps de Charles IX* serait mise à profit par les librettistes du *Pré-aux-Clercs* en 1832 et des *Huguenots* en 1836. — L. DX.

§

Changement d'orthographe et confusion académique. — On sait que, dans cette fameuse *Grammaire* qui a tant fait parler d'elle, l'Académie française a prononcé cet arrêt au sujet du mot *grand* (p. 92 de la nouvelle édition) :

L'adjectif *grand*, qui dans l'ancienne langue avait la même forme au masculin et au féminin, reste invariable dans les expressions *grand-mère, mère-grand, grand route, grand rue, grand peur, grand peine, grand messe*. C'est par erreur que l'usage s'est établi dans ces expressions de faire suivre *grand* d'une apostrophe destinée à tenir la place d'un *e* qui n'existait nullement dans l'ancienne langue. Il convient de supprimer cette apostrophe et, pour le pluriel, de suivre la règle de l'accord du nombre, en écrivant *grands-mères, grands routes*, etc.

Si c'est par erreur que « l'usage s'est établi » d'écrire avec une apostrophe *grand'mère, grand'route*, etc., l'Académie oublie de dire qu'elle avait elle-même consacré cette erreur. Mais ce qui nous laisse perplexe, c'est quand elle décide que *grand* reste invariable dans sept expressions féminines qu'elle énumère soigneusement. Il n'y en a donc pas d'autres? J'ouvre le premier dictionnaire qui se présente et, sans chercher, j'en compte aussitôt sept de plus:

grand'bande, grand'chambre, grand'chère, grand'chose, grand'-croix, grand'garde, grand'pitié. Je m'arrête, de peur de découvrir une troisième pléiade, mais je demande : Comment faut-il traiter ces expressions que l'Académie semble ignorer? Peut-on s'autoriser de son silence pour continuer d'écrire « une grand'croix » avec l'apostrophe, ou faut-il « grand-croix » avec un trait-d'union, ou même « grand croix » sans rien du tout?

Et, au pluriel, une complication surgit. Exemple : à la veille d'une pluie de décorations, un journaliste vieux style aurait pu, sans hésitation, écrire en gros caractère, dans sa gazette : *Demain, à l'« Officiel », plusieurs grand'croix.* Est-il maintenant, sous peine de faute grave, obligé d'annoncer des « grands-croix », — ou des « grands croix » ? Et comment le lecteur saura-t-il si le gazetier a voulu désigner les hommes ou les choses, les décorés ou leurs décorations, des « grands-croix » *nouveaux* ou *nouvelles*?

De même, si un historien écrit : « Dans cette armée, on négligeait trop le service des grands gardes », beaucoup de lecteurs (sans compter les lectrices) verront en imagination de beaux cavaliers hauts de deux mètres, sans penser que ces « grands gardes » (hier encore *grand'gardes*) appartiennent au genre féminin. On dira peut-être que cela n'a pas d'importance. Tout de même, on croyait naguère que l'Académie n'avait pas été créée pour aider à obscurcir la clarté française. C'est beau et savant, sans doute, de nous ramener à l'« ancienne langue », et de nous donner l'illusion qu'on nous rapproche un peu de Lancelot et de la Table Ronde, mais certains trouveront qu'il est plutôt fâcheux de pratiquer ainsi la confusion des sexes. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Les tambours, peints aux couleurs des régiments, sonnent aux champs. — PAUL MORAND, Londres, p. 229.

...Le dauphin Louis, que son père Philippe Auguste... — ARMAND PRAVIEL, *La Ville rouge*, p. 49 (La Renaissance du Livre, éditeur).

C'est la fin du taureau : épuisé par les banderilles qu'on a plantées dans sa chair, saignant des coups de piques et d'épées qu'il a reçus, le taureau se laisse subjuguer par les regards du toréador, qui va lui plonger son épée droit dans le cœur. — *Marianne*, 26 juillet.

Puisque M. de Monzie condescend à traverser la Seine et à faire le pèlerinage de la rue de Grenelle à la rue Saint-Jacques... — *Je suis partout*, 24 juillet.

LES HOMMES DU JOUR : HENRI QUEUILLE. — Maire de Neuvic à vingt-huit ans, conseiller général à trente, il fut élu aux élections de 1914 président du conseil général à trente-sept ans... Son âge? Moins de cinquante ans. M. Queuille a encore devant lui une carrière ministérielle assez

longue pour que son œuvre dépasse celle d'un spécialiste. — *Petit Parisien*, 21 juillet.

L'AMOUR DE LA VIE. — Notre bon La Fontaine a toujours raison :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

— *Excelsior*, 20 juillet.

Selon le *Neue Wiener Tagblatt*, de Dresde, la nomination de M. Furtwangler comme conseiller d'Etat a fait sensation. — *Le Rempart*, 27 juillet.

A MOUSSY-LE-VIEUX. — M. ALBERT LEBRUN A VISITÉ AUJOURD'HUI LE DOMAINE DES « GUEULES CASSÉES ». — *Il a remis au colonel Picot la cravate de Grand Officier de la Légion d'Honneur.* — (Titre et sous-titre d'article.) *L'Ami du Peuple*, 27 juillet.

Un individu tue d'un coup de bâton un vieux monsieur qu'il prend pour un promeneur inoffensif. Or, le vieux monsieur est un roi, qui est le propre père du meurtrier... Ça pourrait donner dans un journal une information ayant pour titre : « *Un ignoble personnage* ». Ça pourrait donner un navet au cinéma, en y intercalant quelques petites chansons intitulées : « *Tout est permis quand on aime...* » Ou encore : « *C'est pour mon papa, c'est pour ma maman...* » Ça fait le chef-d'œuvre de la tragédie antique.

...Je trouve singulièrement plus émouvante une histoire de cocu mise en scène par Molière que l'exhibition scandaleuse d'un piqué appartenant à la famille des Atrides et qui crie sur les toits qu'il est le mari de sa mère et l'assassin de son père. — *L'Œuvre*, 6 juillet.

LE CIRQUE GLEICH AU COURS DE VINCENNES. — ...Des panthères rayées sont posées avec élégance, mais leurs regards, où luisent des cruautés, veillent. — *Le Temps*, 18 juillet.

Mme Pechy had her revenge, however. ...Then, a week later, the French Government made her an officer of the Académie Française — an honour previously granted to only two actresses, Bernhardt and Réjane. — *The Daily Express*, 24 juillet.

Puis, dans une allocution très sentie et très goûtée, qui lui est du reste coutumière, M. Jules Jouin, maire, traça un tableau saisissant de l'école publique. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 20 juillet.

LA DOCTRINE RACISTE EST-ELLE D'ORIGINE FRANÇAISE? — Lorsqu'on parcourt ce livre [*Mein Kampf*, de Hitler], on est frappé de l'identité des thèses et même des expressions d'Hitler et d'un auteur bien connu, Gobineau, marquis et ambassadeur de France... Selon Gobineau, il y eut, à l'origine, des races fortes, maîtresses et protectrices des autres, mais qui ont dégénéré par suite du mélange avec la race sémite... Seule la race germanique aurait conservé sa pureté et sa vigueur, donc sa supériorité, et cet étrange ambassadeur du Roi de France déclarait que la race germaine pure, caractérisée par l'homme blond, est la race d'élite. — C. BELLEGARDE, *Le Petit Méridional*, 25 juillet.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

BULLETIN FINANCIER

La seconde quinzaine de juillet n'aura pas été brillante. La tendance générale a faibli; tous les marchés financiers européens se sont ressentis d'un commencement de panique qui s'est produit à Wall Street, et d'autant plus que de nombreux spéculateurs ont cru devoir abandonner leurs positions avant leur départ en vacances.

En général, les moins-values ont été peu importantes, et cela pour deux raisons : d'abord, parce que les indices de reprise se multiplient dans plusieurs branches industrielles et commerciales; ensuite parce que les progrès précédemment enregistrés ont été normaux, surtout si l'on tient compte des exagérations commises dans le sens de la baisse. Enfin, les positions spéculatives n'ont jamais eu une ampleur dangereuse.

Tout porte à croire que les fluctuations ne seront pas considérables avant longtemps. La Bourse doit en effet se tenir dans l'expectative, tant que l' « expérience Roosevelt » ne sera pas terminée, c'est-à-dire tant qu'on ne sera pas fixé sur le sort du dollar et de la livre sterling. En outre, la question du rétablissement définitif de nos finances va préoccuper de plus en plus vivement l'opinion.

Une loi vient de permettre à nos réseaux de combler partiellement le déficit de leur fonds commun Mais il reste à régler la question de l'équilibre budgétaire et de la Trésorerie. Dès à présent, les pouvoirs publics doivent se préoccuper de comprimer les dépenses de l'État et de rétablir la confiance. Le sort de notre monnaie est en jeu. Avant de s'engager, la spéculation, qui est seule agissante vraiment pendant les mois d'été, voudra avoir des précisions.

Ce sont toujours les affaires de matières premières qui, présentement, retiennent son attention. Il est apparent, en effet, que la hausse des métaux et des céréales sur les marchés américains a été provoquée par une véritable fuite devant le dollar. La question qui se pose est maintenant de savoir si les cours atteints pourront être maintenus. Il n'est pas permis de répondre affirmativement, tant que des débouchés nouveaux n'auront pas été ouverts. Or, la Conférence de Londres n'a point abouti.

Parmi les affaires de matières premières qui sont les plus suivies, figurent toujours celles d'étain et de caoutchouc. Les stocks de ces produits diminuent. Et des négociations sont engagées au sujet de la mise en vigueur, en Malaisie britannique et aux Indes néerlandaises, de mesures de restriction concernant la culture du caoutchouc. Tout porte à croire qu'elles aboutiront, bien qu'on sache déjà que les planteurs de l'Indochine conserveront leur liberté.

Les mines d'or sud-africaines se sont montrées très fermes. C'est que le métal jaune continue d'être très demandé, et il en sera ainsi longtemps encore.

Nos charbonnages avaient monté sans raison. Ils ont faibli. Les valeurs d'électricité se sont également alourdies; mais leurs moins-values sont peu importantes et en tout cas sujettes à révision, car les fournitures d'énergie tendent à augmenter. Les textiles sont appelés aussi à connaître des niveaux plus satisfaisants, parce que les demandes sont plus importantes qu'auparavant dans toutes les branches de la fabrication des tissus.

Disons, pour terminer, que l'activité financière tend à grandir. Des introductions, des émissions sont signalées. C'est ainsi par exemple que l'Emprunt Autrichien, que l'Angleterre et la France ont autorisé, est annoncé. Il s'agit d'un emprunt international, dont l'importance ne peut échapper lorsqu'on connaît le rôle important que joue l'Autriche dans le maintien de l'équilibre européen. Ses conditions avantageuses retiennent l'attention de tous.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuven s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.